

**L'Exécuteur
[152] – Alerte
rouge à
Washington**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



ALERTE ROUGE À WASHINGTON

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**ALERTE ROUGE
À WASHINGTON**



CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan ne dormait pas. Allongé tout habillé sur un divan, il écoutait les bruits de la nuit, interprétait les moindres bruissements, jusqu'aux craquements de brindilles sous les pattes d'un rongeur qu'il percevait parfois. Quelques chuchotements s'envolèrent dans la brise venant de la baie et atteignirent la villa assise au bord de l'océan.

Il avait encore en lui les images sanglantes de son dernier blitz et les nombreuses ecchymoses qui couvraient son corps le lançaient périodiquement. Mais ce n'était pas cela qui le préoccupait.

Quelques instants plus tôt, un buzzer avait fait entendre son petit couinement feutré et deux diodes lumineuses s'étaient mises à clignoter frénétiquement sur une centrale d'alarme, signalant une double intrusion. Deux faisceaux de lumière infrarouge avaient été coupés sur l'arrière du parc. Son instinct de guerrier avait soudainement raidi ses muscles, et son cœur battait plus sourdement.

Les bruissements continuaient en contrebas, à proximité de la villa. Le vent faible lui apportait des échos de murmures et de menus craquements de branchages. Il lut 0 h 15 à sa montre, se redressa d'une contraction abdominale, posa silencieusement ses pieds sur la moquette de la chambre et s'approcha de la grande fenêtre ouverte sur la baie de la Delaware. Des lumières éclairaient encore Cape May et un halo marquait l'emplacement d'Atlantic City, dans le lointain.

À une cinquantaine de mètres de la maison, le petit cabin-cruiser qu'il avait loué se balançait mollement contre un ponton d'amarrage. La nuit était sans lune, mais les yeux de Bolan étaient habitués à l'obscurité et il pouvait discerner assez bien l'environnement. Un massif d'épineux venait de bouger à la limite du parc et il entendit un juron étouffé. Puis il y eut un bruit caractéristique en provenance de l'entrée. Quelqu'un venait de manœuvrer la culasse d'une arme automatique.

Bolan eut un petit rictus ennuyé. Évidemment, les intentions des visiteurs n'avaient rien d'amical. Il avait loué la villa quarante-huit heures auparavant et espérait quelques jours de tranquillité pour panser ses blessures, mais la mafia en avait décidé autrement. En s'attaquant aux fous religieux du Colorado, il avait donné un coup de pied dans la fourmilière mafieuse et le téléphone avait sans doute fonctionné à tout-va. Quant à la mini guerre devant la Maison-

Blanche, ça ne risquait pas d'être passé inaperçu : la presse internationale en avait fait ses choux blancs. Bien sûr il n'y avait pas été question de l'Exécuteur, mais la pieuvre savait lire entre les balles. On lui avait collé des chiens de sang aux basques et les méthodes des *amici* en la matière étaient beaucoup plus efficaces que celles des flics.

Se reculant de la fenêtre, il s'empara doucement d'un Colt Commando posé près du divan. Un chargeur de trente cartouches de .223 était engagé sous le boîtier de culasse, une balle déjà insérée dans le canon. Il rafla quatre chargeurs supplémentaires qu'il répartit dans les poches de son blouson et glissa son Beretta 93-R dans un holster d'épaule. Enfin, pour compléter son équipement, il fixa la gaine d'un poignard de commando contre son avant-bras droit et enfila des gants de cuir épais. Le tout lui prit moins de vingt secondes.

Puis l'Exécuteur se rendit sur le toit par une lucarne au-dessus du palier, alors que déjà un craquement retentissait au rez-de-chaussée. Les tueurs entreprenaient de forcer la porte principale. D'autres avaient vraisemblablement pris position à l'arrière de la villa.

Penché au ras du parapet, il scruta l'obscurité, se déplaçant pour agrandir son champ visuel. Très vite, il localisa deux silhouettes immobiles de chaque côté de la grille d'entrée, à courte distance de son véhicule, une autre à quelques mètres du ponton et encore une autre à proximité des fenêtres à l'arrière de la maison. Il ne put voir combien d'hommes se trouvaient déjà à l'aplomb des murs. Peut-être quatre ou cinq, un nombre minimum pour ce type d'opération.

Depuis son arrivée dans les lieux, il avait envisagé la possibilité que la mafia retrouve sa trace. Il avait également pensé à une porte de sortie, à un repli d'urgence.

Au centre du toit-terrasse, le mât d'une grande antenne de télévision se dressait verticalement, maintenu par quatre câbles. Un câble supplémentaire, fait de plusieurs brins tressés, descendait en biais jusqu'au sol près du mini-embarcadère. L'Exécuteur l'avait installé en prévision d'une telle situation.

En faisant vite, il avait le moyen de s'en tirer sans trop de casse. Avec un peu de chance aussi.

Deux secondes plus tard, Bolan comprit que cela ne se passerait pas aussi facilement. Le faisceau d'une torche électrique effleura soudain sa combinaison de combat, tandis qu'il examinait les effectifs ennemis. Un premier coup de feu tonna aussitôt dans la nuit et la mort frôla son visage dans un sinistre miaulement.

Quelques pas rapides l'amènèrent près du mât d'antenne, au centre du toit. Passant la sangle du fusil d'assaut à son épaule, il assujettit ses mains sur le câble, les gros gants faisant office de

protection, puis il releva les jambes et se lança dans une glissade rapide.

L'obscurité était suffisamment dense pour le rendre invisible du bas, à moins d'une nouvelle malchance ou qu'un petit futé regarde avec beaucoup d'attention dans sa direction. À mi-parcours, il freina sa descente, commençant à ressentir la chaleur de la friction, s'arrêta tout à fait pour écouter les bruits alentour, en suspens, les pieds à quatre mètres du sol. Des types étaient déjà à l'intérieur de la maison. Maintenant, il les entendait s'interpeller sans précautions. Cinq secondes plus tard, il lâcha le câble, toucha doucement l'herbe et se dissimula derrière une haie. Un mouvement tournant l'amena vers le ponton, le faisant déboucher dans le dos d'un des mafiosi. L'instant d'après, une fenêtre s'ouvrit et un type brailla :

— Faites gaffe ! Il est pas dans la baraque... On va redescendre et fouiller le parc.

— P't'être qu'il s'est barré ! supputa une autre voix.

— Négatif ! Il a pas eu le temps. Cette sale pute de merde n'est pas loin. Le premier qui l'aperçoit le cartonne !

L'Exécuteur respira plus librement. Il avait d'abord eu un petit doute, estimant qu'il pouvait s'agir de policiers lancés à sa recherche. Mais il ne s'agissait pas de cela. Il allait donc pouvoir se battre avec toute sa puissance de feu habituelle.

Le grand gueulard reprit, depuis une fenêtre du premier étage :

— Jacky, mate bien le bateau, il va peut-être essayer de s'en servir. Doug et Jam, bloquez l'entrée !... Les autres ne bougent pas !

Le type paraissait se foutre complètement que Bolan puisse l'entendre donner ses ordres. Ce qui laissait supposer qu'ils étaient sûrs de le coincer et, vraisemblablement, qu'un cordon d'encerclement avait été mis en place à l'extérieur de la propriété. Autrement dit, il aurait à faire front à une douzaine d'adversaires au minimum.

Replié sur lui-même, il fit glisser d'une secousse le poignard de combat dans sa main. Puis il se détendit avec la souplesse d'un fauve, se projetant à la rencontre de la sentinelle. Ce ne fut qu'à l'ultime instant de son attaque que le nommé Jacky eut conscience du danger et voulut se retourner. Mais il était trop tard pour qu'il puisse esquisser un mouvement de défense. Un bras s'enroula vivement autour de son cou tandis que quinze centimètres d'acier plongeaient dans ses reins. Bolan avait porté son coup de bas en haut, faisant remonter la lame vers les poumons, coupant ainsi le souffle à sa victime qui mourut sans la moindre plainte, la moelle épinière sectionnée au passage.

Il déposa le corps dans l'herbe et s'achemina sans précipitation

jusqu'au cabin-cruiser. Sa première intention avait été de s'enfuir à l'aide de l'embarcation, mais il avait réfléchi que ses chances étaient minimales. Il offrirait une trop bonne cible durant le temps de mise en accélération.

Le moteur était parfaitement entretenu ; il partit à la première sollicitation. L'Exécuteur poussa l'accélérateur à fond et le bloqua dans cette position, puis il sauta sur le ponton et trancha l'amarre avec sa lame. Immédiatement, le cabin-cruiser se cabra et commença à prendre de la vitesse dans un bouillonnement d'écume. Le ronflement du moteur devait s'entendre à plus d'un kilomètre.

Déjà, Bolan avait pris de la distance en longeant une haie bordant la petite plage. Quatre hommes jaillirent de la villa pour se précipiter vers l'embarcadère, en groupe compact, presque aussitôt rejoints par deux autres qui s'étaient tenus jusque-là dans l'ombre. Plusieurs faisceaux de torches électriques pointèrent dans l'axe du bateau en fuite, des pistolets-mitrailleurs crépitèrent rageusement, accompagnés par des détonations lourdes de fusils à pompe.

Planqué derrière un rocher émergeant du sable, un genou au sol, il épaula le Colt Commando et observa un court instant ces gars qui gaspillaient leurs munitions. Les six silhouettes ennemies se tenaient à une trentaine de mètres de lui, tiraillant toujours sans discontinuer vers l'embarcation qui continuait de filer dans la baie.

— Bon voyage, gronda-t-il sourdement avant de caresser la détente.

Le staccato du fusil d'assaut retentit comme une lugubre incantation de mort, propulsant à 900 mètres/seconde des petites pastilles brûlantes qui s'enfoncèrent dans les chairs des buteurs de la mafia, les obligeant à danser sur un rythme infernal, leur arrachant des fragments de chair et d'os, dans des giclées de sang.

Il vida entièrement son chargeur, plongea ensuite au sol et roula sur lui-même pour dégager sa position. Il se félicita aussitôt de cette manœuvre, car de nouveaux coups de feu cisailèrent les ténèbres, faisant sauter des touffes d'herbe à l'emplacement qu'il venait de quitter. Il remplaça le chargeur vide, arma la culasse et rampa à l'abri d'une haie de buis.

Des détonations continuaient de se faire entendre en provenance d'une fenêtre à l'étage de la villa. Un type à l'intérieur s'acharnait à vider le chargeur d'un pistolet automatique, le bras tendu et se découpant stupidement dans l'ouverture. Bolan épaula une nouvelle fois, lâcha une courte rafale qui cisaila le tireur en diagonale. Le corps se pencha en avant et tomba dans le vide.

L'Exécuteur s'était élancé en direction du portail. Il atteignit son

véhicule, une Porsche Carrera dont il lança le moteur, donnant aussitôt des coups d'accélérateur pour le faire rugir. Un instant plus tard, il s'éloigna du véhicule, longeant de grands eucalyptus à la périphérie du parc, avant de s'immobiliser. Son attente fut courte. Deux silhouettes arrivèrent en courant vers la Porsche, l'une tenant un pistolet-mitrailleur à la hanche, l'autre un énorme revolver. Il leur délégua une giclée de balles de .223, changea encore de position alors qu'un nouvel arrivage mafieux se préparait. Cette fois, il y en avait trois qui débarquaient depuis l'extérieur, bien visibles alors qu'ils escaladaient le mur d'enceinte. Bolan les laissa se redresser avant d'exercer deux brèves pressions de son index sur la détente du Colt Commando, les rejetant à l'état de cadavre de l'autre côté du mur.

Combien y en avait-il encore ? Il ne pouvait prendre le pari d'une sortie en force avec la Porsche sans savoir ce qui restait de l'effectif ennemi. Rapidement, il se remémora la disposition extérieure des lieux. Devant le parc se déroulait une allée sinueuse aboutissant à la route de Milford. À gauche, c'était une petite pinède qui s'avavançait jusqu'à la mer. À droite, il y avait une étendue plate n'offrant aucune possibilité de se dissimuler efficacement. Le danger venait donc de la pinède et de l'allée d'accès bordée irrégulièrement d'épais taillis.

Il laissa passer une minute dans une immobilité complète, tous ses sens en alerte, écoutant et sondant la nuit. Mais les *amici* avaient d'évidence adopté la même tactique. Seul le bruissement ténu des feuilles agitées par la brise lui parvenait.

Pourtant, ces types n'étaient pas des spécialistes de l'action commando. Dès leur approche, ils avaient commis de nombreuses fautes et ils n'avaient même pas pensé à rendre sa voiture inutilisable pour lui couper toute possibilité de fuite. Il s'agissait plutôt de truands recrutés à la hâte, trop sûrs d'eux pour prendre les précautions élémentaires et indispensables à une telle action. Ce qui tendait à prouver un défaut d'organisation, sans parler d'initiative. Manifestement, ils ne s'étaient pas attendus à une telle résistance de sa part.

Mais une question commençait à tenailler l'Exécuteur : comment les *amici* avaient-ils retrouvé sa trace ? Quelle erreur, lui, avait-il pu commettre ?

CHAPITRE II

Bolan entreprit de se déplacer doucement sous les eucalyptus, prêt à faire feu à la moindre alerte. S'aidant de ses coudes, il progressa jusqu'à la petite plage, atteignit de grandes touffes de genêts qu'il longea pour parvenir à quelques pas de l'eau, là où cessait le mur d'enceinte. Devant lui s'étendait la pinède. Il s'y engagea d'un mouvement coulé, s'arrêtant d'arbre en arbre. À ce jeu, il savait que le gagnant est toujours celui qui fait preuve de patience. Mais il ne pouvait s'éterniser. Bien que les plus proches voisins ne fussent qu'à quatre cents mètres de la villa qu'il avait louée, la fusillade avait été forcément entendue et la police déjà en alerte.

Pas question, donc, de s'éterniser sur les lieux. Quelques pas supplémentaires lui firent découvrir une silhouette à côté d'un tronc d'arbre. S'en approchant doucement, il vit qu'il s'agissait d'un jeune type dont le regard restait obstinément braqué sur le portail de la demeure. Bolan l'observa un instant. Le petit truand suait de trouille. Il serrait contre son flanc une mitraillette Thompson à chargeur cylindrique. Il était seul dans la proximité. Brusquement, un choc lui arracha son arme des mains et il reçut un coup dans le dos qui lui coupa le souffle. L'instant suivant, il se retrouva au sol tandis qu'une poigne d'acier lui enserrait la gorge. Il ressentit une piquûre sous le menton et roula des yeux horrifiés en apercevant le poignard de combat, sans équivoque.

— Combien de types avec toi ? questionna Bolan d'une voix rauque et basse.

Le jeune truand déglutit avec peine, incapable de détacher son regard de la lame dont la pointe commençait à entrer dans sa chair.

— Dou... douze..., prononça-t-il difficilement.

— Treize avec toi... Ça te porte pas bonheur. Qui est celui près du portail ?

— J'en sais rien... C'est pas du charre.

La lame subit un bref mouvement de torsion qui arracha au petit truand un gémissement aussitôt étouffé par une brusque pression sur sa gorge. Puis Bolan le laissa reprendre un peu d'air, gronda :

— Encore une réponse comme celle-là et tu auras perdu tes

amygdales. Tu as compris ?

L'autre fit rouler ses yeux comme deux globules affolés.

— Ouais... Ouais, j'ai compris, Bo... Bolan.

— Alors, qui estce ?

— Lorry...

— Lorry comment ?

— Brack. Lorry Brack.

— Et toi ?

— Moi, c'est Steve.

— Lorry, c'est quoi ? Un chef d'équipe ?

— Ouais, c'est lui qui a la main sur cette opération.

— Plus maintenant, ricana Bolan. O.K. Tu vas l'appeler et lui dire que tu m'as abattu. C'est une alternative. Ça ou ta sale petite gueule en morceaux. Clair ?

— Ouais, d'accord.

D'une détente soudaine, l'Exécuteur se redressa, plaçant aussitôt un pied sur la gorge du mafioso. Dans le mouvement, il s'était emparé de la mitraillette tombée au sol et la braquait fermement.

— Relève-toi doucement... Pose les mains sur ta tête...

La voix de Bolan semblait sortir d'un tunnel tant elle était sourde et basse. Il laissa glisser le Colt Commando de son épaule à son avant-bras, affermit sa main droite sur la crosse du pistolet tout en tenant la Thompson de la main gauche.

— Ça va être à toi, bonhomme. Ne rate pas ton numéro.

Il lâcha en l'air une première rafale avec son fusil d'assaut, puis une autre, plus longue, avec la Thompson.

— Maintenant. Vas-y ! chuinta-t-il.

Il le poussa devant lui. Le jeune mafioso décrocha ses yeux des siens et gonfla sa poitrine :

— Hé, Lorry ! J'ai descendu le mec !...

La grande main de Bolan s'appesantit comme un étau sur l'épaule du malfrat.

— Mets-y plus de conviction, connard. Répète : j'ai eu ce putain de salaud... !

— J'ai eu ce putain de salaud ! T'entends, Lorry ? J'l'ai buté !

— Parfait, murmura Bolan en l'assommant d'un coup de crosse du Colt.

Au bout d'une dizaine de secondes, il entendit le bruit d'une marche rapide et aperçut à une trentaine de mètres une silhouette

armée d'un fusil qui se dirigeait vers lui, louvoyant entre les pins. L'homme s'arrêta bientôt et jeta d'une voix tendue :

— Où t'es, Steve ? T'es vraiment sûr d'avoir eu ce fumier ?...

Une deuxième silhouette se profila derrière l'arrivant qui répéta nerveusement :

— Où t'es, Steve ? Réponds, putain de merde !

— Ici ! répliqua Bolan en lui expédiant un bref chant de mort qui délimita une multitude d'impacts sanglants sur sa poitrine.

Les petits frelons rageurs poursuivirent leur course et labourèrent le corps du second tueur, l'obligeant à réaliser un pas de deux grotesque.

Puis le guerrier engagea un troisième chargeur, marmonna pour lui-même :

— Treize. Le compte y est.

Au pas de course, il rejoignit la Porsche dont le moteur tournait toujours. Il alla ouvrir le portail, revint s'asseoir au volant et démarra sans plus attendre. Phares éteints, le fusil d'assaut posé sur le siège passager, il commença à rouler dans l'allée à faible vitesse. Environ six cents mètres à parcourir avant d'atteindre la route. Il risquait de se heurter à une éventuelle arrière-garde. Jusque-là, les flingueurs envoyés pour le descendre s'étaient montrés maladroits, mais il s'agissait peut-être d'une équipe que la mafia avait décidé de sacrifier. Dans ce cas, le plus fort de la troupe se tenait probablement en retrait pour bloquer la sortie principale.

Mack Bolan n'avait aperçu aucun véhicule à proximité de la villa. C'était anormal. Peut-être étaient-ils garés en amont avec un chauffeur à bord par unité selon la technique habituelle aux mafiosi. L'allée de gravier et de terre sinuait entre des bosquets d'arbres. À 30 km/h, la boîte de vitesses en seconde, le moteur de la voiture de sport ronronnait faiblement.

Deux cents mètres. Trois cents... D'un coup, il les aperçut à la sortie d'une courbe : trois gros véhicules à l'arrêt au milieu de l'allée et apparaissant dans un vague contre-jour, capots tournés en direction de la route goudronnée ; des masses sinistres ressemblant à des bêtes maléfiques.

À gauche du chemin il y avait une étendue plate parsemée de taillis, qui lui permettait aisément de contourner la situation. Il était clair que ces limousines n'avaient pas été laissées là pour bloquer la sortie mais plutôt pour laisser la possibilité d'un départ rapide. La racaille mafieuse avait péché par excès de confiance. Il ne faisait nul doute que l'opération avait été organisée au pied levé, il avait affaire à une bande de petites frappes pleines de prétentions et bardées de

certitudes. Ce qui ne cadrait guère avec les méthodes employées jusqu'alors contre lui.

Virant en douceur pour rouler dans l'herbe drue, il longea une rangée de pins pour se placer à l'abri des regards ennemis, piqua encore en biais pour s'en éloigner. Soudain, un ronflement de moteur se fit entendre en provenance de l'allée. On l'avait repéré. Un véhicule s'élançait rageusement.

Sans plus aucune précaution, il accéléra à fond, vira pour récupérer le chemin en amont, passa la troisième vitesse et maintint le régime. Un cahot fit décoller les quatre roues à l'instant où il déboucha dans l'allée, suivi d'un tête-à-queue qu'il redressa d'une main ferme. Il se trouvait au milieu d'une courbe, provisoirement dissimulé à ses poursuivants et à moins de cent mètres de la route d'État. Brusquement, il entendit le hululement caractéristique de plusieurs sirènes de police. Les bleus n'avaient pas perdu de temps. Ils arrivaient probablement de Milford. Une décision s'imposa en une fraction de seconde dans l'esprit de l'Exécuteur. Puisqu'il n'était pas question de sortir du jeu en souplesse, il allait donner de l'ampleur aux événements et en profiter pour se ménager la meilleure porte de sortie possible.

Il freina sèchement à l'amorce de la chaussée asphaltée et engagea la Porsche sur l'accotement, serra le frein à main et attrapa le Colt Commando. En quelques bonds, il atteignit le bord de l'allée, s'y laissa tomber à plat ventre, réglant son arme pour un tir au coup par coup. Il n'eut que quelques secondes à patienter. Le premier véhicule, une grosse Mercedes, arriva à tombeau ouvert, pleins phares, suivi immédiatement d'un second presque collé à son pare-chocs. Celui-là était une longue Oldsmobile quatre portes.

— Formidable ! murmura-t-il, plissant les yeux pour éviter l'éblouissement.

Visant l'emplacement du pare-brise, il tira posément cinq balles à cadence rapide qui provoquèrent successivement un bruit d'éclatement, un coup de frein violent et un dérapage. Surpris par la brusquerie de la manœuvre, le chauffeur de la seconde voiture ne put freiner à temps et partit à son tour en toupie, heurtant violemment l'aile arrière de la limousine qui le précédait. Le carrousel se poursuivit dans un grincement de tôles enchevêtrées et un concert de cris et d'imprécations affolées.

Puis le troisième véhicule, une grosse Lincoln Continental, se pointa lui aussi à une vitesse excessive. Son chauffeur aperçut d'un coup l'accident et se mit debout sur les freins pour tenter d'immobiliser son énorme bolide. Mais c'était beaucoup trop tard. La calandre bardée de chromes percuta le pare-chocs arrière de

l'Oldsmobile dans un bruit d'enfer, parut happée par le monstrueux tourbillon et entama à son tour un ballet grinçant, ferrailant et ponctué de vociférations humaines.

L'Exécuteur lâcha plusieurs rafales sur les véhicules enchevêtrés, attendit ensuite la fin de la grotesque représentation. Enfin, le tournoiement cessa. Les lourdes caisses s'immobilisèrent dans le désordre sur le bas-côté de la voie, après que la Mercedes eut rebondi contre le tronc d'un gros pin.

Et un silence quasi irréel s'appesantit sur les lieux. Bolan avait engagé un nouveau chargeur dans le fusil d'assaut. Bientôt, il entendit le déverrouillage de deux portières, vit deux silhouettes se profiler brièvement dans le faisceau d'un phare encore intact, les aligna dans son viseur et leur octroya à chacun deux projectiles qui les effacèrent d'un coup, comme deux marionnettes privées de leurs ficelles.

Puis il distingua plus qu'il ne le vit un type en train de s'enfoncer rapidement dans le sous-bois, passa au tir par rafales à l'instant où le mafieux se retournait pour tirer quelques coups de feu de dissuasion. Une demi-douzaine de balles brûlantes cherchèrent leur cible, l'atteignirent et s'y incrustèrent avidement, provoquant autant de petits geysers pourpres.

Visant posément le bas du coffre arrière de la Continental, l'Exécuteur lâcha trois courtes rafales qui pilonnèrent la tôle dans un vacarme de marteau-piqueur. À peine le staccato grondant venait-il de se taire que le réservoir d'essence explosa. Une boule de feu intense se développa en une fraction de seconde, illuminant la route et délimitant des ombres immenses. Bolan avait fermé un instant les yeux, les rouvrit pour voir retomber des projections enflammées sur l'herbe et les arbres dont certains s'enflammèrent aussitôt.

Le hurlement des sirènes était à présent très proche, se mêlant avec le grondement de l'incendie qui se propageait.

Il rejoignit la Porsche et la lança sur la route d'État en direction de Dover. La diversion qu'il venait de créer devait lui permettre de se retirer en douceur. Les flics n'allaient pas manquer de s'agglutiner autour du foyer, à la manière de papillons attirés par une lampe. En effet, il avait accompli presque un kilomètre et franchi deux virages lorsque les sirènes se turent, indiquant l'arrêt des véhicules de police.

L'Exécuteur avait encore la moitié de la nuit devant lui, c'était plus qu'il n'en fallait. Il décida de passer sans délai dans l'État du Maryland dont la frontière était toute proche, puis de rejoindre le TACOM, son char de combat qu'il avait garé dans le parc de Tuckahoe, une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Milford.

Il était préférable de s'éloigner au plus vite de cette zone qui ne

tarderait pas à être bouclée par des barrages policiers. En regard de la justice américaine, Mack Bolan n'était rien d'autre qu'un criminel, un assassin qui piétinait les lois et défiait les institutions du pays. La consigne générale était : prenez-le vivant ou mort, mais prenez-le. Bien que certains flics lui soient officieusement plutôt favorables, il ne comptait sur aucune indulgence de leur part.

Depuis le début de sa guerre à outrance contre la vermine mafieuse, l'Exécuteur avait accepté son sort, celui d'un homme sans cesse en mouvement, traquant la mafia, lui portant les pires coups, et se repliant aussitôt pour se manifester rapidement en un autre lieu où personne ne l'attendait. C'était à la fois une tactique de combat et une méthode de survie. Pour lui, le mot immobilité signifiait inéluctablement arrêt de mort. S'il s'attardait un peu trop en un endroit précis, il risquait de se faire rattraper et broyer par l'immense gueule de l'Organisation.

Il franchit la frontière d'État vingt minutes plus tard puis enfonça l'accélérateur en direction de Tuckahoe Park.

Tandis qu'il conduisait, une question revenait sans cesse en lui comme le ressac : comment avaient-ils fait pour le localiser aussi vite alors qu'il était certain d'avoir brouillé sa piste ?

Personne ne savait qu'il avait loué cette villa tranquille dans la baie de la Delaware. À part peut-être...

Subitement, un visage de femme aux magnifiques yeux bleus se profila en surimpression sur son écran mental et un sale pressentiment l'envahit.

CHAPITRE III

Harold Brognola avait les traits tirés et ses yeux cernés en disaient long sur son état de fatigue. Il ne voulait pas se l'avouer, mais il était crevé ; il n'avait pas fermé l'œil depuis près de quarante-huit heures. Écrasant une cigarette dans un gros cendrier débordant de mégots, il considéra l'homme assis en face de lui et grimaça, conscient que le dialogue avec ce type n'allait pas être facile.

Il était 2 h 35 du matin. Ils se trouvaient dans une salle de conférence au quatrième étage du FBI, dans E Street à Washington. Brognola était le numéro Un du *Justice Department* et conseiller spécial du président. À ce titre, il avait, en direct, la responsabilité de tous les départements opérationnels. Patron du Bureau Fédéral, sa position n'avait rien d'enviable, surtout en ce moment. Il aurait sincèrement préféré se trouver dans n'importe quel trou perdu de la planète plutôt que d'avoir à débattre un sujet aussi brûlant et à prendre les décisions qui allaient inévitablement s'imposer.

Son vis-à-vis se nommait Jeffie Bailay. C'était un jeune cadre de la Maison-Blanche au sourire facile mais à l'œil sombre, parfaitement conscient que le sujet qu'il avait à traiter en cet instant était d'une gravité tout à fait exceptionnelle.

— Peterson est en retard, fit-il remarquer comme pour meubler le silence gênant.

Brognola fit un sourire un peu coincé.

— Mon adjoint est également en retard. Mais peut-on vraiment parler de retard quand on se trouve devant une pareille situation ?

Bailay haussa imperceptiblement les épaules. Il allait faire une repartie quand un petit carillon se déclencha. Deux secondes plus tard, la porte capitonnée pivota, dévoilant un homme brun de bonne stature et au visage sympathique qui tenait un dossier à la main. Il s'appelait Frank Swanson. C'était un agent fédéral de premier ordre, mais il avait aussi été un important mafioso au temps où la *Commissione* avait commencé à perdre de son emprise sur les familles mafieuses. C'était aussi le temps où de nouveaux venus s'étaient infiltrés dans les grosses combines de *Cosa Nostra*. Ceux-là faisaient partie de ce que quelques journalistes à l'humour douteux avaient baptisé la « Cashera Nostra », la mafia juive. Il s'en était suivi une période de grand trouble, de

violence déguisée et de trahison. Le Crime Organisé avait été remodelé, modernisé et managé par des spécialistes du maniement psychologique.

À l'époque, profitant de la conjoncture flottante, le FBI avait pris soin de fabriquer à Frank Swanson une nouvelle identité, un passé criminel et de solides références dans la hiérarchie mafieuse du Middle-west, sous le nom de Frank Vitali. C'était ainsi qu'il avait réussi à infiltrer la famille Castellano de New York, se faisant passer pour un ex-tueur privé de Frank Marioni, lui-même éliminé par l'Exécuteur à Abidjan.

Puis le clan Castellano avait délégué Frank à Seattle sous le prétexte de « donner un coup de main » à Tony Giacomo, le *capo* de l'État de Washington sur la côte Ouest, mais en réalité pour espionner ce dernier. C'est ainsi que Bolan avait rencontré Frank et avait eu l'occasion de lui sauver la vie. Plus tard, la couverture de la taupe fédérale avait sauté et Brognola avait jugé urgent de le retirer du jeu.

À présent, il dirigeait le Département 127 – les cas spéciaux – agissant directement sous les ordres et le contrôle du Numéro Un.

— Voici Frank dont je vous ai parlé, dit Brognola à Bailay. C'est à travers un de ses agents opérationnels que nous avons pu établir des précisions et des confirmations sur l'affaire qui nous concerne.

— C'est ce que nous avons compris. L'un de ces agents ne lui est-il pas apparenté ? demanda le cadre de la Maison-Blanche d'un ton faussement indifférent.

— Elle est ma demi-sœur, confirma Swanson. Mais cette parenté n'enlève rien à ses statuts.

— Eva Swanson, n'est-ce pas ? Elle a fait partie de la DEA, n'est-ce pas ?

— Je vois que vous êtes parfaitement renseigné. C'est exact. Mais elle travaille pour nous depuis bientôt deux ans.

— Comme agent sous couverture... Quelle cote de confiance peut-on actuellement lui accorder ?

— La meilleure, dit le numéro Un du *Justice Department*. Elle fait un travail remarquable. On lui doit de nombreux coups de filet dans le Milieu.

— Je n'en doute pas. Seulement, il semble qu'elle ait eu des contacts quasi permanents avec certains personnages du Milieu, comme vous dites.

— On ne pique pas des renseignements à la mafia en restant chez soi les pieds dans des chaussons.

— Pardonnez-moi cette remarque, mais son fichier mentionne

aussi le fait qu'elle a eu des... attaches avec un certain Mack Bolan, si vous voyez ce que je veux dire.

Frank Swanson grimaça :

— Écoutez, mon vieux, si vous commencez comme ça, je n'ai rien à ajouter. Je me fous pas mal que vous soyez rattaché à l'Exécutif. Eva est un agent des plus efficace et des plus sûr. Si ça ne vous convient pas, allez-vous...

— C'est bon, Frank, intervint Brognola. Jeffie a fait cette remarque pour mieux cerner le problème, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela, grinça Bailay. Nous devons mettre noir sur blanc toutes les composantes du problème. Désolé, mais je ne dois rien négliger dans cette affaire. Pouvez-vous comprendre ça ?

— En substance, oui, grommela Swanson. Confirmez-vous les termes de votre intervention ?

— Dans les grandes lignes. J'ai besoin d'aller plus loin et d'avoir des précisions avant d'en référer à qui vous savez.

— Ne finissons pas, trancha l'ancienne taupe fédérale. Nous avons tout lieu de croire qu'il y a un complot au sein de l'intelligence Community. Confirmez-vous, oui ou non ?

— Comme vous y allez ! Disons plutôt qu'il existe un malaise qui pourrait déboucher sur des conclusions désastreuses.

Brognola émit un bref ricanement.

— Frank sait de quoi il retourne, mon vieux, ne prenez pas de gants. Voulez-vous que je résume pour vous ?

— Je vous en prie.

Une nouvelle fois, le timbre de la porte d'entrée fit entendre une double tonalité, annonçant un grand type sec au visage en lame de couteau qui promena un regard aigu sur les trois hommes déjà installés.

— Voilà John Peterson, fit Bailay. Il représente le National Security Council.

L'arrivant alla s'asseoir sur une chaise à côté de l'homme de la Maison-Blanche, Brognola en vis-à-vis.

— Nous allions commencer, dit ce dernier.

— Bien, je vous écoute. Je tiens tout d'abord à ce que vous me disiez à quel degré se situe la gravité de cette affaire, en ce qui concerne vos services.

— Au maximum. On peut qualifier ce qui est en train de se produire d'alerte rouge. *À priori*, le FBI n'est pas qualifié pour débattre d'un problème militaire. Mais la situation est spéciale et des civils sont

impliqués dans cette affaire. Donc, nous avons la main sur l'opération, ce qui ne signifie pas pour autant que nous refusons toute coopération.

— Vous parlez d'alerte rouge. Ne peut-il pas y avoir une interprétation erronée ?

— Négatif. Tout ce que nous avons appris hier et cette nuit confirme nos craintes.

Un silence ponctua la réponse. Puis Bailay toussota et laissa tomber du bout des lèvres :

— Brognola allait justement faire un résumé de la situation quand vous êtes arrivé, Peterson. Nous vous écoutons, Brognola.

— O.K. Comme vous le savez, cette histoire remonte au mois dernier, elle a débuté par ce qui semble être une énorme bavure militaire. Voilà vingt-huit jours de cela, deux avions d'appui tactique en manœuvre d'exercice de nuit pilonnent à la roquette une zone d'entraînement dans les Montagnes Rocheuses, au Colorado. Il s'agissait d'une base désaffectée ayant appartenu à l'Armée de Terre. Normalement, une commission est chargée de contrôler avant chaque mission la neutralité des lieux. Elle n'a pas fait correctement son travail.

— Qu'entendez-vous par neutralité ? demanda Peterson d'une voix sèche.

— Le fait qu'il n'y ait personne sur place. Ça, c'est la routine officielle. En réalité, on a retrouvé là-bas seize cadavres déchiquetés par des explosions en série. Seize hommes dont neuf militaires et sept employés civils du Pentagone, qui ont été envoyés là-bas sur ordre confidentiel.

— C'est ce que j'ai lu. Mais comment avez-vous eu ces informations ? s'enquit Peterson. Normalement, c'est classé secret-défense !

— Et alors ! Ne me le faites pas à l'estomac, mon vieux. J'ai accès à tous les documents, même les plus secrets. Mais, en l'occurrence, il se trouve qu'un chasseur a découvert le pot aux roses, reparti Brognola. Son témoignage a été consigné à notre antenne de Denver. C'est un Indien de la réserve de White River.

— Un Indien !

— Oui, un Indien qui est, comme vous, citoyen américain, appuya Brognola. Une brigade de Grand Junction a été immédiatement envoyée sur place, un rapport a été fait ainsi que des photos des cadavres. Tout cela figure dans le dossier, vous pouvez le consulter. D'autre part...

Brognola se ménagea une pause en allumant une nouvelle

cigarette.

— Préalablement, notre agent sous couverture avait eu une première information, poursuivit-il. Il y a eu une rencontre secrète entre un officier supérieur du Pentagone et un membre important de la mafia, un certain Michaël Rosa qui a été pendant des années le conseiller en chef de Lonnie Cramer. Les propos entendus concernaient un plan opérationnel visant à déstabiliser les nations européennes par une succession d'opérations-clash. Je me suis renseigné, une opération-clash correspond à un conflit localisé, une guerre limitée et contrôlée, si vous préférez. On appelle ça aussi guerre conjoncturelle. Tout d'abord, on pourrait croire à un exercice, à un scénario élaboré fictivement, ainsi que les techniciens de la DIA en bâtissent souvent. Mais la présence de Michaël Rosa dément cette hypothèse. Ce type est un gangster de haut vol malgré ses allures de snob. De plus, il maintient des contacts réguliers avec des personnages appartenant à la mafia russe.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, dit Bailay. Mais nous n'en sommes pas sûrs.

— Nous en sommes certains, contra Frank Swanson.

— Comment pouvez-vous être si affirmatifs ?

— Nos sources sont parfaitement contrôlées. Désolé, mais nous ne pouvons pas les dévoiler. Bon, en raccourci, nous avons eu en trois semaines une quantité de renseignements qui nous permet de nous faire une idée assez précise de ce qui est en train de se tramer. En bref, ils vont recommencer leur saloperie dans le Golfe avant de passer sur une plus grande échelle.

— Vous voulez parler de la guerre contre l'Irak ?

— De rien d'autre. Il n'est pas question d'éluder la responsabilité irakienne, mais de placer les événements dans leur juste contexte. Saddam Hussein n'avait pas envahi le Koweït de sa seule initiative. Il avait reçu des garanties selon lesquelles trois autres nations arabes le soutiendraient dans sa marche vers le sud. Selon lesquelles, aussi, les États-Unis n'interviendraient pas dans le conflit. La Russie devait également constituer pour lui un soutien occulte. En fait, on lui a gentiment suggéré d'aller s'ouvrir une voie maritime dans le Golfe. C'est bien tentant pour un pays complètement enclavé.

— C'est une accusation grave ! s'exclama Bailay.

— Vous l'ignoriez peut-être ? rétorqua le délégué du NSC avec un mince sourire.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien d'autre que ce que j'ai dit. Continuez, Brognola.

— Mais c'est de la démente ! Une telle accusation...

— Démentence n'est pas le terme que j'utiliserai, repartit Brognola d'un ton impersonnel. Je dirai plutôt provocation. Ne vous attendez pas que je dilue le problème. Et tant pis si mon exposé ne vous plaît pas, ma démission est prête depuis longtemps. Le Président l'a dans un de ses tiroirs depuis le jour où il m'a donné sa confiance, pour en user selon les besoins. Mais j'aimerais croire que, devant la gravité de la situation, nous n'allons pas recommencer la guerre des polices. Ce serait indigne de chacun de nous !

— Allez-y, fit Peterson.

— Désolé de vous infliger quelques réflexions sur la guerre du Golfe, mais c'est indispensable pour comprendre ce qui est en train de se concocter. Souvenez-vous : le gouvernement américain a-t-il réagi immédiatement lorsque le mouvement des troupes de Saddam Hussein a été détecté par les satellites-espions ? Négatif ! Le Pentagone, pourtant, savait exactement ce qu'il en était, la CIA aussi, de même que la DIA ! On a au contraire laissé la soldatesque irakienne s'enfermer jusqu'au plus profond du Koweït afin d'avoir un magistral prétexte pour intervenir militairement. Selon vous, qui, à l'État-Major Interarmes, a pris la décision de dissimuler ces faits précis ?

— Vous avez une réponse ? fit Bailay.

— Nous avons plusieurs réponses. Mais pour l'instant, il importe avant tout de comprendre le mécanisme de cette somptueuse magouille au top niveau. Je vous pose une autre question : étiez-vous au courant que notre gouvernement, celui de la France et de la Russie, ont fourni des armes à l'Irak avant et après cette guerre prétendument chirurgicale ?

Un silence gêné plana dans la salle. Brognola insista :

— Étiez-vous au courant ?

— Oui, confirma Peterson après une longue hésitation. Mais si vous me demandez de confirmer ça par écrit, je nierai.

— Et vous, Bailay ?

— Je n'étais pas encore en poste à cette époque.

— Et le Président, qu'en savait-il ?

L'homme de la Maison-Blanche haussa les épaules et resta muet. Brognola ricana.

— Je n'insiste pas. Je pense que vous avez compris l'essentiel et que ce n'est pas la peine que je continue mon analyse sur ce sujet. Maintenant, il me reste à faire un raccourci sur les informations que nous avons récupérées périodiquement au sein même du Crime Organisé. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a collusion entre certains

militaires hauts gradés de l'État-Major Interarmes, des politiciens en place, la *Cosa Nostra*, la mafia juive et la mafia russe.

— C'est tout ? grinça Bailay. Bon Dieu, que j'adore entendre ça !

— Vous vous y ferez. Nous nageons en plein dans la sauce putride. Ce qui se prépare en ce moment doit aboutir à une nouvelle répétition au Proche-Orient de ce qui est prévu ensuite en Europe. On va de nouveau tester la méthode pour savoir si elle est bien au point avant de l'appliquer à l'Occident. Un conflit nucléaire localisé n'est pas exclu du tableau.

— Quand vous dites « on », de qui s'agit-il ?

— De ceux que je viens de vous citer et qui ont constitué un état-major secret au niveau international. Vous avez déjà une dizaine de noms dans le dossier, vous serez très étonnés de savoir qui sont ces gens parfaitement respectables.

— Un complot ! dit Bailay.

Il avait lâché le mot « complot » dans un souffle, comme si le terme par lui-même avait plus d'importance que la perspective d'un conflit armé. Puis il ajouta :

— Mais dans quel but ?

— Toujours le même. Affaiblir pour dominer, briser les volontés, prendre sans se dévoiler ce qui est aux autres et en se faisant éventuellement passer pour des martyrs. C'est un air bien connu depuis qu'il y a des humains sur terre. La mafia est passée maître dans l'art d'y parvenir.

— Mais il n'y a pas que la mafia. C'est bien ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

CHAPITRE IV

— C'est très exactement ce que j'ai voulu dire, répliqua froidement Brognola. Ne m'en demandez pas plus sur ce sujet, mon opinion personnelle ne compte pas. Par contre, je vous conseille de reconsidérer les effets des expériences biologiques sur nos soldats au cours de la guerre du Golfe, et d'en tirer les conclusions qui s'imposent.

— Je ne vois pas le rapport.

— Vous faites semblant de ne pas le voir. Le Pentagone a toujours nié le fait, mais tout le monde sait maintenant que plus de quatre-vingt mille hommes expédiés en Irak et au Koweït souffrent depuis cette époque de troubles graves allant de l'impuissance au cancer. Combien de soldats, au total, ont-ils subi ces expériences avant de partir au Proche-Orient ?

— Ce n'est pas comme ça qu'on voit les choses officiellement. Les rapports des services sanitaires sont formels, rétorqua Bailay. Ils ont respiré des gaz toxiques en Irak.

Le Numéro Un du *Justice Department* partit d'un rire sarcastique qui se termina brutalement en quinte de toux. Une fois calmé, les yeux rougis, il lâcha avec amertume :

— Ne me faites pas croire que vous êtes con à ce point. Je préfère plutôt imaginer que vous vous foutez de ma gueule, mon vieux. Ce que je veux dire en parlant de ces expériences pourries, c'est qu'à mon sens le mal est profondément installé au sein de l'état-major interarmes et de la communauté politique. Ces foutus salauds bénéficient de toutes sortes de complicités. Conscientes ou involontaires, ça n'a pas d'importance.

Le visage de Bailay demeura de marbre. Il étendit la main pour s'emparer du dossier confidentiel et le compulsa rapidement, s'attardant sur un feuillet comportant une dizaine de lignes. À mesure qu'il s'y attardait, ses yeux se plissèrent et une moue amère lui déforma la bouche.

Peterson intervint :

— Si nous éliminons les responsables, je veux dire ceux qui dirigent cette saleté d'opération, supprimerons-nous pour autant la

menace ?

— On ne peut quand même pas supprimer ces gens-là ! s'exclama le cadre de l'Exécutif, désignant la feuille posée devant lui.

Peterson fit un petit bruit de bouche agacé :

— Admettons que nous allions jusque-là... Est-ce que...

— Non, trancha Brognola. Nous obtiendrons seulement une rémission ; une accalmie temporaire. Ceux qui tirent les ficelles en coulisses trouveront d'autres responsables importants pour recommencer le boulot dégueulasse et tout repartira comme avant.

— Vous venez donc de dire qu'il ne servirait à rien de neutraliser ces gens...

— Écoutez, Bailay, je n'ai qu'une envie, c'est de retrouver mon lit et de m'y écraser pendant une dizaine d'heures. Alors, ne me faites pas répéter ce que j'ai déjà dit clairement, il me semble.

— Je voudrais que nous revenions à ce qui s'est passé sur cette base au Colorado, dit Peterson. J'ai eu moi aussi ce rapport. D'après vous, pour quelles raisons quelqu'un à l'état-major aurait-il eu intérêt à assassiner ces seize personnes, militaires et civils confondus ?

— La seule hypothèse que je trouve vraisemblable, c'est que ce quelqu'un voulait s'assurer de leur silence. Mais placez plutôt ce quelqu'un au pluriel.

— D'après vous, ces seize personnes étaient au courant de la grosse opération super-secrète ?

— Pourquoi pas ?

— Et vous croyez qu'ils se seraient révélés dangereux pour les meneurs ?

— Je vois ça comme un nettoyage en règle. Mais c'est toujours une hypothèse. En avez-vous une autre ?

— Pas pour l'instant, nous pouvons donc retenir la vôtre. Avez-vous lancé une enquête au sujet de ces gens ?

Brognola eut un sourire fatigué.

— Nous avons délégué une commission d'enquête, oui, répondit-il. Sans pour autant recueillir des informations vraiment valables en ce qui concerne les militaires. Ce sont tous des officiers supérieurs en poste au Pentagone ou qui y sont rattachés et leurs dossiers sont inaccessibles. Pour ce qui est des civils, l'investigation va un peu plus loin et nous en attendons des nouvelles.

— Moi, je voudrais bien qu'on me parle d'une solution applicable, déclara Bailay d'un petit ton cassant.

Après un silence étudié, Brognola annonça :

— Il se pourrait qu'une solution se précise d'elle-même. Et rapidement. Pour des raisons fondées, nous pensons qu'un certain criminel nommé Mack Bolan, comme vous dites, va faire partie de la joyeuse manifestation.

— Quoi ? fit le cadre de la Maison-Blanche. J'espère que vous plaisantez.

Peterson leva la main :

— Attendez ! Vous croyez que cet individu va faire partie de cette saloperie ? Lui, ce type qui prétend défendre son pays contre le Crime Organisé ?

— Nous imaginons plutôt qu'il va se lancer comme un boulet contre ces gens pour essayer de les neutraliser.

— Dites, d'où tenez-vous cette information ?

— Si j'étais militaire, je vous répondrais : secret-défense.

Peterson ricana. Bailay, lui, lança à Brognola un regard atterré.

— Vous n'allez quand même pas laisser cet assassin intervenir dans une affaire aussi grave, avec des méthodes qui relèvent du pur gangstérisme !

— Désolé, je n'ai aucun moyen de contrôle sur Mack Bolan, rétorqua sèchement Brognola. Mais au fait, je me suis laissé dire, il n'y a pas si longtemps, que quelqu'un de très haut placé lui aurait offert une charte et qu'il aurait accepté de travailler secrètement pour la Maison-Blanche...

— Arrêtez ! fit Bailay. Ce n'est pas drôle.

— Je voulais vous faire comprendre que je n'ai aucune possibilité d'empêcher ce type d'agir à sa guise. Cela fait des années qu'il mène sa guerre contre l'Organisation, des années que tous les flics du pays lui courent après et qu'un nombre incalculable de *mobsters* essayent de se mettre en poche la prime d'un million de dollars pour rapporter la tête de Mack Bolan. Et pourtant, il court toujours. Tout ce que je peux faire, tout ce que nous pouvons faire, vous et moi, c'est prévoir des effectifs d'intervention rapide et prier pour que l'Exécuteur contourne Washington.

Le silence s'installa de nouveau, rompu finalement par Bailay :

— Puis-je avoir une photocopie de ce dossier ?

— Swanson va vous en remettre une. Bien... Je pense que nous en avons terminé pour l'instant. Il serait bon que nous maintenions un contact permanent pour le cas où il faudrait prendre une décision d'urgence.

Peterson plaça une carte de visite sur la table.

— On peut me joindre à ce numéro en permanence. En cas de

besoin, les appels sont relayés sur mon portable.

Bailay sortit également un petit rectangle de bristol qu'il remit à Brognola, ajoutant :

— Ne croyez pas que je suis un irréductible sceptique. Je suis tenu à tout vérifier avant d'en référer. Eh bien, puis-je téléphoner ?

— Prenez ce poste, la ligne est sûre.

Le jeune cadre saisit l'appareil et s'éloigna légèrement avant de composer un numéro. Il attendit une quinzaine de secondes avant d'annoncer :

— Pardonnez-moi de vous réveiller, monsieur, mais la situation semble encore plus préoccupante que ce que nous avons envisagé.

Baissant la voix, il se lança dans une brève explication que les autres n'entendirent pas, puis il raccrocha.

— Voici le double du dossier, lui dit Swanson en lui tendant une chemise cartonnée.

Un peu plus tard, Frank Swanson et Brognola se retrouvèrent seuls dans la grande salle.

— Qu'est-ce que tu as exactement voulu dire en parlant de contact retrouvé ? demanda ce dernier.

Quelques minutes avant la rencontre, Swanson avait fait passer un message lapidaire sur le fax de son chef : « Contact-écho retrouvé. Attendons infos complémentaires. »

— Il s'agit de Striker, annonça l'ex-taupe fédérale. J'ai eu une confirmation, c'est pour ça que je me suis pointé en retard.

— Striker. Ouais, c'est bien ce que j'avais compris. Tu l'as eu en ligne ?

— Pas encore, mais je pense que ça va pouvoir se faire bientôt.

— Que s'est-il passé exactement ?

Le chef du Département 127 eut un large sourire.

— Le cirque habituel. Il a foutu un maximum de bordel et il s'est cassé ensuite. Apparemment, tout a débuté à 0 h 20, heure à laquelle trois appels téléphoniques émanant de particuliers ont abouti aux standards des brigades de Milford et de Dover, dans l'État du Delaware, indiquant qu'une violente fusillade s'était déclenchée dans une propriété isolée en bordure de mer. Presque aussitôt, une embarcation du type cabin-cruiser a quitté le rivage à pleine vitesse, parcourant environ un kilomètre avant de s'écraser contre une ligne de bouées de signalisation de la baie de la Delaware. Aucun corps n'a été retrouvé parmi les débris flottants. La police côtière qui est intervenue immédiatement est formelle sur ce point et il a été facilement établi que le cabin-cruiser est parti de la petite plage privée

jouxtant une propriété où venait d'avoir lieu la fusillade. Les témoignages de plusieurs riverains concordent. Il y a eu de nombreux coups de feu, des rafales d'armes automatiques, puis les bruits d'une poursuite motorisée. D'après eux, il y avait, au moins quatre véhicules qui se livraient à un sacré chassé-croisé. Trois grosses caisses qui se seraient lancées derrière une voiture de sport, une Porsche, croit-on. Il y a eu plusieurs coups de feu et de nouvelles rafales tirées dans les sous-bois avec une arme de guerre, et ensuite on retrouve les trois véhicules incendiés, leurs carcasses enchevêtrées, plus six nouveaux macchabés. Au total, cela fait dix-neuf cadavres.

Swanson reprit son souffle.

— Un seul homme a pu être récupéré vivant par les policiers de Milford, répondant au nom de Steve Pinazzo. Il s'agit d'une minable crapule connue de diverses brigades du Delaware ; il a fini par déclarer qu'il s'agissait de la grande pute en noir, on sait ce que ça veut dire dans la bouche d'un mafioso. Plusieurs cadavres, également, ont pu être identifiés. Du menu fretin : un ramassis de petits pistoleros utilisés épisodiquement comme hommes de main par les grosses légumes de la pègre. Selon toute vraisemblance, ils formaient un commando de bras cassés ayant pour directives d'investir cette propriété et de liquider son occupant. Pinazzo prétend qu'on ne leur avait pas expliqué qui était la cible, que ce n'est qu'après coup qu'il a compris, quand il s'est trouvé nez à nez avec Striker. Ces petits truands n'avaient aucune chance devant un type comme Mack.

Brognoia se massa doucement les yeux.

— C'est marrant comme le monde est petit, Frank. Il n'y a pas si longtemps, il traînait devant la Maison-Blanche lorsqu'on l'attaquait à la roquette. Après ça, il me dit qu'il en a vraiment plein les bottes et qu'il doit se mettre au vert et quoi ? Il était à cent cinquante kilomètres de Washington à faire un méga carton ! Qu'est-ce qu'il cherchait là-bas ?

— Faudra lui demander.

— Tu devrais essayer de le contacter sur son baladeur.

— C'est déjà fait, je suis tombé sur son répondeur. Normalement, c'est lui qui devrait nous rappeler.

— Espérons qu'il le fera sans tarder.

— Dis-moi, Hal, qu'est-ce qui t'a pris tout à l'heure de dire à ces deux types que Striker allait être de la partie ? Tu avais eu une information de ton côté ?

— Non. Seulement ton fax.

— T'as pris un gros risque.

— Je ne le pense pas.

— Tu crois vraiment qu'il va dire oui ?

— Je l'espère, Frank. Je l'espère vraiment. Je ne vois pas comment on pourrait sortir de cette saloperie de situation sans son concours. Les gens de la CIA ne feront rien. Ils ne peuvent opérer sur le territoire national et d'ailleurs il se peut qu'une partie d'entre eux soit contaminée. Ce ne serait pas la première fois. J'ai les mêmes idées quant à la Defense Intelligence Agency, en plus moche. Alors, je te le demande, que nous reste-t-il ?

— Les Bleus dont tu es le patron, conclut Swanson avec un sourire sceptique.

— C'est surtout ce que je voudrais éviter.

— Ce ne serait pas la première fois qu'ils cavalaient après Striker sans pouvoir attraper autre chose que son ombre.

— En fait, c'est ce qu'on appelle une complémentarité.

— Tu parles ! Il fait notre boulot, oui...

— Disons qu'il s'occupe de ce que nous ne pouvons pas traiter.

— De la vermine.

— Cette fois, ça va être de la vermine de haut vol.

— Tu vois une différence ?

— Non, aucune. Je repensais simplement à la tête de Bailay quand j'ai annoncé que Striker allait sans doute être de la partie.

— Tu as été culotté quand tu lui as fait cette remarque au sujet d'une charte secrète avec l'Exécutif. Ce pauvre jeune homme de la Maison-Blanche ne connaît même pas tes rapports avec le Président et n'a aucune idée de l'existence du Black Warrior Group, je parie !

— Gagné ! Je devais absolument noyer le poisson. C'est sans doute ce que Striker va faire lui aussi. Il n'y aura pas d'enquête, il ne s'occupe pas de démêler les nœuds dégueulasses des politicards marrons et des troufions givrés. Il les tranche. Au fait, quel numéro as-tu indiqué sur son répondeur ?

Frank Swanson sortit de sa poche un téléphone mobile.

— Celui-là, il ne me quitte pas. Tu devrais aller roupiller un peu, Hal, tu ressembles à ton cauchemar de la nuit dernière.

— Je n'ai pas dormi la nuit dernière, sourit Brognola. Et je n'irai pas dormir avant que ce foutu mec nous appelle.

CHAPITRE V

Mack Bolan venait de réintégrer son gros veau, ainsi qu'il le nommait parfois par dérision, un énorme véhicule équipé pour le combat, camouflé en inoffensif mobil-home. Un message l'attendait sur le répondeur de bord. L'appel venait de Frank Vitali, un flic du FBI et aussi un ami.

— Striker ! Magne-toi de me rappeler sur mon portable. Ma frangine a eu une heureuse nouvelle et Alice se languit de toi.

La frangine, bien sûr, n'était autre qu'Eva Swanson. Et Alice était le nom de code de Harold Brognola. En clair, le bref message signifiait que le boss du Bureau fédéral désirait joindre d'urgence l'Exécuteur à la suite d'une information obtenue par Eva.

Bolan, cependant, remit l'appel à plus tard et forma un numéro sur le téléphone relayé par satellite. Il y eut plusieurs sonneries mais personne ne décrocha à l'autre bout de la ligne et une nouvelle tentative resta aussi vaine. Il appela alors l'antenne locale de la chaîne ABC à Baltimore. Il savait, malgré l'heure tardive, qu'il trouverait toujours quelqu'un pour lui répondre.

— Permanence ABC, fit un type à la voix jeune mais endormie. Que puis-je pour vous ?

— Je cherche à joindre Tina Robinson, répliqua Bolan. Est-elle dans vos murs ?

— Tina Robinson, répéta le type. Non, je ne l'ai pas vue. Pourtant, je suis là depuis 10 heures du soir.

— Était-il prévu qu'elle passe aux studios cette nuit ?

— Je crois, oui. Depuis le début de la semaine, elle est sur un montage vidéo, et pendant la journée elle tourne en reportage. Donnez-moi dix secondes et je vérifie.

Il fallut près d'une demi-minute avant que le gars revienne en ligne :

— C'est bien ça, elle devait passer en salle de montage de 9 heures du soir jusqu'à 3 heures du matin. Il est actuellement 2 h 55 et il n'y a aucune nouvelle d'elle. Si vous avez son numéro personnel, le mieux est de...

— Ouais, merci, fit Bolan en raccrochant.

Son regard bleu électrique s'était assombri. Ses pensées aussi. Il avait rencontré Tina Robinson à Cincinnati, lors d'un récent blitz, et l'avait sauvée in extremis des griffes de la mafia. C'était quelques heures plus tard que l'Exécuteur s'était aperçu du côté équivoque de la rencontre. Tina Robinson était aussi Tina Marioni, la fille du *capo di tutti capi* que Bolan avait expédié en enfer en Côte d'Ivoire. Mais elle n'avait rien de commun avec les *amici*, à part le fait qu'elle avait infiltré l'Organisation dans le but de venger sa mère que Frank Marioni avait fait assassiner sous le couvert d'un suicide. Quand elle n'espionnait pas la mafia, elle était journaliste indépendante et collaborait pour plusieurs chaînes de télévision, la dernière en date étant ABC Channel à Baltimore. Seule Tina savait que l'Exécuteur s'était rendu dans le Delaware pour faire perdre sa trace et se refaire une santé. Bolan avait compris que les *amici* avaient déployé d'énormes moyens pour le localiser et aussi pour tenter de mettre la main sur les personnes qu'il avait rencontrées récemment. Il avait commis une erreur grave en laissant à la jeune femme un numéro de téléphone pour le joindre éventuellement. Malgré tout ce qu'il éprouvait pour elle, malgré le tendre souvenir qu'il en gardait, il se maudissait de l'avoir mise en danger par le seul fait de leur rencontre.

Il souhaitait de toutes ses forces que l'absence de Tina à la chaîne ABC ne soit qu'une coïncidence. Sans trop y croire, hélas, et ses pensées s'assombrèrent encore.

Son second appel fut pour Frank Vitali.

— Striker, s'annonça-t-il laconiquement.

Il eut droit à un petit rire en échange.

— Bon Dieu ! Ça fait du bien de t'entendre. Nous avons eu de tes nouvelles par nos amis de Milford.

— Je vois. J'ai dû quitter des gens un peu trop bruyants.

— Tu n'as pas fait non plus dans la ouate, d'après ce que je sais.

Bolan éluda :

— Qu'est-ce que ta frangine a déterré ?

— Alice va t'en parler. Tu devrais brancher ton gazouilleur. Je fais pareil de mon côté, comme ça vous pourrez vous balancer des mots doux dans le tuyau de l'oreille. À bientôt, Striker.

— À bientôt ?

— Heu, je l'espère. Quitte pas.

Il connecta le scrambler sur le radio-téléphone, un appareil codeur-décodeur qui rendait indéchiffrable la conversation en cas d'écoute pirate. Il y eut d'abord une série de petits couinements tandis

que le scrambling s'initialisait, puis la voix de Brognola se fit entendre clairement :

— Salut, Striker, tu m'as donné des sueurs froides, une fois de plus.

— J'en ai eu moi aussi il n'y a pas longtemps.

— J'essaie de te joindre depuis deux jours.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

— Chez moi, ça va à peu près. C'est dans d'autres sphères du pays que ça ne va pas du tout. J'ai besoin de toi.

— Moi qui pensais m'envoyer en l'air aux Bahamas ! plaisanta Bolan.

— Je t'offrirai le billet, mais plus tard. Et puis d'ailleurs, les vacances ne te réussissent pas ! Te tiens-tu un peu au courant de l'actualité internationale, en ce moment ?

— Ça m'arrive.

— Écoute, ça va plus que mal. Ils ont toujours voulu le monde entier, cette fois, ils sont en passe de l'avoir. En tout cas ils font ce qu'ils veulent. Ils manipulent l'Armée, les chefs d'État et les institutions comme bon leur semble. Ils ont déjà testé plusieurs fois la méthode, et ils sont en train de recommencer. Mais il ne s'agit plus d'une répétition. Ils sont passés dans la phase décisive.

— Qui ça, « ils » ?

— C'est ce que j'ai eu beaucoup de mal à faire comprendre tout à l'heure à deux pontes du gouvernement. Quand je dis « ils », je veux parler de nos ennemis communs. Tu vois ?

— Évidemment. Qu'attends-tu de moi, Hal ?

— Ici, nous avons tous les mains ficelées. Personne au sommet ne prendra la décision de tenter quoi que ce soit contre les grosses ordures qui manipulent tout dans l'ombre. Nous les connaissons, mais ils sont trop puissants, trop influents, trop au-dessus de tout soupçon. C'est l'horreur complète.

— Et alors ?

— Alors quoi ? Tu veux que je vide mon sac jusqu'au bout ?

— Ouais. Pour l'essentiel.

— J'ai dit à ces gros bonnets du NSC et de l'Exécutif que tu étais déjà de la partie, que tu avais foncé tête baissée dans le tas.

— Tu t'es découvert ?

— J'espère bien que non. Je m'en suis sorti par une boutade à la con. Une information que nous venions soi-disant de recevoir. En fait, l'information concernait ta petite sauterie de cette nuit dans le

Delaware. Maintenant, quelle est ta réponse, Mack ? Est-ce que tu vas me laisser dans la merde complète ?

Un silence s'appesantit entre les deux hommes.

— Qu'est-ce que Eva a à voir dans ce micmac ?

— C'est elle qui a levé le lièvre. Ça fait déjà plusieurs semaines qu'elle est branchée en sourdine sur cette opération. Elle a infiltré le système pourri, elle s'est mise avec Michaël Rosa pour essayer de savoir ce que ces types étaient en train de concocter. On les surveillait déjà de loin. Et elle est tombée en plein milieu de la ruche.

— Attends, fit Bolan. Tu parles du même Michaël Rosa qui marchait sous la coupe de Lonnie Cramer ?

— Lui-même. Lonnie Cramer, Abie Hirshbaum, Richard Parish, Samuel Horstman, David « Shark » Hoffner et autres requins... Tous ces gus que tu as liquidés à New York ont laissé un territoire intact que d'autres grosses légumes pourries ont investi dès que le danger leur a paru éloigné. Ils ont continué d'exploiter les relations de leurs prédécesseurs sur un autre registre et avec beaucoup plus d'ambition, poursuit Brognola. Serais-tu étonné si je te disais qu'ils étaient déjà occultement à l'origine des événements de 1991 ?

— La guerre du Golfe ?

— C'est précisément ce dont je veux parler.

— Non seulement ça ne m'étonne pas, répliqua l'Exécuteur, mais je suis au courant des expériences qu'ils ont faites sur les troupes qui ont été envoyées là-bas. C'est Mickey qui m'en a parlé.

— Ah ! Tu as revu Mickey ?

Ils parlaient de Robert Michatowicz, un ancien GI qui, comme l'Exécuteur, avait fait la guerre dans le Sud-Est asiatique. Bolan avait fait sa connaissance à Philadelphie alors qu'il était blessé et en passe d'être abattu par les mafiosi. Mickey et ses amis SDF l'avaient sorti d'affaire puis soigné, et l'avaient aidé à terminer sa mission. Depuis cette époque, une solide amitié s'était nouée entre eux.

— Ça fait un petit bout de temps, dit Bolan.

— Combien ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Réponds-moi d'abord.

— Environ huit mois. À l'époque, il était en contact avec une association d'anciens de la guerre du Golfe.

— Exact, dit Brognola. D'ex-GI's qui dénonçaient justement les expériences que le gouvernement avait faites sur eux. Tous avaient été vaccinés avec un produit de synthèse baptisé GH-6X par l'armée. Les effets ont été catastrophiques, mais les grossiums de l'administration

et du Pentagone n'ont rien voulu savoir. Tous les rapports officiels ont été faussés, y compris ceux destinés à l'Exécutif. Même la presse a été manipulée.

Bolan le savait bien.

— Tu es toujours là ? fit Brognola.

Bolan eut un petit rire amer :

— C'est ce que je me demande. J'ai l'impression de ne pas être toujours là où il faut... Tu me posais une question au sujet de Mickey. Quel est la relation ?

— Il bosse pour le département 127.

— Tu veux dire qu'il coopère avec toi ?

— C'est Frank qui l'a parrainé.

— Marrant ! Quand j'ai fait sa connaissance, il était chauffeur de taxi. Un sacré gaspillage de talent.

— À présent, ses capacités sont exploitées au mieux.

— Et où perche-t-il ?

— Pas loin d'ici, à Annapolis. Il tient officiellement un magasin d'articles de chasse et de pêche.

— O.K. Déballe la marchandise.

— Attends un instant ! Est-ce que tu acceptes, oui ou merde ?

— Accepter quoi ? rigola Bolan.

— C'est ça, paye-toi ma tête !

— Tu ne m'avais pas encore entendu te dire oui ?

— Peut-être. Je n'ai pas dû tendre assez l'oreille. Tu veux répéter ?

Il eut un rire clair.

— OK ! Maintenant, donne-moi un point de contact et deux ou trois heures de délai. Je t'écoute.

— Ce n'est pas moi qui viendrai, Striker, mais Frank.

— J'aime toujours bien Frank.

— Il sera chez Mickey à partir de 5 h 30, ce matin. Le temps pour lui de prendre une douche et de se rendre là-bas. Note l'adresse : Birdsville Road, numéro 134. Il loge au-dessus de sa boutique.

— Le téléphone ?

Brognola lui énuméra dix chiffres.

— Entendu, Hal. Ça marche comme ça.

— Il te remettra une liste d'une dizaine de noms. Tous des demi-dieux de la politique, du monde financier et de l'armée. Des intouchables.

— Je t'adore, Hal.

— Tant que ça ?

— Bien plus encore. Tu viens de me remonter le moral.

— Ah ! Parce que tu en avais besoin ? Toi ?...

— Tu sais, à force de rester trop longtemps inactif...

— Ben voyons ! Fais gaffe de pas perdre les pédales, Mack, répliqua le numéro Un du FBI avec petit rire fatigué. Cramponne-toi et réfléchis pas trop à la condition humaine.

— J'essaie. Envoie-moi Frank, Hal. Dis-lui surtout de bien regarder ce qu'il y a autour de lui. Ciao.

L'Exécuteur raccrocha. Deux ou trois heures de délai, c'est ce qu'il avait demandé à Brognola. Le temps de faire un saut à Baltimore pour une vérification. Peut-être découvrirait-il là-bas de quoi calmer ses craintes au sujet de Tina Robinson. En tout cas, il le souhaitait de toutes ses forces.

CHAPITRE VI

Baltimore était lugubre à cette heure de la nuit, et son port donnait l'impression de faire partie d'un décor de film d'horreur. Le guerrier s'y engagea par le sud, longea des quais puants avant d'infléchir la trajectoire de la Porsche vers Woodlawn, un quartier moins sordide à l'ouest de la ville.

Il avait enfilé un imperméable de couleur sombre par-dessus la combinaison noire de combat qui lui faisait comme une seconde peau. Pour cette visite nocturne, il n'avait pour tout armement que son fidèle Beretta silencieux, un poignard de combat et un garrot en Nylon noué à sa ceinture. Il ne s'agissait que d'une mission de reconnaissance sur un territoire qui pouvait être occupé par l'ennemi.

Bolan connaissait par cœur l'adresse du petit appartement que Tina Robinson avait loué récemment, lorsqu'elle s'était fait embaucher par l'antenne locale de ABC Channel. Après avoir pianoté un code à quatre chiffres sur le clavier du concierge automatique, il prit un ascenseur jusqu'au quatrième étage et monta au suivant en utilisant l'escalier de service.

Il s'apprêtait à sonner à la porte, quand son instinct suspendit son geste. Il était certain d'avoir entendu un menu bruit à travers le battant.

S'éloignant silencieusement du palier, il rejoignit une galerie aérienne donnant sur l'arrière de l'appartement. Deux fenêtres se profilaient à quelques mètres de lui au-dessus d'une étroite corniche en béton. Il vérifia le libre jeu du Beretta dans son holster d'épaule, puis entreprit une progression prudente sur la corniche. À vingt mètres sous ses pieds s'étendait une cour sombre et déserte. En face de lui il y avait la façade arrière d'un immeuble voisin. Encore deux pas... Il ne s'était pas trompé, la première fenêtre était entrebâillée, simplement retenue par un petit crochet qu'il n'eut qu'à relever pour ouvrir complètement. L'instant suivant, l'Exécuteur s'insérait dans une cuisine où régnait une forte odeur de fumée de cigarette.

Sans bruit, il atteignit une porte donnant sur une salle de séjour, l'entrouvrit lentement et jeta un coup d'œil. Son instinct ne l'avait pas trompé. Un type se tenait de dos, face à une bibliothèque, et se livrait à une fouille sauvage. De nombreux livres étaient éparpillés au sol, des

tiroirs avaient été arrachés, leur contenu jeté pêle-mêle par terre. On avait aussi éventré un classeur dont les dossiers jonchaient la moquette.

L'écran d'un téléviseur était allumé et la bande d'une cassette vidéo défilait dans un magnétoscope.

Bolan observait les gestes rageurs du type qui maintenant bousculait une rangée entière de livres à la recherche de quelque chose que, d'évidence, il ne trouvait pas.

Soudain une voix appela, depuis une pièce contiguë :

— Toujours rien, Sammy ?

— Que dalle ! renvoya celui qui se tenait de dos. Cette connasse a rien laissé ici. On devrait laisser tomber et appeler le boss. P't'être qu'il en a tiré quelque chose depuis qu'il s'amuse avec.

— Putain ! Il faudra bien qu'elle jacte, la salope.

Bolan en avait suffisamment entendu. Repoussant complètement la porte, il marcha rapidement vers la bibliothèque. L'autre ne l'avait pas entendu approcher, tout occupé qu'il était à fouiller la bibliothèque. Bolan le déséquilibra d'un coup de pied à la pliure du genou et le frappa à la base du crâne d'un atémi sec. Puis il allongea l'homme évanoui sur la moquette pour éviter le bruit de sa chute. Deux enjambées silencieuses l'amènèrent devant la pièce contiguë d'où était parvenue la deuxième voix.

Dans l'encadrement de la porte, Bolan eut la vision fugace d'une énorme masse de viande qui se retournait vers lui. D'une secousse, il fit tomber son poignard dans sa main droite. La lame étincela pendant le bref trajet qu'elle accomplit avant de s'enfoncer dans la gorge du type avec un vilain petit bruit de suction.

— Qu'est-ce qu'il y a, Pete ? fit soudain une voix coincée. Qu'est-ce que tu fous ?

Au son, l'Exécuteur sut instantanément quelle était la position du troisième compare. Il pivota brusquement tout en faisant un rapide pas de côté et fit feu sur le type qui venait d'apparaître dans la pièce.

Le Beretta tressauta dans sa main tandis qu'une ogive brûlante s'enfonçait silencieuse dans le front de l'arrivant, le projetant à reculons dans le living.

Une rapide visite de l'appartement assura à Bolan qu'il était maître de la situation. Il récupéra son poignard qu'il essuya sur les vêtements du mort et rejoignit le type assommé. Il inventoria ses poches, le délesta d'un petit automatique, trouva sur lui un portefeuille contenant deux cents dollars et des papiers d'identité au nom de Fred Morgan ainsi qu'une carte en plastique portant

l'inscription : R.S.A. – Research and Safety Agency, suivie d'une adresse à Washington.

Il ne s'agissait sûrement pas de détectives privés, les méthodes ne correspondaient pas et Bolan avait encore en tête les phrases significatives qu'ils avaient prononcées. Ces types n'étaient que des truands. Mais aussi des professionnels de la navigation en eau trouble.

Il gifla l'homme endormi, puis lui introduisit le silencieux du Beretta entre les dents dès qu'il ouvrit les yeux.

— Tu cherchais quelque chose ? demanda-t-il calmement.

L'autre loucha sur le flingue noir et sinistre, roula des yeux fous et l'Exécuteur recula le silencieux pour lui permettre de parler.

— Ma... Ma... Maty ! lâcha d'un coup le truand.

— Maty, c'est un de tes potes ?

— Oui, oui... Et Jeff. Où ils sont ?

— Je les ai liquidés tous les deux. Je vais te supprimer aussi si tu ne te montres pas coopératif.

— Liquidés ?

Bolan grimaça. Il pensa que le coup qu'il lui avait assené sur le crâne l'avait rendu complètement abruti. Mais le double cliquetis du chien se relevant sur la culasse du Beretta rappela le type à l'ordre.

— Je te donne quelques secondes, Fred, lui dit Bolan d'une voix glaciale. Profites-en ou apprête-toi à crever.

— Vous savez comment je m'appelle ?

— Ouais, et aussi beaucoup d'autres choses. Qu'est-ce que vous cherchiez, toi et tes potes ?

— Vous êtes Bolan, hein ?

— T'as trouvé. Bon, maintenant je t'écoute. Dépêche-toi, j'ai le doigt qui fatigue et cette connerie de détente est hyper-sensible.

— Vous savez bien ce qu'on cherchait.

— N'essaie pas de jouer au malin, ça ne vaudrait rien pour ta santé.

— J'essaie rien du tout, j vous jure.

— Alors raconte-moi la suite.

— Ils pensaient qu'on trouverait ici des renseignements sur vous, ils disent que vous vous êtes fait la fille et qu'elle avait sûrement gardé un contact avec vous.

— Comment seraient-ils au courant de ça ?

— C'est pas à moi qu'il faut le demander, Bolan. Je fais que ce qu'on m'a demandé de faire et rien de plus. Les deux autres aussi.

— Il y a quelque chose qui ne colle pas dans ce que tu me dis, Fred.

— C'est pourtant la vérité...

— Les *amici* m'ont trouvé cette nuit. Tu es au courant de ce qui s'est passé dans le Delaware ?

— J'en ai entendu parler, ouais. J'ai été content d'apprendre que vous vous en êtes tiré. Je...

— Largue ton violon, tu vas me faire pleurer. Explique-moi plutôt pourquoi ils ont embarqué la fille alors qu'ils m'avaient déjà localisé.

— Ils l'avaient déjà emmenée avant d'envoyer des gars vous chercher.

— Et puis ?

Le visage du petit porte-flingue devint terreux. Quelques gouttes de sueur jaillirent de son front et se mirent à couler.

— Reste cool, lui conseilla l'Exécuteur. Tu as encore une toute petite chance de vivre.

— O.K., Bolan, j'veis vous faire confiance...

— Arrête de dire des conneries.

— Bon, heu... On nous a demandé de récupérer une putain de vidéocassette. Il paraît que la fille avait tout un enregistrement sur des gars du Milieu, et aussi sur des grosses légumes. Des mecs super importants. Des gens de la haute, quoi...

— Des politicards ?

— Oui, mais à très haut niveau.

— Et des militaires ?

— J'vois que vous connaissez déjà les réponses, hein ?

— Je veux te les entendre dire. Dépêche-toi.

— C'est ça, des militaires aussi. D'après ce que j'ai compris, y aurait deux généraux dans le coup.

— Dans quel coup ?

— Mais j'en sais rien ! Je suis qu'un simple détective, j'vous assure.

— C'est dommage pour toi, fit l'Exécuteur en lui replaçant le bulbe du silencieux entre les dents.

— A... hen... ez !

— Quoi ? Je ne te comprends pas, Fred, ricana l'Exécuteur.

Puis il relâcha un peu la pression pour que l'autre puisse parler.

— C'est vrai, je suis pas au courant de quoi il retourne, mais je sais qu'il s'agit d'un coup énorme, quelque chose comme un putsch ou

une... une...

— Une guerre, peut-être ?

— Pourquoi pas ?... Moi, je veux surtout pas être impliqué dans cette grosse connerie. J'ai envie de vivre, croyez-moi.

Bolan le croyait. Il lui posa encore une question :

— Où est la fille ?

Une nouvelle lueur d'affolement passa dans le regard du malfrat qui loucha sur l'horrible revolver.

— C'est Dany qui s'occupe d'elle... Il a seulement été question de lui faire une piqûre pour qu'elle dise où elle a planqué ses enregistrements.

— L'adresse !

— Dans Richmond Street, au 248.

— Dany comment ?

— Riebel. Dany Riebel... C'est lui qui dirige l'agence.

— Tu veux parler de la RSA ?

— Ben oui.

— Fais encore un effort et tu vas peut-être t'en sortir. Dis-toi que je saurai exactement si tu mens. D'accord ?

L'autre fit un double battement de paupières qui pouvait passer pour un acquiescement.

— Qui est derrière toute la combine ?

Le truand avala douloureusement sa salive avant de répondre :

— J'ai vu un type qui s'appelle Bill Feldman. Je l'ai vu deux, trois fois en discussion avec Dany. Il lui filait des ordres, en tout cas.

— Tu as sûrement une idée en ce qui concerne ce Feldman ?

— Je crois que c'est un gros bonnet d'un service secret, la CIA ou quelque chose comme ça...

— Qu'est-ce qui te fait penser à ça ?

— Son allure, sa façon de faire, quoi. Et puis, aussi, Dany l'a appelé un jour au téléphone et le numéro correspondait à Langley. Ça m'a paru assez clair. Est-ce que ça vous va comme réponse ?

— Tu es sûr d'avoir complètement vidé ton sac ?

— Je vous le jure. Je suis pas un de ces mecs contre lesquels vous faites vot'guerre, Bolan. J'ai rien à voir avec eux, je suis rien qu'un employé de la RSA.

Bolan n'en croyait pas un mot. Il demanda au type effrayé :

— Qu'est-ce que tu penses que je vais faire de toi ?

— J'en sais rien.

— Tu te répètes.

— Peut-être que vous devriez m'assommer avant de vous barrer, non ?

— Tu as raison, lui répondit l'Exécuteur en lui assenant un coup de crosse sur la tempe.

Il se redressa et alla décrocher le cordon d'un rideau qu'il utilisa pour ficeler les poignets de son prisonnier, lui liant ensuite les chevilles et l'attachant à un radiateur.

Puis il décrocha le téléphone et composa le numéro d'urgence correspondant au commissariat.

— Vous avez un double Code 4 au 96 de Chester Avenue dans Woodlawn, annonça-t-il. Au cinquième étage. Le braqueur est sur les lieux, vous pourrez le cueillir en vous dépêchant.

— J'enregistre votre appel, répondit calmement l'opérateur. Quel est votre nom ?

— Smith. John Smith.

— C'est votre vrai nom ?

— Bien sûr ! rigola Bolan. Ça ne sonne pas bien ?

— Vous êtes vraiment sur les lieux ?

— Je n'ai plus le temps de discuter, je raccroche.

— Attendez, donnez-nous au moins une possibilité de vous recontacter, nous pourrions...

— Terminé, dit Bolan, raccrochant l'appareil.

Il quitta l'appartement par la porte d'entrée, utilisa l'escalier de service et se retrouva dans la rue humide. La Porsche l'attendait un peu plus loin. Il lança le moteur en se disant qu'il lui faudrait bientôt changer de véhicule contre une caisse moins voyante et surtout moins connue de la mafia. Puis il prit la route d'Annapolis, calcula qu'il y serait en moins d'une heure. C'était juste le temps qu'il lui fallait pour être en avance à son rendez-vous.

CHAPITRE VII

La boutique avait une petite enseigne suspendue au-dessus du rideau de fer protégeant la vitrine. « Hunting and Fishing Accessories. » Ça n'avait rien de très original, mais le propriétaire des lieux n'était pas enclin à une publicité tapageuse.

Lorsque le magasin était ouvert, il ressemblait à un bazar où l'on trouvait un peu de tout, depuis les hameçons pour la pêche jusqu'au classique fusil de chasse et les appeaux. Rien de bien méchant. Pourtant, Robert Michatowicz – Mickey pour les amis, à cause de son nom difficilement prononçable – était un spécialiste en matière d'armement.

Ancien GI dans les Marines, il était l'un des derniers soldats à avoir quitté le Viêt-nam après l'ordre de repli général. Ce qui ne lui avait pourtant rien valu de bon malgré les décorations qu'il avait remportées au combat. De retour à la vie civile, il s'était vu claquer au nez toutes les portes des sociétés auprès desquelles il s'était porté demandeur d'emploi. La raison officielle était : pas de poste disponible. En réalité, personne ne voulait de types comme lui. Qu'il ait été expédié dans le Sud-Est asiatique pour risquer sa peau en y défendant les intérêts de la grande Amérique, les gens s'en foutaient ; ces gars-là n'avaient plus leur raison d'être. Pire, ils étaient considérés comme dangereux pour l'équilibre de la société.

En moins de six mois, son maigre pécule épuisé, il s'était retrouvé à la rue, parmi de nombreux autres sans domicile qui avaient un peu plus tôt que lui suivi la même douloureuse trajectoire. S'accrochant à tout ce qu'il pouvait, il avait fait toutes sortes de métiers, était devenu chauffeur de taxi à New York où la mafia l'avait racketté, puis à Philadelphie où il avait rencontré l'Exécuteur et l'avait aidé à sortir d'un traquenard tendu par la mafia.

Par reconnaissance et amitié, Bolan lui avait laissé une partie de ses fonds de guerre, pour lui-même et les autres sans-abri qui l'avaient assisté dans son blitz contre les potentats du crime sur la côte Est.

Mais c'était déjà de l'histoire ancienne. Depuis de longs mois, Bolan n'avait pas revu le grand Polonais aux mains aussi larges que des battoirs et au cœur gros comme le soleil.

Harold Brognola lui avait dit qu'il travaillait maintenant pour le

FBI. L'Exécuteur s'en réjouissait et en était désolé en même temps. De l'enfer asiatique en passant par celui de New York, Mickey risquait à présent de connaître celui que la mafia réserve habituellement aux taupes de la police. Mais c'était son affaire. Bolan n'y pouvait rien.

Une certaine circulation commençait à se faire dans Birdsville Road et l'aube nimbait le paysage de sa grisaille. Entre deux autres véhicules, Bolan passa devant le numéro 134 dont il inspecta les abords. Il repéra tout de suite l'anomalie, une Pontiac noire dont les vitres étaient rendues opaques par la condensation.

Combien d'hommes y avait-il à l'intérieur du véhicule ? Peut-être deux s'il ne s'agissait que d'une planque. Au moins quatre dans le cas d'un comité d'accueil. Était-ce l'Exécuteur que l'on attendait ainsi ? Peu probable, se dit Bolan. Plus vraisemblablement s'agissait-il d'une unité de surveillance. Mais il y en avait peut-être d'autres en attente, mieux planqués que ceux-là.

S'arrêtant un peu plus loin, il appela Michatowicz depuis son téléphone mobile.

— Ouais, grogna une voix bourrue.

— C'est pour ma commande, déclara Bolan. Je voudrais passer la prendre.

Un rire sarcastique se fit entendre :

— Vous savez quelle heure il est ?

— Dites-moi simplement si je peux passer ou non.

— Je vous suggère de revenir après l'ouverture pour un dix-cinquante-sept. J'ai déjà deux paquets en instance de départ, en bas et deux autres à ficeler, pratiquement sous la main.

— Vous voulez que je vous donne un coup de main ?

— Allez vous faire foutre.

— D'accord, répliqua sèchement Bolan avant de raccrocher.

Un sourire sec lui déforma fugitivement les lèvres. Le message du Polonais était pour lui sans équivoque et relevait d'un code opérationnel que l'Exécuteur et lui avaient utilisé à Philadelphie. La mafia était déjà sur place et on avait très probablement microté sa ligne téléphonique.

Garant la Porsche, il se livra d'abord à une observation de la rue, essayant de repérer d'autres indices d'une présence ennemie supplémentaire. Mais il n'en nota aucun. Enfin, il s'achemina vers le numéro 134, s'arrêta devant la Pontiac dont il tapota une vitre latérale. Celle-ci s'ouvrit rapidement, mue par son moteur électrique. Une tête aux yeux hargneux apparut prudemment. Le type avait un talkie-walkie posé sur les genoux et une main dans l'échancrure de sa

veste.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Du nouveau ?

— Ouais, lui dit Bolan en lui logeant une pastille chuintante dans la tête.

L'autre, assis au volant, eut à peine le temps de comprendre et reçut aussi sa dose de plomb tout chaud. Froidement, Bolan ouvrit la portière et s'empara du talkie-walkie. Il fit remonter la vitre puis referma doucement avant de poursuivre son chemin vers la porte d'entrée de l'immeuble. S'arrêtant un instant sur le seuil du hall, il porta la radio devant sa bouche, appuyant sur le bouton d'émission :

— Tu m'écoutes ?

Une voix grincheuse lui répondit au bout de quelques secondes :

— Oui, qu'est-ce que tu veux ?

— Duffy va monter.

— Qui est-ce ?

— T'occupe. Jouez pas aux cons.

Tout de suite après, il relâcha la touche d'émission, glissa l'appareil dans une poche de son imper et s'avança dans l'escalier. À l'étage, il parcourut un bout de couloir qui l'amena devant une porte tout au fond. Un balèze montait la garde sur le palier, l'air très décontracté et très con. Il mourut sans avoir tiré aucune leçon de la situation et en répandant une partie de sa cervelle contre le mur.

Le dépassant rapidement, l'Exécuteur se lança de tout son poids contre la porte qui céda d'un coup, déboucha dans une pièce sombre. Il plongea au sol et roula sur lui-même avant de se redresser sur un genou. Un coup de feu avait claqué, faisant un bruit d'enfer dans la pièce, mais la balle passa à plus d'un mètre du guerrier qui fit feu à son tour avec infiniment plus de précision. Un corps se détacha du chambranle d'une porte et bascula sur le parquet avec un bruit sourd.

— Tu en as mis du temps ! fit une voix quelque part dans l'appartement.

— Mickey ?

— Ouais, j'suis là.

Bolan se rendit dans la pièce voisine faiblement éclairée par une lampe de chevet. Robert Michatowicz était attaché sur une chaise et se marrait en fixant l'arrivant.

— Splendide ! dit-il. T'as une de ces classes...

Bolan trancha ses liens.

— Tu as eu les deux autres dans la Mercedes ?

— Oui. Le gros balèze aussi.

— Alors le compte y est, déclara l'ancien GI. Mais faut se casser d'ici vite fait.

Marchant vivement vers la porte de sortie, il commenta :

— J'avais les foies que tu ne comprennes pas le message et que tu fonces dans le panneau.

— C'était pourtant clair.

— Ouais, mais j'étais quand même pas très à l'aise. Bon, enfin, ça a marché. Ces cons ne seront jamais de taille devant des mecs qui ont fait la jungle ! Tu sais pas ? Ils ont voulu me faire croire qu'ils étaient des flics ! Ils sont arrivés cette nuit à 3 h 30 et ils m'ont montré trop vite une espèce de torche-cul qu'ils prétendaient être un mandat de perquisition. Pendant deux secondes, je m'y suis laissé prendre, je venais à peine de m'endormir. Et ensuite, il était trop tard.

Ils avaient descendu l'escalier et se retrouvaient dans le magasin obscur. Michatowitcz donna de la lumière puis alla ouvrir un tiroir dont il sortit plusieurs cylindres kaki.

— J'ai une bonne assurance, expliqua-t-il en jetant dans diverses directions quatre petits engins qui se mirent aussitôt à ronronner.

Puis il ajouta avec un grand sourire :

— Y a pas d'autre occupant dans la baraque. On a huit secondes avant que ça pète.

L'Exécuteur avait reconnu des grenades incendiaires M-25 à retard. Il suivit son ami qui sortit par l'arrière du magasin, traversa une cour exiguë et pénétra dans un box où était garée une Chevrolet Malibu d'un modèle ancien.

— Je t'emmène faire une balade dans mon carrosse ?

Sans un mot, l'Exécuteur prit place à côté du Polonais qui appuya sur une touche du tableau de bord.

— Infrarouges, commenta-t-il, tandis qu'une grande porte coulissait dans une paroi, découvrant une chaussée de terre battue. Tu veux récupérer ta caisse ?

Bolan hochait négativement la tête. La Porsche constituait à présent un risque de repérage, et il ne laissait rien dans son habitacle qui lui fût d'une quelconque utilité.

En quelques minutes, ils furent dans le centre d'Annapolis qu'ils traversèrent en direction du nord. Bientôt, la Chevrolet se rangea doucement le long d'un petit hangar dans une zone industrielle.

— Mon dépôt, dit Michatowitcz, mettant pied à terre et sortant d'une poche un téléphone portable sur lequel il composa un numéro.

Ils entrèrent, franchirent une première salle encombrée d'objets de toutes sortes, vieux pneus, tas de ferraille et outillage. Une salle plus

petite renfermait des marchandises d'une tout autre nature. Bolan promena un regard appréciateur sur l'armement entassé là, sur des établis et des étagères. Il y avait de tout, depuis le Colt .45 ACP jusqu'au lance-roquettes le plus sophistiqué.

— Tu fournis la révolution ? sourit Bolan.

— C'est à peu près ça. Je vends surtout de ces articles en Amérique latine, mais aussi aux *amici*. Ils paient bien et sans poser de questions. Par la même occasion, ça me permet d'avoir des renseignements sur l'organisation... Bon, je viens de prévenir Frank, il sera là dans quelques minutes.

— Ne devait-il pas te rejoindre au magasin ?

— Ça ne se passe jamais comme ça. Par prudence, il reste en planque dans sa bagnole jusqu'à ce que je l'appelle pour lui dire que la voie est libre. Si je ne lui donne aucune nouvelle, il repart sans m'avoir contacté.

Le fait que l'arrivée de Frank Vitali soit différée arrangeait l'Exécuteur. Il ne se méfiait aucunement de l'ancienne taupe du FBI, mais il préférerait avoir d'abord un entretien particulier avec Michatowicz. Une question, pourtant, était sur ses lèvres :

— Quand Frank t'a-t-il contacté pour cette rencontre ?

— Cette nuit. Il m'a dit que tu venais de l'appeler.

Ça collait. Mais un élément encore obscur gênait Bolan dans son raisonnement. Il éluda pour l'instant.

— J'aurai besoin d'un coup de main pour un problème particulier, lui confia-t-il.

— Tu sais bien que c'est oui d'avance. Annonce la couleur.

— Les *amici* ont mis la main sur quelqu'un auquel je tiens beaucoup.

— Un pote ?

— Une femme.

— Ah ! Je la connais ?

— Je ne le pense pas. Elle s'appelle Tina Robinson. Son premier nom était Marionni.

— Tu veux parler du vieux Marionni qui...

— Ouais. Mais ça n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est qu'ils l'ont embarquée, et si je fais une fausse manœuvre pour la tirer de leurs pattes, je risque d'aggraver son cas.

— Habituellement, tu t'en sors bien, pour ce genre d'exercice. Qu'est-ce qui se passe, Mack ? T'es vraiment mordu pour cette nana ?

— Rien à voir, grinça Bolan. C'est la situation qui est tendue.

— Mais elle est toujours tendue quand tu t'en mêles ! Je ne pige pas bien.

— Frank ne t'a rien dit au sujet de l'affaire en question ?

— Je sais seulement qu'il s'agit d'un business d'importance nationale et qu'il y a de gros salopards à mettre sur la touche.

— Il est encore temps de te retirer du jeu, soupira Bolan. Je croyais que tu étais au courant.

— Merde ! C'est quoi, cette connerie ?

— Je voudrais bien que ce ne soit qu'une connerie. Envisage une guerre nucléaire restreinte à trois ou quatre pays et tu seras à peu près dans le vrai.

— Tu veux dire, en Amérique latine ?

— Non. Là-bas, il y a longtemps que la mèche a été allumée et que ça bastonne régulièrement. De ce côté-là, tout va bien pour les gros pourris.

Ça a commencé au Proche-Orient et ça va se poursuivre en Europe. Ils ont d'abord testé le mécanisme avec l'Irak et ils sont en train d'opérer une mise au point dans les détails.

— Mais pourquoi ? Dans quel but, bon Dieu ?

— Ils ont d'abord cherché à affaiblir, à désorganiser tout en infiltrant les gouvernements et les administrations. Ça ne leur suffit pas. Tout démanteler et réduire par la terreur est pour eux une meilleure méthode.

— Ça me paraît complètement dingue !

— À moi aussi. Et ça l'est réellement.

— Sait-on quand une telle saloperie pourrait intervenir ?

— Je n'ai pas de réponse aussi précise. Les essais ont commencé, ils sont d'ailleurs toujours en cours. La phase véritablement opérationnelle est peut-être pour dans un ou deux ans.

Le grand Polonais resta silencieux un moment, puis il lâcha sourdement :

— Pas question de se dérober, mon vieux ! On obligera ces fumiers à ramasser leur merde et à la bouffer. Bon, au sujet de la fille, que veux-tu qu'on fasse ?

— J'aurais besoin de quelques renseignements et aussi d'une assistance tactique.

— Pas de problème.

— Ceux qui l'ont embarquée opéraient pour le compte d'un nommé Dany Riebel, en liaison avec un certain Mitchell Tilzer qui semble naviguer dans les eaux de l'Agence.

— Tu veux dire la CIA ?

— Vraisemblablement. Est-ce que ces noms te disent quelque chose ?

— Pas pour le moment. Tu veux que je me renseigne ?

— Ça m'arrangerait. Je veux récupérer la gosse au plus vite.

— O.K., je vais m'en occuper.

Bolan grimaça. Une vieille blessure à la cuisse venait de se rappeler à lui.

— Qu'est-ce que tu as ? fit Michatowicz.

— Une égratignure à la jambe. Laisse tomber.

Un petit buzzer se fit entendre.

— Ça doit être Frank, dit-il en exhibant néanmoins un gros .45 Grizzli. Bouge pas, on sait jamais.

CHAPITRE VIII

Les deux hommes s'observèrent pendant quelques secondes et Vitali fit une grimace amicale.

— T'as pas changé.

— Toi non plus, lui dit Bolan.

— J'ai pris du poids. La vie sédentaire ne me vaut rien. Je t'ai apporté quelque chose, jettes-y un coup d'œil.

Le guerrier s'empara de la chemise cartonnée que l'agent fédéral lui tendait et l'ouvrit. La première feuille correspondait à une liste de noms avec des adresses, des numéros de téléphone et quelques commentaires succincts.

— Normalement, on n'aurait dû te communiquer que cette première page, pas les autres. Mais Hal et moi nous avons pensé que c'était mieux de te filer le dossier complet.

— C'est Eva qui a obtenu ça ?

— Ouais. Elle a pris de gros risques, mais ça valait le coup.

— Es-tu sûr qu'il ne s'agit pas d'une intox ?

— Certain, Mack. Personne ne sait que nous avons cette liste. Ceux dont les noms y figurent font partie de la grosse combine. Il y en a sûrement d'autres, encore, mais nous ne les connaissons pas. Cependant, nous croyons qu'ils se dévoileront dès que les premiers seront touchés.

— Ou ils se renfermeront dans leurs coquilles, répliqua Bolan.

— Pas si on peut les avoir à la surprise. Tu comprends pourquoi Hal s'est adressé à toi ?

— Il veut que je les liquide ?

— Ce ne sont pas ses mots, mais...

Michatowicz laissa entendre un petit rire.

L'Exécuteur releva les yeux du dossier et grimaça.

— Ces types ne sont pas les vrais meneurs, déclara-t-il.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— L'énormité du projet, d'abord. Quand on prépare un coup à l'échelon mondial, on est forcément nombreux et puissant. Ceux-là le

sont mais pas assez. Une guerre conjoncturelle ne peut pas être le fait d'un groupe de givrés même de haut vol. Il faut qu'il y ait des accords entre gouvernements pour qu'une telle saloperie soit réalisable, ou plutôt devrais-je dire entre gouvernants.

— J'attendais ce que tu viens de dire, Mack. Hal est du même avis. Bien que très importants, ceux-là ne constituent probablement qu'une première ligne qui sera sacrifiée en cas de besoin. Il pense aussi à une énorme collusion internationale visant à profiter d'une guerre conjoncturelle pour renverser plusieurs gouvernements et prendre le pouvoir. Ils manipulent déjà de nombreuses ficelles, mais ça ne leur suffit pas. Ils veulent le contrôle complet. D'après nos tout derniers renseignements, il est prévu de placer en accusation des ministres et deux présidents à la suite de leur saloperie. De fausses preuves sont déjà prêtes, suffisantes pour réussir un coup en force.

— Un putsch ? fit Michatowicz.

— On peut appeler ça comme ça, oui. Mais à l'échelle mondiale. Au début, on a pensé que c'était invraisemblable. Un putsch ne concerne qu'une nation. Or, nous savons qu'il y a un accord secret avec des personnalités politiques de deux autres pays, la Russie et Israël.

— C'est complètement dingue ! Comment est-ce que ça pourrait fonctionner ?

— Très facilement, ricana Bolan. Imagine l'état d'esprit de tous les citoyens après un engagement nucléaire, même s'il est limité à l'Europe et très vite stoppé. Le monde entier serait sous l'emprise de la grande trouille.

— Donc facilement manipulable, ajouta Vitali. Nous avons la certitude que des meneurs politiques sont déjà prêts à être poussés dans les faisceaux des projecteurs, à jouer le grand jeu pourri, à prêcher le grand pardon, la réconciliation entre frères ennemis, l'oubli des vieilles haines et, en même temps, à pointer un doigt vengeur sur de faux responsables. De soi-disant vedettes de la politique qui ne sont en fait que des pantins d'une super-mafia invisible. C'est un air bien connu qu'on nous a déjà joué souvent en sourdine. Mais cette fois, il ne s'agit plus de faire dans le ouaté.

— Qu'est-ce qu'on sait de cet accord confidentiel, Frank ?

— D'abord qu'il a eu lieu, si on n'en connaît pas encore exactement les termes. Il y a eu un contact avec un attaché culturel de l'ambassade russe qui est en fait un ancien agent du KGB. Mosha Andreanovitch.

— Merde ! lâcha Michatowicz. Alors, ça sent vraiment le pourri. J'ai entendu parler de cet Andreanovitch, il paraît que c'est un intime

du numéro Un russe.

— C'est ce qu'on dit. Certains affirment même qu'il connaît très exactement les ressorts sur lesquels il faut appuyer pour manœuvrer le numéro Un. Bon, voilà la situation dans son ensemble. Qu'en dis-tu, Mack ?

— Pour le principe, la question ne se pose même pas. Il faudra examiner les détails. Mais je ne veux pas d'interférences de la part des Fédéraux, Frank. Dis à Hal de retirer d'abord les pions du circuit.

— C'est déjà fait.

— Eva ?

— Elle a été ramenée au sec.

— Bien. Tu n'as pas d'autres informations que ça ? fit Bolan en désignant le dossier.

— Tout est là-dedans.

Le Polonais intervint :

— Je suis de la partie, Mack. Tu peux compter sur moi.

— Négatif.

— Tu auras besoin d'un bon second.

— Pas question !

— Merde ! T'es plus têtu qu'un Polak ! Mais tu ne réussiras pas à te débarrasser de moi. Tu représentes pour moi une chance de sortir de ma routine de merde et tu n'as pas le droit de me la refuser. Et je ne suis pas seul dans ce cas. J'ai discuté avec les autres. Ils n'attendent que ton signal. Tu dis oui et ils accourent.

— De qui parles-tu ? demanda Bolan, craignant déjà de connaître la réponse.

Michatowitcz ricana.

— Ne me dis pas que tu les as oubliés.

— Philadelphie, hein ?

Il haussa les épaules sans cesser de sourire. Il n'y avait évidemment plus de doute pour Bolan qui eut instantanément en tête les visages des cinq autres compagnons du Polonais. Cinq anciens GI's qui s'étaient mis ensemble pour sortir l'Exécuteur du pétrin. Des SDF qui s'étaient eux-mêmes nommés les « Rats de Philadelphie ». À l'époque de leur rencontre, ils logeaient dans les égouts de la grande cité industrielle et menaient une vie de parias. Bolan leur avait redonné le goût de vivre ainsi que quelques subsides avant de continuer sa guerre en solo. Depuis lors, il ne les avait revus que rarement.

— Ils sont prêts à marcher avec toi. Il ne s'agit pas de les

débaucher, ils sont déjà dans le coup.

— Attends, tu veux dire que...

Bolan jeta un coup d'œil à Frank Vitali.

— Est-ce que tu confirmes ?

— Oui. Je les ai intégrés dans le département 127 avec l'accord de Hal. Quand je dis intégré, c'est façon de parler, ils n'appartiennent pas au Black Warrior Group, ils travaillent à la manière de free lances.

— Ces cinq gars sont prêts à donner leur peau pour toi, Mack.

— C'est pas ce que je leur demande, grogna Bolan.

— Ne refuse pas, bon Dieu ! Tu ne peux pas leur faire ça. Tu vas devoir traquer la grosse racaille et être partout à la fois... Alors, nous serons partout. Tes chances seront démultipliées.

L'Exécuteur avait la gorge nouée. Il avait toujours à la mémoire les camarades de combat qu'il avait enrôlés au début de sa croisade contre le Crime Organisé. Des types formidables, eux aussi, qui avaient accepté de défendre une cause qui n'était pas la leur et qui en étaient morts. Bolan s'en était toujours voulu et rares étaient les fois où il avait accepté l'aide d'anciens compagnons de baroud, ne leur permettant de s'intégrer à ses opérations que dans le cadre de missions de reconnaissance, de logistique, ou d'appui tactique.

Cette fois, pourtant, c'était spécial. Ses amis les « Rats de Philadelphie » étaient devenus des flics. Officiellement, il n'avait aucun pouvoir de dissuasion sur eux.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? lui demanda Michatowicz.

— Rien encore, grommela l'Exécuteur.

— Tu as quand même besoin d'un coup de pouce pour la fille, non ?

Vitali lui jeta un regard interrogateur qui demeura sans réponse.

— Dites, ça vous ferait rien de m'éclairer un peu ?

— Te casse pas, lui répondit le Polonais, c'est une affaire intérieure.

CHAPITRE IX

Il était 10 h 15 quand un homme élégamment vêtu d'un complet gris anthracite pénétra dans un immeuble de K Street à Washington. Il était grand, d'allure très décontractée, portait un chapeau crânement incliné, une fine moustache et des lunettes cerclées d'or. Ses pommettes légèrement saillantes pouvaient indiquer une lointaine origine indienne ou slave. Il déboucha dans un hall de réception au troisième étage, passa devant une plaque cuivrée où figurait la mention « Research and Safety Agency », et s'arrêta devant un comptoir derrière lequel se tenait une hôtesse à la chevelure flamboyante.

— Dany Riebel ? demanda-t-il.

— Vous avez rendez-vous ? sourit la fille.

— Dites-lui simplement que je suis un ami de Fred Morgan, il me recevra.

— Attendez un instant.

Elle disparut par une porte capitonnée, revint l'instant suivant.

— Veuillez me suivre, M. Riebel vous attend, annonça-t-elle.

L'homme en costume bleu marine lui emboîta le pas et fut conduit dans un grand bureau situé au fond de l'étage. Le boss de la RSA trônait dans un fauteuil pivotant. Il se leva et crispa sa bouche dans un sourire incertain.

— Salut ! fit l'arrivant. Je m'appelle Roy Smith.

Dany Riebel tendit une main qui resta dans le vide et son sourire se figea. Il toussota.

— Asseyez-vous, proposa-t-il.

— Je ne reste pas longtemps, répliqua sèchement le visiteur.

— Heu, vous avez dit Roy Smith ?

— Ouais. Ça vous ennuie ?

— Eh bien, heu, je ne comprends pas très bien. Vous dites venir de la part de Fred Morgan et...

— Et quoi ?

— Il paraît qu'il a eu quelques ennuis.

— C'est justement pour ça que je suis là, ricana le visiteur. On a l'impression que tu n'as pas bien l'affaire en main, Dany.

— Hé ! Attendez... Qu'est-ce que ça veut dire ? se regimba Riebel. Je n'accepte pas ce genre de remarque et...

— Tu la fermes ! Et tu acceptes ce que je veux bien que tu acceptes, connard !

Smith avait à peine élevé le ton, mais sa voix fit à Riebel l'effet d'un courant électrique.

— Tu as pigé, Dany, ou tu veux que je te fasse un dessin ?

— Eh ben...

— Où en est l'affaire avec la fille ?

— Ah ! C'est ça que vous voulez...

— Réponds !

— On s'en est occupé comme il fallait. Elle ne va pas tarder à cracher l'information.

— Merde ! éructa Smith. Fous-toi de ma gueule encore un peu plus et c'est toi qui vas cracher tes dents. Je veux savoir exactement où tu en es. Est-ce que tu comprends ce que je te dis ?

Sa main s'était projetée par-dessus le bureau et il avait attrapé Riebel par le haut de sa chemise qu'il tordait avec force. Il le relâcha brusquement et le repoussa dans son fauteuil.

— Parle !

Riebel tâta sa gorge endolorie. Il toussota et regarda fixement son agresseur.

— On a eu un petit ennui, reprit-il d'une voix résignée. Ils lui ont fait une piquouze au penthotal, seulement, ça ne s'est pas passé comme prévu, elle a réagi en tombant dans les vapes. Sans doute une allergie, nous ne pouvions pas imaginer... Ensuite, ce matin, ils lui ont fait une autre piqûre d'amphétamine pour la secouer...

— Tu veux dire qu'elle est restée inconsciente toute la nuit ?

— C'est pas tout à fait ça, non. Mais chaque fois qu'elle paraissait revenir à elle, elle ne racontait que des conneries, des phrases complètement décousues. C'est à cause de ça qu'ils lui ont fait la seconde injection...

— C'est toi qui as décidé ça ?

— Bon Dieu, il fallait bien en finir avec cette connasse, merde ! C'est ce que vous autres vous voulez, non ? Deux de mes gars se sont relayés après elle. Ils lui ont collé les électrochocs toute la matinée sans aucun résultat. La connasse leur balance des crises d'hystérie chaque fois et ensuite elle repart dans les pommes. J'ai eu des

nouvelles tout à l'heure, ils essayent de la charcuter un peu, ça donnera peut-être des résultats. Vous savez, ces mecs connaissent leur boulot.

Riebel avait parlé sans remarquer le tressaillement sur la joue de Smith, ni la lueur glaciale qui avait un instant traversé son regard. Il poursuivit :

— Je vais faire envoyer un toubib qui marche avec nous. On finira bien par en venir à bout.

— Abruti ! gronda Smith. Tu me donnes envie de gerber tellement t'es con ! Quand je pense qu'on t'a confié cette affaire...

— Mais je ne pouvais pas savoir qu'elle tiendrait pas le coup !...

— Je t'ai dit de la fermer ! Maintenant, tu vas exécuter les ordres qui te viendront d'en haut et rien d'autre. Et gaffe de pas te retrouver avec quelques trous supplémentaires dans ta carcasse pourrie, ça pourrait bien t'arriver si tu continues à chier des erreurs comme celle-là ! Sais-tu ce que représente cette connasse pour nous ?

La mine de Dany Riebel faisait pitié à voir. Il roulait des yeux exorbités et cherchait désespérément une manière d'amadouer l'homme qui était venu l'insulter dans son propre bureau.

— Je t'ai posé une question !

— Oui, oui, monsieur Smith, je ne ferai plus ce genre d'erreur. Je ne bougerai plus et j'attendrai les ordres. Quelles sont vos consignes ?... Je veux dire au sujet de cette fille.

— Je m'en occupe. File-moi l'adresse.

— On l'a emmenée à l'entrepôt.

— J'ai dit : l'adresse !

Riebel s'empara d'un stylo et griffonna une indication d'une main tremblante sur un post-it.

— O.K., fit le visiteur en empochant le papier. Tu peux prévenir tes clébards que j'arrive.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Est-ce que tu as compris qui je suis ?

— Ça oui !

— Dis-le !

— C'est la *Commissione* qui vous envoie ?

La voix du visiteur ressembla à un grincement métallique :

— Ne te le demande plus jamais, Dany. N'y pense plus et peut-être que tout ira bien pour toi. Encore une chose : passe le mot à Tilzer que je ne veux pas le trouver sur mon chemin. T'as bien compris ?

— Oui. J’lui dirai. C’est vous qui menez la danse.

— Tâche de pas l’oublier ! jeta Smith en faisant sèchement demi-tour pour gagner la sortie du bureau.

Il croisa une secrétaire qui le regarda d’un air vaguement inquiet. Quelques mots plus forts que les autres avaient dû filtrer malgré le capitonnage de la porte.

Une fois dans la rue, il marcha vers la Chevrolet bleue garée un peu plus loin dans la rue et s’installa au volant. Michatowicz était déjà en place passager, un scanner radio sur les genoux.

— Ça passe bien, annonça ce dernier. Où as-tu planqué le bug ?

— Sous le plateau de son bureau, répondit Smith-Bolan. Tu as suivi toute la discussion ?

— Ouais. À part au début quand tu fixais l’émetteur, il y avait des crachotements. Bon, ça paraît pas être le pied en ce qui concerne ta copine... On y va maintenant ?

— Tu as placé le récepteur en poste fixe ?

— Ouais, dans le hall de l’immeuble, et j’ai fait un test. Ça colle.

Bolan arracha sa fausse moustache puis ôta les lunettes ainsi que les morceaux de plastique qui lui déformaient les joues.

— Tu es un peu trop ressemblant comme ça, lui fit remarquer le Polonais en grimaçant.

Brusquement, il se tut. Une série de déclics crépitaient dans le haut-parleur du scanner. Une mini-bande magnétique s’était mise automatiquement en marche. Il y eut ensuite trois sonneries, puis la voix de Dany Riebel :

— Mitchell ?...

— Ouais, Dany. T’as du neuf ? répliqua un homme à la voix traînante.

— Du neuf plutôt emmerdant.

— Je t’écoute.

— Je viens d’avoir une visite, un mec qui s’est annoncé sous le nom de Roy Smith et qui est venu pousser une beuglante. Ça te dit quelque chose, ce nom ?

— Que dalle.

— À moi non plus. D’après ce que j’ai compris, c’est l’organisation centrale qui l’envoie.

— Tu sais bien que je ne suis pas branché avec ces mecs, Dany !

— Ouais, je sais bien. Mais je pensais que tu pourrais vérifier. Lui, il paraît te connaître. Il m’a dit comme ça qu’il fallait que je te passe un message, qu’il ne veut pas te voir sur son chemin.

— Quoi ?

— Texto, Mitch. C'est exactement ce qu'il a dit. Tu sais, je renifle une sale combine. Tu vois pas que ces gros mecs aient décidé de nous foutre sur la touche ? Après ce qui s'est passé ce matin à Baltimore... Enfin, tu comprends ce que je veux dire... Si ça devait se gâter, ils pourraient envisager de nous laisser officiellement toute la merde sur le dos. Tu vois ça ?

— Je vois, ouais. Rappelle-moi dès que tu as du nouveau.

Bolan perçut un déclic de coupure, puis le cliquetis d'un nouvel appel :

— Allô, qui est-ce ?

— C'est toi, Pete ?...

— Oui, c'est moi.

— Où en êtes-vous tous les deux avec l'affaire ?

— Ça va pas fort. Je commence à plus y croire.

— Bon, stoppez tout. Refermez le dossier et rafistolez-le pour que ce soit présentable. Je vous envoie quelqu'un. Un gus va tout prendre en charge. Tu piges ?

— Oui, mais pourquoi ?

— Pose pas de questions ! Le gus s'appelle Roy Smith.

— C'est vraiment son blaze ?

— C'est pas ton affaire, Pete. Voilà ce que je veux que vous fassiez tous les deux. Laissez-le prendre l'affaire en charge et soyez correct avec lui. Mais dès qu'il se sera cassé, filez-lui le train et ne le lâchez plus. Rappelez-moi aussitôt que vous l'aurez logé. Surtout, qu'il s'aperçoive de rien ! T'as bien pigé, hein ?

— Oui, j'ai compris. On vous appelle ensuite ?

— C'est moi qui te rappellerai. Oublie pas de brancher ton portable.

Un bourdonnement électronique marqua la fin de la communication et l'enregistreur s'arrêta. Bolan avait déjà lancé le moteur de la Chevrolet. Ses mâchoires étaient soudées et son regard avait pris une expression arctique.

Michatowitcz réprima une petite grimace. Il éprouvait presque de la pitié pour la mafia.

CHAPITRE X

Un grillage protégeait l'endroit dans la zone industrielle. La construction se présentait comme un entrepôt de marchandises ; c'était un bâtiment en parpaings recouvert de plaques de fibrociment et percé de lucarnes, en hauteur, le long des flancs.

L'ensemble était installé en retrait de la route et à bonne distance des autres hangars.

Dès l'arrêt de la Chevrolet devant l'entrée du terrain, un homme se démasqua de derrière un pilier en béton et leur ouvrit la grille. Bolan engagea le véhicule, lança au passage :

— Pete est là-dedans ?

Le type fit un signe de la main en direction du hangar et son mouvement démasqua un pistolet automatique glissé dans sa ceinture, à côté d'un talkie-walkie. L'Exécuteur lui adressa un regard dur puis fit avancer la Chevrolet qu'il arrêta contre le bâtiment.

Un peu plus loin, un autre homme faisait semblant de vérifier le grillage de la clôture et encore un autre jouait comme un débile avec un yoyo. Le tableau aurait pu être rassurant, mais Bolan savait qu'il faisait partie de leur champ visuel et que ces deux-là étaient prêts à se transformer instantanément en chiens enragés. L'un d'eux portait également un talkie-walkie.

— Sois prêt, dit-il. Ouvre l'œil et envoie-moi un top si quelque chose bouge de travers.

— T'inquiète pas, fit le grand Polonais en tapotant le mini-transceiver radio accroché à sa ceinture.

Il posa ensuite son .45 Grizzli sur le siège à côté de sa cuisse tandis que Bolan s'engageait dans l'entrepôt.

Il faisait sombre à l'intérieur. De nombreuses caisses portant des étiquettes précisant qu'il s'agissait de produits pharmaceutiques étaient entassées de chaque côté du hangar. L'empilement laissait un étroit passage jusqu'à une porte où figurait le mot « Direction ». L'Exécuteur déboucha dans une pièce meublée sommairement de deux classeurs et d'une table métallique supportant une calculatrice et un gros cendrier débordant de clopes. À part deux vieilles chaises, c'était tout.

Un bruit de pas se fit entendre, venant d'un escalier métallique qui débouchait dans la pièce. Puis des jambes apparurent et un type au visage de primate se pencha pour regarder dans le bureau.

— Vous êtes Roy Smith ? s'enquit-il.

Son front était luisant de transpiration.

— Non, je suis un putain de flic ! grogna Bolan.

La face grossière prit une expression brusquement méfiante, puis se fendit d'un sourire niais.

— On est là-haut, montez !

Il rebroussa chemin, Bolan gravissant prudemment l'escalier derrière lui. Une chaleur moite l'accueillit dans une salle tout en longueur jonchée de boîtes de bière vides, de mégots jetés à même le parquet et de papiers gras. L'étage recevait la lumière du jour à travers des plaques en plastique translucide.

Un second truand était assis sur une caisse retournée, en train de mordre dans un sandwich. Ses mains étaient souillées de plusieurs taches d'un rouge sombre. Du sang séché, sans aucun doute.

L'Exécuteur engloba les lieux d'un rapide coup d'œil, notant la présence d'un appareil à usage médical qui contrastait avec la sinistre médiocrité des lieux. Divers outils chirurgicaux étaient disposés à même le sol, à côté d'une paillassse couverte de taches et à moitié éventrée. Et, sur ce grabat infect, Bolan vit un corps de femme. Un corps nu dont on avait recouvert le ventre avec un chiffon qui avait dû servir aux deux ordures pour s'essuyer les mains. Tina Robinson semblait morte. Son visage avait pris une teinte terreuse marbrée de zones blanchâtres, exsangues.

Il se baissa pour l'examiner. Sur ses cuisses, des traces de collodion à peine séché recouvraient des plaies de petites dimensions dont les bords étaient boursouflés et violacés. Ils l'avaient effectivement « rafistolée » à la hâte. Auparavant, les salauds l'avaient brûlée aux tempes et sur les seins avec des cigarettes, et son ventre comportait les traces des électrodes qu'on avait dû lui appliquer un grand nombre de fois. Mais ce n'était pas tout. Ils lui avaient également arraché tous les ongles de la main gauche. Les extrémités de ses doigts n'étaient plus qu'un magma de caillots de sang.

Il repoussa le chiffon ignoble et se releva, fixant les deux pourris d'un regard froid.

— Quels sont les résultats ?

Celui qui bâfrait un sandwich cessa un instant de mastiquer.

— On n'a pas pu tirer grand-chose de cette salope. C'est pas notre faute, vous pouvez me croire. On a fait tout ce qu'on a pu.

— J'en suis convaincu, dit Bolan en serrant les dents pour ne pas laisser voir l'envie de meurtre qui l'étreignait.

— Pour moi, c'est une hystéro, affirma l'autre. Je sais pas si vous arriverez à la faire jacter, en tout cas on est plutôt content que vous vous occupiez d'elle.

— Amenez-la en bas, ordonna l'Exécuteur.

— Heu, vous voulez que...

— Ouais. Faites gaffe en la transportant, je la veux en bon état. Prenez aussi la radio.

Sans un mot, les deux mafiosi saisirent la jeune femme par les épaules et les jambes et la descendirent jusqu'au bureau.

— Allongez-la sur la table, fit-il après avoir jeté le cendrier par terre.

Il les poussa hors de la pièce, dans l'entrepôt, et questionna :

— Pete, c'est qui ?

Le bouffeur de sandwich leva la main.

— C'est moi.

— Prends ta radio, Pete, et appelle les autres. Dis-leur de venir ici.

— Vous n'emmenez pas la pouffe ?

— C'est pas ton problème. Appelle-les.

— Bon, c'est comme vous voulez, m'sieur Roy.

— C'est comme je veux, oui. Vas-y.

L'autre porta l'appareil devant son visage et lança :

— Amenez-vous, les mecs.

— T'as besoin de nous ? nasilla la radio.

— Ouais, j'veux vous ici tout de suite.

Bolan avança la main devant ses yeux, trois doigts étendus.

— Tous les trois ! ajouta Pete.

— D'accord, on arrive.

Il relâcha la touche d'émission du talkie-walkie, fixa Bolan d'un air déconcerté.

— Je comprends pas ce que vous voulez, Roy. On m'a dit d'obéir, mais ce serait bien que vous nous expliquiez un peu.

À cet instant, le petit transceiver que Bolan portait à la ceinture se mit à crachoter :

— Unité plus deux autres en convergence. Consignes ?

Il saisit l'appareil et répliqua :

— Stand-by. Situation sous contrôle.

Tandis qu'il replaçait le mini-transceiver, les yeux de Pete se plissèrent méchamment et son acolyte fit un pas en arrière.

— Hé ! Qu'est-ce que ça veut dire, ce cirque ? Faudrait vraiment nous expliquer !

— T'inquiète pas, je vais t'expliquer, gronda l'Exécuteur en leur montrant un méchant flingue tout noir et prolongé par un interminable silencieux.

L'arme était arrivée dans sa main comme par magie, sans même qu'ils aient eu conscience du rapide mouvement coulé.

— Putain ! Qu'est-ce qui vous prend ? s'écria Pete. Vous êtes givré !

Il n'entendit qu'un souffle rauque au départ de la balle et ressentit une brûlure dans le bas-ventre tandis que son copain recevait lui aussi une ogive chuintante au même endroit. Les deux mafiosi se tassèrent sur le sol en ciment dans un ensemble touchant, émettant une faible plainte. Bolan leur ôta à chacun un revolver qu'il balança loin d'eux.

Puis une porte métallique grinça au fond du hangar et des pas se firent entendre.

— Où t'es, Pete ? lança un arrivant.

— Ici, répondit Bolan en se démasquant de derrière un empilement de caisses et caressant à trois reprises la détente du Beretta.

Les pastilles s'incrustèrent hargneusement dans trois têtes, traversant la matière cervicale dans laquelle elles occasionnèrent d'irréversibles dégâts avant d'aller s'enfoncer dans un mur. Sans attendre le basculement des corps, Bolan revint vers les deux premiers malfrats qui se tordaient de douleur, pliés en deux sur le sol.

Changeant le Beretta contre l'énorme AutoMag .44 qu'il portait à sa hanche, sous son imper, il le braqua vers un des deux pourris et lui fit immédiatement exploser la tête, l'appuyant ensuite sur celle de Pete qui se mit à hurler :

— Non !... Faites pas ça !

— Donne-moi une raison de t'épargner, lui dit Bolan d'une voix qui paraissait venir de l'au-delà.

— Je peux vous être utile !

— Tu as peut-être quelque chose à me dire ? Le chien de l'AutoMag se redressa dans un affreux cliquetis d'acier et Pete eut l'impression que le bruit était démesurément fort.

— Non ! hurla-t-il encore, la face tordue par la douleur et la trouille. Putain ! Attendez !

— Vas-y, je t'écoute.

— J'ai mal... Vous m'avez arraché les couilles... Putain ! Que j'ai mal...

— Bientôt, tu ne sentiras plus rien.

— Vous êtes vraiment une ordure, hein ?

— Ouais. C'est tout ce que tu as à me dire ? La face du mafioso n'était plus qu'un rictus trempé de sueur.

— De toute... De toute façon, vous allez me... buter. Alors...

— Tu as raison, Pete. Ciao ! lui dit l'Exécuteur en lui collant un immense pruneau dans la tête.

CHAPITRE XI

La porte métallique claqua à la volée et une longue silhouette apparut bientôt, un .45 Grizzli tenu à bout de bras. Le Polonais stoppa net au milieu des cadavres baignant dans leur sang. Il siffla doucement entre ses dents.

— Eh ben, dis donc ! T'as fait dans la discrétion, on dirait ! Et la fille ?

Sans un mot, Bolan retourna dans la pièce qui servait de bureau, Michatowicz sur les talons.

— Oh, bon Dieu ! jura ce dernier en immobilisant son regard sur le corps dénudé. Les enfoirés !

Avec d'infinies précautions, ils transportèrent Tina Robinson sur la banquette arrière de la Chevrolet et la couvrirent avec un plaid. Puis, au pas de course, Bolan retourna dans le hangar, entreprit d'ouvrir une caisse. Dans un emballage de papier huilé, il trouva une rangée de tubes de couleur kaki. Les marques distinctives et les numéros de série avaient été enlevés, mais l'Exécuteur savait de quoi il s'agissait. Des tubes anti-char de fabrication russe. Une autre caisse, plus longue, celle-là, contenait des missiles français de type « Exocet ». Des engins ultra-performants. Un autre emballage, encore, recélait des fusils d'assaut italiens, des Beretta .223 avec leurs munitions.

Des étiquettes supplémentaires collées sur les côtés des caisses portaient une mention apparemment sibylline mais dont la signification était claire pour l'Exécuteur.

Une fouille supplémentaire mais rapide de la marchandise en stock lui fit découvrir des explosifs et des détonateurs à retard. Sans plus attendre, il régla un engin sur trente secondes puis sprinta vers la sortie pour rejoindre la Chevrolet.

— Démarre ! lança-t-il en prenant place sur la banquette arrière. On n'a plus que vingt secondes.

Le véhicule accéléra dans un petit crissement de pneus tandis que le guerrier soulevait le buste de la jeune femme pour la soutenir dans ses bras.

Ils venaient à peine de quitter l'allée desservant la petite zone industrielle quand la déflagration se produisit. Ils entendirent d'abord

une grosse explosion molle puis un vacarme tonitruant. Une onde de choc fracassante atteignit la Chevrolet alors que ses roues commençaient à mordre l'asphalte, la poussant d'un coup de travers et la faisant ensuite tanguer par saccades.

Lorsqu'ils eurent rejoint la route d'Annapolis, Michatowicz augmenta la vitesse tout en évitant les brusques changements d'assiette.

— C'était pas des médicaments, hein ? rigola-t-il.

— Non, répliqua Bolan sans aucun humour. Sais-tu quelle était la destination de ces caisses ?

— Ne me fais pas languir.

— L'étiquette portait l'inscription 33-6/44. Comprends-tu ce que ça signifie ?

— Attends, heu, oui, ça me dit vaguement quelque chose. Ce serait pas un code de l'armée ?

— Exactement. 33-6/44 sont les coordonnées de Bagdad en latitude et longitude.

— Merde ! Des médicaments bidon pour les Irakiens. L'aide humanitaire destinée à franchir l'embargo pour amadouer le mec Sadam.

— Oui. Une partie tout au moins. Il y en a sûrement d'autres en instance de départ, un peu partout dans le pays.

— Je pige pas bien, dit Michatowicz. Si ces gros salauds envisagent une nouvelle guerre sur mesure pour tester leur système, pourquoi fournissent-ils des armes à ces gus ?

L'Exécuteur eut un petit rire lugubre.

— Tu as déjà entendu parler d'un conflit militaire moderne sans prétexte ? Avant tout, il est nécessaire de bâtir un modèle psychologique. Appelons ça tout bêtement un précédent conjoncturel capable de faire accepter un totalitarisme idéologique.

— Comme le marxisme, par exemple ?

— Si tu veux. Les principes de base sont les mêmes, seules diffèrent les définitions et les méthodes d'application.

— À l'armée, on m'avait fait suivre des cours sur cette question, intervint le Polonais. Je t'avoue que je n'y avais pas compris grand-chose. D'ailleurs, je m'en foutais. Bon, continue, maintenant je commence à piger...

Bolan reprit :

— Les populations doivent être préparées par les médias qui constituent les intermédiaires rêvés pour stigmatiser l'infamie d'un

dictateur ou d'un gouvernement soi-disant dangereux pour les autres nations. On fait intervenir des commissions de contrôle infiltrées par des spécialistes de l'embrouille, des clashes préfabriqués s'ensuivent et la situation se durcit de tous côtés. Alors, l'indignation générale s'installe, puis l'engourdissement mental, l'horreur, et la haine. Ensuite, le bon droit est au plus fort qui décide de frapper avec l'accord tacite des autres. C'est aussi con que ça, et tu le sais très bien.

— D'accord, c'est pas nouveau. Ça a presque toujours fonctionné comme ça. Mais j'ai du mal à croire que la Maison-Blanche ait concocté une pareille dégueulasserie. C'est pas parce que je me suis retrouvé le cul par terre au retour de l'armée que je vais cracher sur le gouvernement de mon pays.

— Qui te parle de la Maison-Blanche, Mickey ? Et qui te dit où est le véritable pouvoir ? Dans le grand bureau ovale ou dans d'autres salons plus confidentiels ? Comment peux-tu savoir quels sont les moyens de pression exercés au sommet et par qui ils le sont ?

— Tu veux dire...

— Rien.

La voix de Bolan s'était cassée.

— Rien. Regarde, écoute et trouve toi-même les réponses.

— Je crois bien que je les ai déjà, ces réponses, Mack. Et j'ai déjà une idée sur le sujet... Au fait, crois-tu qu'ils allaient expédier tout cet acier par la mer ?

— Pour l'Irak ? ricana l'Exécuteur. Peux-tu me citer une position géographique où l'Irak possède un débouché sur la mer ?

— C'est vrai, oui. Donc, l'Armée de l'Air serait impliquée ?

— Certains éléments, à coup sûr, répondit Bolan. Ça ne pourrait pas se faire autrement.

— Ça ressemble sacrément à un complot, hein ?

— Le mot paraît gros, mais il est peut-être insuffisant.

— Mack, tu sais ce que je pense ? Il va falloir frapper vite et violemment si on veut avoir une petite chance d'empêcher cette pourriture de merde ! Je préfère ne pas penser à ce qui se passera si ces fumiers réussissent leur coup. Tu as une idée de l'époque où ils ont prévu ça ?

— Non. Probablement à n'importe quel moment sur une échelle à moyenne échéance. Il se peut aussi qu'ils tirent sur la corde, qu'ils usent en alternance de la menace et de l'indulgence, façon de faire durer les tests. La force de frappe est meilleure quand tous les éléments psychologiques ont été éprouvés à plusieurs reprises.

— C'est écœurant.

Le Polonais eut un petit mouvement du menton pour désigner la jeune femme.

— Que veux-tu faire d'elle ? Le mieux serait de la déposer dans un hosto.

— Si tu veux la laisser retomber dans les pattes de ces salauds, c'est la meilleure solution. As-tu un ami toubib dont on puisse être sûr ?

— Ça peut s'arranger. On pourrait l'amener dans une baraque que j'ai à Bowie. Tu veux qu'on s'arrête dans une pharmacie pour lui acheter un tonique ?

— Pas tant qu'on ignorera quelle saloperie ils lui ont injectée, objecta Bolan.

Dans ses bras, Tina Robinson était par instants agitée de tremblements nerveux. Le nez pincé, les lèvres desséchées, elle donnait l'impression de n'avoir plus qu'un souffle ténu de vie.

Mack Bolan sentit une rage sauvage monter en lui.

— Traîne pas trop, dit-il à Michatowicz.

La Chevrolet fit un bond souple en avant et l'aiguille du compteur se mit à grimper.

— Mack...

— Ouais ?

— Au sujet des autres gars...

Un temps mort suivit dans le ronronnement du moteur et le chuintement des pneus sur l'asphalte.

— Ouais ? répéta Bolan.

— Je t'ai dit qu'ils n'attendent qu'un signal de ta part.

Ce fut au tour du guerrier de garder un long moment de silence. Ils arrivèrent à un croisement et Michatowicz ralentit pour négocier un virage à angle droit, passant près d'un panneau indiquant la direction de Bowie.

— Tu peux leur balancer le signal, dit enfin l'Exécuteur. Je suis preneur.

CHAPITRE XII

Il était 4 heures de l'après-midi. En plus de Mack Bolan et de Bob Michatowicz, cinq hommes occupaient un grand living dans un chalet de bois en bordure de la Patuxent River, près de Bowie. Tous les cinq étaient d'anciens GI's qui avaient participé à des opérations commando lors de la guerre dans le Sud-Est asiatique.

En fin de matinée, Bolan avait passé un coup de fil à Jack Grimaldi, l'ancien pilote de la mafia qui était devenu un de ses amis. Il était attendu en fin de journée, aux commandes d'un gros transporteur aérien C-130 devant se poser sur l'aéroport de Baltimore.

— Ça me fait sacrément plaisir que vous soyez tous ici, les mecs ! lança Michatowicz après avoir rempli sept coupes de champagne californien. Et je pense que Striker n'est pas trop déçu de revoir vos tronches de mecs complètement givrés. Enfin... pas plus tard que ce matin, il disait comme ça qu'il vous croyait trop ramollis pour pouvoir encore bouger votre cul sans tomber du plumard. Bon, tout le monde est arrivé, ça marche !

— Ça marche, ça va et ça vient ! dit Fred « Bumper » Fratelli, un ancien Béret vert expert en démolition en tous genres. On disait de lui qu'il lui manquait un quart de cervelle pour être tout à fait normal, mais il était rapide, efficace, aussi fort qu'un taureau, et il avait le cœur sur la main.

— Il veut dire par là qu'il va comme un lapin, ajouta Bob « Scrapper » Tiffany, un grand blond aux yeux verts avec une cicatrice sur la joue gauche. Ça fait trois mois qu'il n'arrête pas de se faire toutes les putes de Philadelphie.

Il y eut une rigolade générale et le Polonais leva la main pour réclamer le silence.

— C'est vrai, Bumper ?

— Il raconte que des conneries, crois pas cet abruti, Mickey.

— Qu'est-ce que tu en dis, Cass ?

John Cassiopea était un spécialiste en infiltration, mais il avait depuis toujours une passion pour les armes et le maniement des explosifs. Fils de Mormons, il se disait apôtre de la non-violence et prétendait qu'il n'avait tué personne au Viêt-nam, qu'il avait

seulement libéré des âmes.

Il se fendit d'un large sourire qui étira une cicatrice sur sa joue gauche.

— Je dis que ton champagne est toujours aussi dégueulasse, Mickey, fit-il en grimaçant. T'as toujours aussi mauvais goût. Mais j'suis content moi aussi qu'on soit tous réunis. Bon, on va pas jouer les gonzesses, quel est le programme ?

L'Exécuteur ressentit une bouffée de chaleur dans la poitrine. Son regard décrivit un arc de cercle, s'attarda un peu plus sur les deux derniers hommes qui n'avaient pas encore desserré les lèvres.

— Comment ça se passe pour toi à Arlington, Sniper ?

— C'est calme, fit Teddy « Sniper » Jackson d'une voix de basse. Très, très calme.

C'était un grand Noir aux traits fins avec d'étranges reflets bleus dans ses yeux d'ébène. Tireur d'élite dans les troupes aéroportées, il avait une trentaine de Viêt-cong à son actif lorsqu'il était rentré aux USA.

L'homme qui se tenait à côté de lui était de taille moyenne avec un visage aux pommettes légèrement saillantes, des cheveux et des yeux sombres. C'était un authentique Indien Sioux qui, après sa démobilisation, avait refusé de revenir partager la misère de ses frères de race et avait tenté de s'établir à son compte comme artisan en bijoux folkloriques dans le Missouri. Après des années de vicissitude, de tracas administratifs et finalement la confiscation de son fonds de commerce, il avait abouti en Pennsylvanie où il découvrit l'organisation des Rats de Philadelphie. Il s'appelait William Tanka et s'était lui-même surnommé « Crazy Horse », en hommage au grand chef indien du siècle dernier. Il prétendait ironiquement être le fils spirituel de Tatanka Watanka, c'est-à-dire le Grand Manitou. Ancien éclaireur dans l'équipe de Fratelli, il travaillait silencieusement au couteau et à l'arbalète.

Avec un petit sourire, il laissa tomber du bout des lèvres :

— Mon frère Jackson veut dire qu'il s'ennuie beaucoup à Arlington. Il a du mal à utiliser ses faibles capacités intellectuelles.

— Fais pas chier, Crazy Horse, grogna le grand Black sur le même ton, la bouche en coin. Occupe-toi de nettoyer les fesses de ton Grand Manitou.

— Bon, ça va, ça va ! intervint Michatowicz en levant ses deux énormes mains.

Bolan leur adressa un bref sourire et commença :

— Vous vous souvenez de la technique utilisée à Philadelphie ?

— Tu veux parler du blitz ? fit John Cassiopea. La guerre-éclair ?

— De rien d'autre. Mais cette fois, ça devra être beaucoup plus speed et il y aura un maximum de risques.

— Le grand blitz, alors ?

— Si tu veux.

— Quand est-ce qu'on commence ?

— Attendez. Je préfère vous dire que votre rôle se limitera à l'observation du terrain et à la préparation des coups. Il faut cependant que vous sachiez que vous n'aurez aucune couverture officielle. Combien d'entre vous ont été récupérés par le Bureau fédéral ?

Cinq bras se levèrent aussitôt.

— O.K. Si vous vous faites prendre par les flics, n'attendez aucune aide du FBI. Est-ce que c'est clair ?

— On ne voyait pas les choses autrement, déclara froidement Teddy Jackson. Mickey nous a tous prévenus.

Cassiopea ricana :

— Merde ! Moi qui m'imaginais qu'on allait pouvoir péter dans la soie !

— Ta gueule, Cass, c'est pas le moment de faire tes plaisanteries à la con. Continue, Striker. Dis-nous de quelle façon on va foutre la pâtée à ces gros mecs tordus.

Bolan poursuivit son exposé. Il parla pendant une vingtaine de minutes au terme desquelles Fratelli fit une objection :

— J'imagine qu'il va nous falloir pas mal de pognon pour couvrir toute l'opération...

Michatowitcz s'intercala :

— Striker a gagné le million, sourit le Polonais. Il a secoué les poches de l'Organisation à Cincinnati.

— En plus de la couverture globale, il y aura dix mille dollars pour chacun d'entre vous, précisa Bolan. Ne croyez pas que ça va être facile, il n'y a pas seulement des intérêts énormes en jeu. Ceux que nous devons liquider sont couverts par des forces que vous ne soupçonnez même pas. Ne vous faites aucune illusion, ce sera la mission la plus difficile qui vous aura jamais été confiée.

À mesure que l'Exécuter continuait son exposé, les hommes qui lui faisaient face devenaient graves et attentifs. Ils écoutaient ses paroles qui tintaient à leurs oreilles comme une musique de guerre sur un champ de bataille. Ils n'entendaient rien d'autre.

Mitchell Tilzer était un homme de quarante-six ans, au visage sec, anguleux, et au regard d'oiseau de proie. Il avait un passé bien rempli durant onze années d'appartenance à la CIA comme responsable de l'entraînement des Spécial Forces, puis en tant que sous-directeur des missions en Europe. Depuis quelques mois, Tilzer n'émargeait plus à l'Agence de Langley. Au terme de son contrat, il avait fait part de sa décision de réintégrer la vie civile, faisant valoir des raisons personnelles. Ce qui ne l'avait pas empêché de garder des contacts à haut niveau dans le monde complexe des barbouzes et dans les coulisses de la politique.

Il venait d'appeler téléphoniquement un correspondant du nom de Lance Morgan, à New York.

— Tu sais, il m'est venu une idée emmerdante, disait ce dernier d'un ton méfiant. Est-ce que ça ne serait pas un coup de l'ordure en combinaison noire ?

— Attends, Lance. Si j'ai bien compris, tu parles de ce gus... Bolan ?

— Ça tombe sous le sens, Mitch. Il en a toujours eu après l'Organisation.

— Pas d'accord ! contra Tilzer. Nous ne sommes pas l'Organisation !

— Ne joue pas sur les mots.

— Bon Dieu ! Dany l'aurait reconnu. Pour moi, la vacherie vient de quelque part chez nous. Je veux dire d'un de nos associés. C'est clair... Je résume : deux gars de chez Dany se font assassiner en... en inventoriant l'appartement de cette fille, un autre s'en sort mais se fait embarquer par les flics de Baltimore et il est tout de suite après réclamé par les Fédéraux. Et tout à l'heure, ce Roy machin débarque, pique une crise devant Dany, fonce ensuite à l'entrepôt où cinq autres types partent en fumée...

— Tu me l'as déjà dit, Mitch.

— J'essaie de te faire comprendre. La fille a disparu. Pour moi, quelqu'un est en train de nous doubler. Tu crois pas ?... Ou alors, il s'agit peut-être d'une purge.

— L'emmerdant, c'est qu'il y a beaucoup de gens sur les rangs et il est impossible de contrôler tout le monde. Es-tu certain de Dany ?

— C'est moi qui l'ai recruté et mis en place.

— C'est pas forcément une référence.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien, je ne te mets pas en doute. Mais ses gars ?

— Tu sais comme moi d'où ils viennent. Ne cherche pas à me faire

dire que Dany est merdeux. Le coup de vice vient plutôt de ton côté.

— Écoute, Mitch, il y a quelques instants, tu insinuais, maintenant, tu m'insultes. Ça va comme ça, arrête tes conneries !

— Je t'emmerde ! lâcha méchamment Tilzer. C'est pas toi qu'es dans la mélasse, non ? Quand je dis de ton côté, je parle de tes copains les grossiums du Cartel. Tout ce que je te demande, c'est de voir de leur côté s'ils sont nets.

— Tu veux peut-être que je leur demande qui d'entre eux emploie Roy Smith ? ricana Morgan.

— Ce serait une bonne question, ouais.

— C'est stupide, Mitch.

— Va te faire foutre. Rappelle-moi quand tu auras quelque chose d'intéressant à me dire.

Tilzer raccrocha sèchement. Puis il se ficha un Havane entre les dents et l'alluma d'une main tremblante de rage contenue. De grosses volutes bleues s'en allèrent dans la pièce, aspirées par la bouche de climatisation.

Quelques minutes plus tard, il sursauta en entendant la sonnerie du téléphone. Saisissant l'appareil nerveusement, il jeta :

— Ouais ! Qui est-ce ?

— C'est moi, fit la voix de Lance Morgan. Tu vas être content. Je viens d'apprendre que les gros bonnets du cartel ont décidé une conférence pour demain. Je les ai convaincus de t'inviter, ce sera une bonne occasion de poser toi-même les questions qui te démangent, tu ne crois pas ?

— Pourquoi moi, directement ? Ça ne s'est encore jamais passé de cette façon.

Morgan eut un rire gras.

— Quand on a un abcès, il faut le crever, mon vieux. J'espère seulement que ça te fera pas trop mal.

CHAPITRE XIII

Jack Grimaldi venait d'arriver dans le bungalow près de Bowie. L'Exécuteur lui avait fait un bref résumé de la situation.

— En somme, fit le pilote, je n'aurai qu'un simple repérage à faire.

— J'espère que ça se passera ainsi, rétorqua Bolan. Mais ce sera sans doute déterminant.

— J'ai sorti le Hughes 500 du gros taxi. Il est prêt à prendre l'air.

Les autres membres de l'équipe se tenaient dans le living, regardant distraitement la télévision qui diffusait un reportage sur l'arrivée de nouvelles troupes dans le Golfe persique.

Bumper Fratelli étouffa un bâillement :

— Dis-moi, Striker, est-ce que nous trouverons des copains dans le clan des pourris ?

— Difficile de répondre formellement, mais cette éventualité est quasi nulle. Nous aurons affaire à une bande de salopards qui ne reculent devant rien pour satisfaire une prétendue idéologie. J'insiste bien sur le fait que les vies humaines ne comptent pas pour eux.

Bolan leur avait fait le récit de l'assassinat collectif qui s'était produit sur une base désaffectée de l'armée, dans le Colorado.

— Ce qui s'est passé là-bas est significatif : seize types massacrés à la roquette pour l'unique raison qu'ils en savaient probablement trop sur le projet d'une bande de déments. Ajoutez à ça une dizaine de meurtres réalisés séparément, des personnes concernées par l'opération, dont un journaliste, deux officiers de la Sécurité militaire, et une informaticienne du Pentagone...

Sniper Jackson intervint :

— Pas la peine de continuer, Striker. Nous sommes tous convaincus. Ce qu'ils ont fait à cette fille me donne envie de les bouffer vivants.

Il voulait parler de Tina Robinson. En définitive, la jeune femme avait été soignée par Bob Tiffany qui avait débuté comme infirmier au Viêt-nam, après deux ans d'études médicales. Elle avait repris connaissance dans le milieu de la journée, mais demeurait dans un état de prostration, incapable encore de s'exprimer normalement. Pour

l'instant, elle dormait dans une chambre du bungalow, sous l'influence de calmants et d'antibiotiques.

— Si tu nous parlais de la façon dont tu comptes mener la danse ? dit Cassiopea.

— Tu connais la chanson, Cass, ricana Fratelli. Localisation. Identification. Destruction.

— Ça va être un peu plus compliqué, fit Bolan. Il y aura une action parallèle à mener.

— Tu veux dire une action psychologique ?

— Appelle ça comme tu veux. Il s'agira de paniquer ces types, de les terroriser et de les désorganiser jusqu'à ce qu'ils se rassemblent.

— L'instinct grégaire du mouton, commenta Jackson. Mais je me demande si ça va marcher aussi bien avec ces mecs. Imaginons qu'ils se dispersent au lieu de se regrouper ?

— Pas ces types-là, sourit Bolan. Ils sont tous liés par leur secret, ou plutôt par ce qu'ils considèrent comme leur secret. Ils se méfient les uns des autres, mais ils ont besoin de se rassurer, et pour ça il faut qu'ils se retrouvent ensemble. Ils fonctionnent de la même façon que les *amici*. Ils n'ont rien inventé. En revanche, vous serez surpris d'apprendre qui sont les personnages qui font partie du gros coup. La plupart d'entre eux occupent les plus hautes fonctions au sein du gouvernement, de l'Armée, et des plus puissantes sociétés multinationales. Nous ne pourrions pas nous occuper de tout le monde, certains sont trop bien protégés. Ce qui compte, c'est d'éliminer tous ceux qui apparaissent comme directement responsables et à notre portée.

— En somme, rétorqua Tiffany, tu nous demandes d'éliminer les taches qui sautent aux yeux et de laisser la crasse du dessous. Un drôle de nettoyage !

— Une guerre n'est jamais rien d'autre, Scrapper. Elle liquide la troupe et ses officiers pendant que les politicards restent à l'abri. Mais ce n'est pas exactement ce que nous allons faire. Il va s'agir de priver de leurs marionnettes ceux qui en tirent les ficelles.

— Il paraît que les Ruskofs sont impliqués ? dit Jackson.

— Pas exactement. La seule chose qui est sûre, c'est qu'un attaché culturel de l'ambassade de Russie trempe dans la soupe rance. Mosha Andreanovitch, ça vous dit quelque chose ?

Cinq visages demeurèrent de marbre, et Michatowicz expliqua :

— Officiellement, ce type est un attaché culturel de l'ambassade de Russie à Washington. C'est aussi un proche du secrétaire général du Parti communiste et un ancien agent du KGB. Il est de père ukrainien

et de mère juive. On peut ajouter aussi qu'il est comme cul et chemise avec des chefs du Milieu de Moscou et des *capi* de la côte Est.

— La mafia en plein ! s'exclama Tifany. Je commençais à me demander où étaient les vrais *amici*.

— Enfin, une ramification aboutit par des chemins détournés à la Maison-Blanche, poursuivit Bolan. Ce qui ne veut pas dire que tout l'Exécutif est contaminé. Ça fait partie de l'envers du décor. À moins qu'une opportunité se présente, on n'y touche pas. D'accord ?

Tous acquiescèrent.

— Moi, ce que je voudrais comprendre, ajouta Cassiopea, c'est ce que des types aussi différents peuvent bien faire tous ensemble. Que veulent-ils retirer d'une telle magouille ?

— La mainmise sur la planète, mon vieux, lui dit l'Indien Tanka. T'as pas encore compris que c'est ce qu'ils veulent depuis qu'on a appris à marcher debout ? Y a plus de nationalité qui compte, c'est par affinité que ces mecs-là se regroupent pour mener leur sale embrouille. Avant d'être américains, anglais, français, allemands ou n'importe quoi, ils sont vampires. Ça fonctionne depuis toujours de cette façon. T'as jamais vu de films sur les vampires, Cass ?

— Non. Quand je te regarde, ça me suffit.

— Tu as tort, tu te serais sans doute reconnu quelque part.

— Quand est-ce qu'on bouffe de la chauve-souris ? demanda Fred Fratelli, hilare.

— J'ai pas envie de me faire du mauvais sang ! rigola le grand Noir aux yeux bleus.

Bolan s'assit sur le bord de la table et les laissa plaisanter un moment. Lorsque le brouhaha s'apaisa, il déclara :

— Bon. Passons à l'examen de nos premières cibles.

Il en fit un rapide descriptif qu'il commenta ensuite. Ces cibles se nommaient Mitchell Tilzer ; puis Jo Moose, plus connu sous le diminutif de Jojo, un gros ponte de la haute finance américaine ; Jeremie Hertz, sénateur distingué et actionnaire d'une dizaine de grosses sociétés nationales et multinationales ; général Alan Balsman, commandant en second de l'état-major Interarmes ; Terry Rafferty, un politicien lié à la *Cosa Nostra*, plus une autre grosse légume spécialisée dans la magouille financière à très haut niveau : Abie Neueman, rebaptisé Abie « Ontazeg » pour sa propension à la vantardise. Un centre de communications informatiques faisait également partie des opérations préliminaires.

— Voilà pour le début, précisa l'Exécutif. Nous n'aurons pas le droit de rater un seul de ces objectifs si nous voulons aller plus loin.

Prenant le Polonais à part, il annonça :

— On va avoir besoin d'armes. Je te rachète le stock d'Annapolis.

— Pas question de te le vendre, Mack. Ce sera ma contribution.

— Négatif, rétorqua Bolan. Tu prends le fric ou je vais me fournir ailleurs.

— T'es un mec pas possible. Bon, le seul ennui est que mon dépôt risque d'être sous surveillance après ce qui s'est passé.

— Tu crains les flics ou autre chose ?

— Plutôt les *amici*. Mais il y a une solution. On pourra monter une opération commando.

— O.K. Ne prends aucun risque.

— Juré, craché !

— As-tu obtenu des informations au sujet de Tilzer ?

— Pas grand-chose, à part que c'est un pote à Dany Riebel, le boss de Research & Safety Agency. Il a émargé au budget de la CIA pendant plus de dix ans et c'est lui qui a fourni la plus grande partie des effectifs de la RSA. La boîte s'occupe officiellement de recherches privées et de protection de V.I.P's. Détail intéressant, ils n'ont encore apparemment réalisé aucun chiffre d'affaires, mais rémunèrent régulièrement une trentaine d'employés.

— Des fonds noirs...

— Ça paraît évident. Autre élément intéressant : la plupart de ces types sont des anciens de la COMSAK, la division paramilitaire qui avait été formée soi-disant pour assurer la sécurité des négociations pour la paix au Proche-Orient. En fait, il s'agissait d'espionner les deux clans, Israël et les Palestiniens. Ces soldats fantômes ont été mis en disponibilité il y a moins de six mois et intégrés dans plusieurs sociétés du type RSA. Tu sais de quoi était composée la COMSAK ?

Bolan était au courant. Il s'agissait d'un ramassis de truands et d'anciens militaires dévoyés qui s'étaient laissé enrôler pour fuir la justice américaine.

— Il serait intéressant de savoir combien de ces mecs on va trouver en face de nous, dit Michatowicz.

Teddy Jackson s'étaient rapproché d'eux et avait suivi une partie de la conversation.

— J'ai failli bosser pour la COMSAK, expliqua-t-il. C'est bien Mitch Tilzer qui tenait les rênes de cette saloperie, à l'époque où il faisait encore partie de la CIA. Je me suis renseigné sur lui et sur Lance Morgan, un de ses copains qui lui fournissait le pognon pour financer ses opérations.

— Le Morgan de Manhattan ? fit le Polonais. Le magnat des groupes bancaires ?

— Mes fesses ! Tu devrais dire : le roi des gros trafics bancaires clandestins, corrigea Jackson. Cette grosse gonfle dirige la plupart des transactions occultes à Wall Street. Ça va de la revente illégale de marchés d'État à l'achat à bas prix de sociétés au bord de la faillite, ou plutôt qu'il s'est démerdé à foutre en faillite. Il est pourri jusqu'à la moelle, mais personne n'a encore pu le prendre en défaut.

— Comment sais-tu tout ça ?

— Il y a un peu plus de six mois, j'ai travaillé pour une agence de détectives privés. Ouais, ne rigole pas, Mickey. Avec ma tronche de Black, personne ne se méfiait de moi. Il y avait un client que Morgan avait complètement ruiné dans une transaction immobilière et qui voulait qu'on le coince. Mais balpeau ! Rien à faire. Ce mec s'en sort toujours grâce à ses relations et il est plus gluant qu'une anguille. Il a même des juges fédéraux et des flics haut placés dans sa manche.

Ils discutèrent jusqu'à la tombée de la nuit, précisant des modalités d'intervention, échangeant des points de vue techniques et décidant du minutage de chaque opération. Puis Bolan se rendit dans la chambre de Tina Robinson.

La jeune femme ne dormait pas. Les yeux grands ouverts, elle fixait un point imaginaire au plafond et n'eut aucune réaction lorsqu'il s'assit sur le bord de son lit. Il lui prit doucement la main.

— Tina, murmura-t-il. Regarde-moi.

Il s'écoula plusieurs secondes avant que son regard se tourne vers lui. -Elle eut un faible sourire.

— Mack...

— Oui. Ça va maintenant.

Une lueur de panique passa subitement dans les beaux yeux bleus et ses lèvres s'agitèrent.

— Ils vont te trouver, Mack. Je leur ai dit... Ils m'ont obligée... Je me souviens...

— Ça n'a pas d'importance, Tina. Tout va bien.

— Non ! Fais attention, ils vont te trouver... Ils vont te trouver...

Bolan serra les dents et de nouveau une froide colère monta en lui. Tina était encore sous l'emprise de l'ignoble traitement que les ordures lui avaient fait subir. Elle ne distinguait plus la réalité de son cauchemar, et peut-être sa raison allait-elle sombrer définitivement dans ce cloaque mental.

— Repose-toi, souffla-t-il tout près de son oreille.

C'était tout ce qu'il trouvait à lui dire. Le reste était évidemment superflu. Dégageant lentement sa main de la sienne, il l'embrassa doucement sur le front et se retira. Lorsqu'il reparut dans le living, les autres firent silence, évitant de lui poser la question qui leur brûlait les lèvres. La dureté de son regard était suffisamment éloquente.

— Dis-leur de se préparer, départ dans une demi-heure, confia-t-il au Polonais d'une voix à peine perceptible.

À part ce dernier, personne n'avait entendu. Mais ils avaient tous compris. Il s'adressa au pilote :

— Jack, tu ne seras d'aucune utilité cette nuit. Ça ne t'ennuie pas de rester avec elle ?

— T'inquiète pas, renvoya Grimaldi. Je vais jouer les garde-malades. Mais t'as pas intérêt à ce que ça dure trop longtemps.

— Si tout se passe bien, on aura besoin de l'hélico demain matin.

— Le plein est fait, tout est prêt pour un décollage en express. Et ta patte ?

L'Exécuteur tapota doucement sa cuisse, là où un pansement faisait une surépaisseur sous son jean, car la blessure, déjà ancienne, s'était rouverte.

— Elle est prête aussi, répondit-il d'une voix sinistre.

CHAPITRE XIV

La récupération d'armes dans le dépôt d'Annapolis n'avait posé aucun problème. Le Polonais avait d'ailleurs toujours su cloisonner ses activités clandestines par rapport au petit commerce de chasse et pêche qui avait été détruit dans la matinée.

La nuit était tombée depuis une bonne heure. Deux véhicules roulaient dans New Carrolton, une banlieue à l'ouest de Washington. La Chevrolet Malibu de Michatowicz venait en tête, l'Exécuteur assis en place passager avant. Un 4x4 Bronco suivait à faible distance, emportant Tifany, Cassiopea et Fratelli.

L'objectif s'appelait MICRA Corp. Il était situé une dizaine de kilomètres plus au nord de la capitale fédérale, entre Wheaton et College Park. Officiellement, il s'agissait d'un centre de traitement informatique qu'une société mettait à disposition des banques et des sociétés de crédit. En réalité, les prestations de service offertes par la MICRA Corp étaient exclusivement centrées sur une activité des plus confidentielles : l'espionnage des systèmes militaires de coordination informatique. Autrement dit : le réseau nerveux de l'OTAN.

L'Exécuteur n'avait eu aucune peine à croire en la validité de l'information qui figurait dans le dossier. Cela faisait longtemps que la mafia et ses associés criminels de toute nature convoitaient l'infiltration de l'organisation stratégique du pays. Par le passé, ils avaient bien failli y parvenir, au Colorado puis dans le New Jersey, en faisant intervenir de grandioses projets visant au pillage des secrets-défenses de l'armée à travers les technologies de pointe. Et voilà qu'ils renouvelaient leur tentative avec, cette fois, le concours de personnalités véreuses du Gouvernement, de l'Administration et de l'Armée.

Les deux véhicules arrivèrent tous feux éteints près de leur objectif et s'arrêtèrent silencieusement dans une allée goudronnée mitoyenne.

Deux hommes de l'équipe étaient déjà sur place, envoyés en éclaireurs pour examiner le terrain : Tanka et Jackson. Chaque équipe était munie d'un transceiver radio Motorola dont les fréquences étaient codées, indéchiffrables en cas d'interception.

— Attention à tous ! lança Bolan par radio. Nous n'aurons que cent cinquante secondes depuis l'entrée dans les lieux jusqu'à notre

repli. Ça va être serré, mais nous ne pouvons pas risquer un accrochage avec les bleus. Est-ce que tout le monde a bien compris ?

— Affirmatif ! fit la voix de Cassiopea. Est-ce qu'on est vraiment sûre de pas pouvoir neutraliser cette putain d'alarme ?

D'après leurs renseignements, un dispositif de sécurité de type passif équipait l'endroit. Pas de sirène bruyante et traumatisante en cas d'effraction, un signal partait discrètement à destination d'un récepteur près duquel se tenaient en permanence une dizaine de porte-flingues de l'Organisation.

— Trop de risques et trop de temps à y consacrer. On va faire avec, décida Bolan. Crazy Horse ?

— Ouais, fit l'Indien. Je suis sur le haut du mur avec Sniper. Comme prévu, on a repéré deux doberman en liberté dans le parc. Y a pas intérêt à se faire accrocher par leurs gentilles mâchoires. On les shoote maintenant ?

— Négatif. Attends que nous soyons tous en place. À part les chiens ?

— Des rondes toutes les dix minutes. Deux gus qui font le tour de la propriété sans grande conviction. Les clébards les connaissent. Ils portent des automatiques et un fusil à pompe. À part ça, tout est cool.

— O.K. On arrive. Bumper, Cass et Scrapper, prêts ?

— On frémit d'impatience, Striker ! renvoya Cassiopea.

Tous étaient vêtus de combinaisons militaires de camouflage et portaient des cagoules.

— Bon. Gaffe au top chrono... Attention. Go !

Sans ajouter un mot, Bolan s'élança vers le mur d'enceinte bordant la MICRA Corp. D'une détente souple, il en atteignit le haut et jeta un coup d'œil panoramique à l'intérieur de la propriété. Un bâtiment carré à un seul étage s'étendait sur une trentaine de mètres au milieu d'un parc éclairé de place en place par des lampadaires.

William Tanka et Teddy Jackson se tenaient à une trentaine de mètres de là, également perchés sur le faite du mur de protection. Quelques secondes plus tard, l'Indien fit entendre un petit sifflement modulé. Très vite, deux masses sombres apparurent à peu de distance dans l'aura d'un lampadaire, comme nées soudainement de l'obscurité et découvrant des crocs impressionnants.

Avec des gestes précis et calmes, Tanka vérifia le chargement d'un pistolet à air comprimé qu'il pointa ensuite sur le doberman le plus proche. La fléchette atteignit la bête au défaut de l'épaule, lui faisant exécuter une petite cabriole nerveuse. Presque aussitôt après, le second doberman grogna sourdement en recevant un trait au même

endroit et commença à tourner sur lui-même.

L'Indien avait conservé une immobilité de statue, comptant sereinement les secondes. Bientôt, les deux animaux s'affaissèrent dans l'herbe, endormis pour une demi-heure au moins. Puis, les mains en conque devant sa bouche, il imita brièvement le cri d'un oiseau nocturne, se redressa et entreprit de sauter le mur vers l'intérieur de la propriété.

Bolan eut un sourire grimaçant dans l'obscurité et fit un signe à ses trois autres compagnons répartis chacun à une dizaine de mètres en retrait du mur. D'un même élan, ceux-ci franchirent l'obstacle et se laissèrent tomber silencieusement avant d'entamer une progression rapide vers la bâtisse.

Une sentinelle était tranquillement assise sur les marches d'un petit perron, un fusil à pompe sur les cuisses et fumant une cigarette. Sur un signe de l'Exécuteur, Cassiopea et Tiffany contournèrent la maison en se dissimulant par bonds rapides et silencieux. Une technique rodée dans la jungle du Viêt-nam et qui avait maintes fois fait ses preuves. Le type trop confiant n'eut aucune chance.

Cassiopea détourna son attention en créant une petite diversion de son côté. Un bruit de pas traîné suivi d'un petit gloussement alerta le garde qui se dressa et pointa son arme devant lui. Dans la seconde qui suivit, il reçut brutalement les quatre-vingt-dix kilos de Tiffany sur le dos et s'affala, prenant dans la foulée un coup sec à la nuque. Des menottes vinrent se fixer sur ses poignets repliés dans son dos et un gros morceau d'adhésif médical sur sa bouche paracheva le travail tandis que Cassiopea jetait le fusil à pompe dans un massif fleuri.

À quelques mètres, une porte pivota dans la façade, découpant un grand rectangle lumineux sur le sol et dévoilant une silhouette qui fit deux pas en avant. L'Indien lui tomba dessus et il reçut à son tour un coup sur la tête qui lui fit perdre instantanément connaissance.

— Crazy Horse, Jackson et Scrapper, avec moi ! Les autres dans le parc.

Un hall, puis un large couloir leur donna accès à une grande salle aux murs constitués de baies vitrées. Une enfilade de consoles couvrait trois pans de mur, supportant des écrans et des claviers. Des terminaux informatiques. Cinq hommes en blouses vertes s'affairaient devant ces appareils, allant de l'un à l'autre, la plupart tournant le dos à l'entrée.

Deux autres, en costumes, étaient assis devant un bureau. L'un d'eux, un balèze au visage couturé de petites cicatrices, lisait une revue porno tandis que l'autre se curait les ongles à l'aide d'un canif. Celui-là eut un sursaut en entendant un chuintement bref derrière lui.

Ses yeux s'exorbitèrent lorsqu'il vit le petit trou tout rond et sanglant qui venait d'apparaître sur le front de son pote, l'agrémentant d'un œil supplémentaire. Il mit une demi-seconde pour comprendre, projeta sa main vers son arme et prit à son tour une ration toute chaude de plomb silencieux.

De l'autre côté de la salle, les techniciens en blouses vertes s'étaient retournés et observaient les intrus avec ahurissement.

— Tout le monde se tient tranquille et tout ira bien, leur jeta l'Exécuteur. Où est le passage pour le sous-sol ?

L'un des civils eut un mouvement de tête automatique vers une porte ouverte par laquelle on apercevait le haut d'un escalier.

— O.K. Il y a du monde en bas ?

— Y a personne ! répondit sèchement l'un des civils. Vous ne vous en sortirez pas facilement, vous savez.

— C'est pas à toi d'en décider, lui dit Bolan.

Puis, se tournant brièvement vers l'Indien :

— Surveillance-les.

Entraînant Jackson et Tiffany, il descendit l'escalier après avoir jeté un bref regard à sa montre. Ils avaient déjà consommé la moitié de leur temps.

Un bruit de toux se fit entendre alors qu'ils commençaient à marcher sur un sol recouvert d'un tapis antistatique. Un gros type apparut, débouchant des toilettes, le regard bas et se reboutonnant la braguette. Apercevant brusquement le petit groupe, il poussa un juron et chercha à prendre un revolver en inox qu'il portait sur la hanche.

— Stop ! fit sèchement l'Exécuteur, lui montrant le Beretta.

L'autre suspendit son geste.

— Je peux savoir ce que ça veut dire ? cracha-t-il, la main toujours suspendue au-dessus de son arme.

— C'est un contrôle de routine, lui répondit Jackson d'un ton enjoué.

— Mon cul ! J'vous crois pas. Vous seriez pas dans cette foutue tenue de merde !

— Comment va Big Brother ? fit Bolan.

— Je connais pas de Big Brother. Qui c'est, ce mec ?

L'Indien poussa un soupir.

— On n'en tirera rien, il est trop con.

— Garde-le au frais, lui dit Bolan qui se dirigea rapidement vers une console centrale où trônait un imposant système informatique comportant plusieurs monitors et des batteries de secours.

Sur l'un des écrans il y avait l'image d'une grande salle dans laquelle s'affairaient plusieurs hommes en uniformes devant des ordinateurs. En premier plan, on voyait un panneau « Restricted Area – Authorized Personal Only ». La scène était manifestement captée par une vidéo-caméra de surveillance. L'endroit pouvait aussi bien être situé dans une base militaire qu'au Pentagone.

Les autres écrans montraient du texte et des chiffres, des inscriptions hexadécimales. L'Exécuteur n'avait pas le temps de s'attarder dans les lieux. S'emparant de plusieurs disquettes près de l'unité centrale, il les plaça dans une poche de sa combinaison. Tiffany se tenait à côté de lui, observant les installations d'un œil perplexe.

— Bousille-moi tout ce bastringue, lui dit le guerrier.

— On dirait un abri antiatomique.

— C'est presque ça. Un bunker prévu pour résister à un bombardement.

Montrant l'exemple, il arma le Colt Commando et envoya une rafale dans les appareillages qui garnissaient un mur. Le staccato plus lourd d'une Kalachnikov retentit en écho et des débris de toutes sortes se mirent à jaillir dans la salle.

Le gros porte-flingue que Crazy Horse tenait toujours en joue était devenu livide. Sa bouche lippue tremblait et son regard vacillait.

— Tu diras à ton boss que le conseil central reprend les affaires en main. Mitch et Dany sont sur la touche. T'as compris ?

Le type hocha doucement la tête sans pouvoir articuler une parole.

— Fais bien passer le message. Qu'ils se tiennent à carreau ou ils seront rayés. Pigé ?

— Oo... uaiis.

— Tourne-toi.

L'énorme masse de saindoux fit un demi-tour maladroit au terme duquel la crosse du Colt Commando s'abattit sur sa nuque.

— On se casse, dit l'Exécuteur dans son talkie-walkie. Repli général dans dix secondes.

Débouchant au rez-de-chaussée, il fit un signe à Tanka avant de s'élancer vers la sortie. Une fois dehors, il referma la porte métallique dont il faussa la serrure d'une balle de 9 mm et s'assura qu'elle était bloquée.

Bientôt, la Chevrolet Malibu et le Bronco s'ébranlèrent gentiment pour rejoindre College Park. L'opération s'était passée en souplesse et Michatowicz gloussa :

— Une vraie partie de plaisir, hein ?

— On a mis treize secondes de trop, lui fit remarquer Bolan.

— Oui, j'ai noté. C'est pas énorme.

— C'est suffisant pour tout faire rater.

— Tu crois qu'une équipe de buteurs est déjà en route ?

— Sois en sûr, Mickey. Ces gars-là ne portent certainement pas d'uniformes.

Il prit son téléphone mobile dans le vide-poches et composa un numéro à Washington.

— Alice ? demanda-t-il.

Une voix fatiguée, presque brisée, lui répondit aussitôt :

— Oui. Alice, j'écoute.

— Striker. Cible numéro Un nettoyée. Si tes petits gars se dépêchent, ils trouveront du monde sur place. Je continue.

— Un instant !

— Ouais ?

— Je viens d'avoir en ligne quelqu'un de très, très important. Il voudrait que nous laissions tomber.

— À quel niveau est-il important ?

— Au plus haut. Tu y es ?

— Oui, je vois, répliqua tristement Bolan. Quelqu'un lui a sans doute raconté l'histoire à sa façon.

— C'est évident, soupira Brognola. La gangrène s'est étendue très loin. Tu devrais peut-être tout lâcher, Striker.

— C'est toi qui me dis ça ? ricana Bolan.

— Ça ne me fait pas plaisir du tout. Mais...

— Y a pas de mais. Je continue.

— Regarde bien où tu mets les pieds, c'est super-glissant.

— Ouais. Je voudrais que tu me rendes un service.

— Dis-moi toujours.

— Une personne un peu patraque.

— Tu veux dire...

— Elle revient de loin. Tu peux t'en charger ?

— Frank pensait justement que tu aurais besoin d'une planque. Sa sœur est à côté de moi et elle t'envoie de gros baisers humides.

— Dis-lui que j'apprécie. Je te rappellerai pour que nous arrangions le transfert du malade. Ciao, Alice.

Il coupa la communication, jeta un coup d'œil latéral au conducteur de la Malibu et lui dit :

— Mets le cap sur le centre-ville. On va truffer quelques gros bonnets à Arlington pendant que Cass ira à Alexandria avec Scrapper, et les autres à Rockville.

— Les objectifs prévus ?

— Oui, sans en oublier un seul. Ensuite, on remontera jusqu'à Baltimore.

— Et qu'est-ce qu'on va faire à Baltimore ?

— Un prélèvement bancaire, mon vieux. Une ponction dans la caisse du roi de l'arnaque.

CHAPITRE XV

À Arlington, Bolan posa un certain nombre de capteurs électroniques sur les lignes téléphoniques de plusieurs personnages importants, tandis que deux autres équipes faisaient de même à Rockville et Alexandria. Les premiers « bugs » furent fixés à l'intérieur d'un coffret dans le hall d'un immeuble résidentiel. Les autres trouvèrent leur place sur des câbles à la sortie de trois autres immeubles abritant de grosses légumes contaminées par le Crime Organisé ou qui en faisaient carrément partie.

— Baltimore, dit Bolan lorsque ce fut fini.

Avec un petit mouvement de la tête, Michatowitcz dirigea la Chevrolet pour rattraper la voie express ceinturant Washington puis l'autoroute 29.

L'Exécuteur appela les deux autres équipes :

— Cass, où en es-tu ?

— Pas loin de la bretelle pour rejoindre la 29, répondit le fils de Mormons. On a terminé le boulot.

— O.K. Bumper ?

— Au même stade, mais on préfère prendre la 95, c'est plus court pour nous. Pas d'objection ?

— D'accord. Nouveau contact en approche de l'objectif.

L'Exécuteur relâcha la touche d'émission. Il était toujours vêtu d'une combinaison de combat camouflée, de même que les autres membres du commando. En plus de son Beretta et du gros AutoMag, il s'était muni d'un pistolet-mitrailleur Mini-Uzi avec six chargeurs de trente cartouches de 9 mm Parabellum chacun ; un engin de mort rudimentaire mais très maniable et d'une grande efficacité. Les Rats de Philadelphie étaient équipés d'un armement similaire.

Ils arrivèrent à Baltimore sur le coup de 3 heures du matin, encerclèrent un immeuble d'Edmondale et s'y introduisirent après avoir assommé un gardien de nuit dans le hall de réception. L'homme fut attaché sans brutalité et enfermé dans une petite pièce contiguë au hall.

La Gateway Financial Office était une société d'investissements

toutes catégories dont le propriétaire, à travers des personnages-écran, se nommait Lance Morgan. Ce dernier était l'un des pontes de Wall Street, un spécialiste en spéculations boursières et en placements financiers. C'était aussi une immense crapule, un champion de l'arnaque à grande échelle, qui avait su trouver les meilleures protections occultes au sein même du Gouvernement et de l'Administration américaine.

Morgan possédait également plusieurs officines de prêts sur gages et trois banques locales qui, en réalité, servaient de paravent à des opérations illégales, des détournements de fonds publics et des dissimulations d'argent noir. Régulièrement, une partie des fonds clandestins était acheminée vers le coffre de la Gateway Financial Office dont seul Morgan avait la combinaison et la clé.

À 3 h 20, après avoir neutralisé son gardien, cinq hommes du commando débouchèrent sur le palier du quatrième étage – tandis que deux autres surveillaient le rez-de-chaussée –, et arrachèrent la porte blindée de la GFO en faisant exploser une charge de plastic C-4. Une charge plus importante du même explosif, disposée au niveau des charnières et de la serrure du coffre, éclata vingt-cinq secondes plus tard, arrachant l'épais battant d'acier sans endommager le contenu du coffre.

Une sirène se mit aussitôt à beugler, répandant sa clameur dans le quartier, mais l'incident sonore ne parut en rien préoccuper les auteurs de l'attaque.

Outre des documents comptables confidentiels, il y avait là environ deux millions de dollars en espèces, des liasses de billets serrés dans des bandes, qui furent raflées et entassées dans des sacs-poubelle.

Alors que les sept hommes se trouvaient sur le palier, ils essuyèrent une rafale crépitante qui les obligea à se replier temporairement. La fusillade était due à deux buteurs embusqués derrière les dernières marches de l'escalier et qui tiraillaient frénétiquement sur le palier avec des mitraillettes.

Deux grenades décrivirent un rapide arc de cercle jusqu'à la cage de l'escalier, pétèrent en même temps, déchiquetant les hommes embusqués dans un fracas assourdissant.

Malgré ce contretemps, la troupe réduite se retrouva en bas de l'immeuble moins de deux minutes après l'effraction du quatrième étage.

— On est des bons ! ricana le Polonais en s'installant au volant. Sept secondes de grattés sur le timing.

— Te monte pas la tête, lui confia Bolan. Jusqu'ici, on a fait le

plus facile.

— Montre-moi le reste, Striker, je commence vraiment à m’amuser.

À la sortie de Baltimore, l’Exécuteur s’arrêta pour permettre à Michatowicz de monter dans le 4x4 conduit par Cassiopea, puis rejoignit le parc de Tuckahoe où l’attendait son char de guerre. S’asseyant devant une console d’ordinateurs, il inséra dans le lecteur l’une des disquettes parmi les quatre qu’il avait prisés au rez-de-chaussée de la MIGRA Corp.

À mesure que les page-écran défilaient, son regard se durcit, ses pensées s’assombrirent. Et lorsqu’il eut consulté les trois autres disquettes, il sifflota doucement entre ses dents. Le contenu des unités de sauvegarde était éloquent, bien qu’il ne concernât qu’une journée d’enregistrement. La plupart des bases américaines du NATO étaient sous contrôle clandestin. Bolan ne tentait pas de comprendre comment les *amici* et consort s’y étaient pris, mais ils avaient réussi à se greffer secrètement sur les systèmes militaires de surveillance électronique de l’armée. Même la base souterraine de la NORAD, dans les montagnes Rocheuses, était concernée par l’ahurissante ponction informatique.

Mais un autre type d’information attira son attention. D’après ce qu’il comprenait, le PC de MICRA Corp était en liaison informatique avec un organisme baptisé Prométhée. Peut-être était-ce un autre centre d’espionnage ou une sorte de base.

Bolan joignit Harold Brognola sur son portable.

— J’ai quelque chose à expédier sur tes ordinateurs, lui déclara-t-il. Où es-tu ?

— À la cafétéria de l’immeuble, répondit le super-flic de Washington. J’essaie d’avalier un hamburger vicelard et j’ai du ketchup plein la cravate.

— Lâche ton poison et retourne dans ton bureau, ricana l’Exécuteur.

Moins d’une minute plus tard, il reçut confirmation pour envoyer le contenu des disquettes à travers un modem fonctionnant sur une fréquence codée. Quand ce fut fini, Bolan ajouta :

— Étudie ça rapidement et dis-moi ce que tu en penses. Mais n’en parle pas autour de toi.

— Je m’en garderai bien. L’atmosphère est salement électrique par ici.

— As-tu envoyé du monde à New Carrolton ?

— Ouais, tout de suite après ton appel. Les gus découverts sur place sont en train de se faire passer à la moulinette et je pense que

nous allons pouvoir remonter jusqu'à des gens très bien placés à l'Agence de Langley.

— Ne te dépêche pas trop, Hal. J'ai encore besoin de quelques heures.

— Tu ne préfères pas passer la main ?

— Négatif. Je suis en trop bonne voie.

— D'accord. Quand me recontactes-tu ?

— Avant de me diriger sur Prométhée.

— Qu'est-ce que c'est, une divinité grecque ?

— Je l'ignore encore. Peut-être trouveras-tu une réponse en examinant ce que je viens de te balancer. Bon, je dois y aller, Hal.

— N'y va pas sans me rappeler.

— Compte sur moi. Ciao.

— Ciao. Fais gaffe.

Après avoir verrouillé le TACOM, l'Exécuteur brancha le système de sécurité, et reprit le volant de la Chevrolet pour retourner à Brownie.

CHAPITRE XVI

Le chalet de bois sur le bord de la Patuxent River avait été transformé en QG, les Rats de Philadelphie étaient au complet. Il y avait aussi Jack Grimaldi, le pilote, et une ravissante rousse aux yeux verts qui venait d'être prise en charge et amenée jusque-là par Michatowicz.

La jeune femme fixa Bolan avec attention, lui adressa une petite grimace comique.

— Ça fait longtemps, hein ?

— Ça fait toujours trop longtemps, répliqua-t-il. Il faudra qu'un jour je m'arrête et que je passe te prendre.

— Pour un pique-nique, par exemple ?

— Pourquoi pas ? sourit-il.

— D'accord, on se téléphone et on se fait une bouffe, hein ?

— Promis.

— Si je suis là.

— Je te trouverai.

— Macho !... Eh bien, où est la patiente ?

— Montre-lui la chambre, Mickey, dit l'Exécuteur.

Le Polonais acquiesça et disparut, accompagné par Eva Swanson. Il revint quelques instants plus tard, tenant Tina Robinson dans ses bras. Celle-ci avait les yeux ouverts mais son visage était toujours sans expression.

Ils la déposèrent sur la banquette arrière d'un break dans lequel la rousse était arrivée, la bordèrent avec des coussins.

— Elle est très belle, assura-t-elle. Où l'as-tu trouvée ?

— Chez des amis des *amici*. Ça t'étonne ?

— Bien sûr que non, hélas.

— Ils lui ont injecté du penthotal ou en tout cas un dérivé de sel sodique. Ils ont continué à l'électricité et avec des outils médicaux. Où comptes-tu l'emmener ?

— Nous avons une clinique spécialement prévue pour ce genre de cas, expliqua-t-elle.

— Je pense qu'elle a surtout besoin de dormir et d'oublier.

— Ne t'inquiète pas, Mack. Tu la connais bien, n'est-ce pas ?

— Depuis peu de temps.

— Tu as couché avec elle ? Oh, je ne t'en voudrais pas. On n'est pas mariés, n'est-ce pas ?

— Non, rétorqua Bolan sérieusement. C'est la fille de Frank Marioni.

— Marioni ? Le...

— Ouais. Mais elle est du bon côté.

— Elle n'a vraiment aucune ressemblance avec cette vieille pourriture.

— Paraît qu'elle tient tout de sa mère. Bon, fiche le camp.

— Vous avez à parler entre hommes, c'est ça ? fit-elle avec un grand sourire.

— Je veux que tu la mettes rapidement en lieu sûr, et toi aussi.

— C'est bien ce que je disais, monsieur le macho. Te casse pas la tête, je me suis mise au vert, ça craint un peu trop depuis que tu as planté ton cirque. Ces gens importants se posent des tas de questions et il y en a qui ont commencé à paniquer sec.

— Quels sont les derniers ragots ?

— Certains pensent que c'est toi, d'autres affirment qu'un ou plusieurs de leurs associés cherchent à les arnaquer et gueulent que ça ne peut pas durer. Mais j'ai tout lâché à 10 heures ce matin ; ne me demande rien d'autre à partir de là.

— O.K. Maintenant, fiche le camp, Eva.

Elle lui planta un petit baiser rapide sur les lèvres et se glissa au volant du break. Quelques instants plus tard, il perdit de vue la lueur de ses feux rouges quand elle vira à angle droit pour quitter l'allée le long de la rivière.

L'Exécuteur retourna dans le living. Il réclama l'attention de tous et déclara :

— Je veux vous dire quelques mots au sujet des deux opérations de cette nuit. La première s'est déroulée avec un dépassement de timing qui a failli nous valoir un engagement avec une équipe d'intervention. Celle de Baltimore était parfaite à part l'intervention de ces deux types que nous avons dû liquider. Les renseignements que nous avions étaient incomplets. Comment les as-tu eus, Mickey ?

— Par un chauffeur qui bosse chez Lance Morgan. C'est un ami de longue date.

— La prochaine fois, fais confirmer l'information. Plusieurs

d'entre nous auraient pu y laisser leur peau. À part ça, c'était quand même pas mal. Quelques mots encore, au sujet de Baltimore. L'opération sera officiellement appelée : vol qualifié. Je vous avais avertis que nous marcherions en pleine illégalité. Est-ce que quelqu'un y voit une objection ?

Un rire multiple accueillit ses paroles. Bob Tiffany lança :

— Chacun de nous est prêt à recommencer autant de fois qu'il le faudra.

— J'ai parlé d'un pillage du budget ennemi. Ça ne veut pas dire que nous devons recommencer des coups de main sans être absolument certains d'avoir authentifié la cible. On prend trop facilement l'habitude de ce genre d'opérations. Est-ce que c'est clair ?

Il y eut un murmure d'acquiescement. Il poursuivit :

— Au risque de me répéter, j'insiste sur le fait que l'adversaire n'est pas l'Administration du pays, pas plus que les autorités militaires ou policières. Seulement, certains de ceux qui occupent de hautes fonctions dans les structures administratives se sont laissé phagocytter par la racaille de l'Organisation.

Jetant un regard aux deux sacs-poubelle posés sur une table, l'Exécuteur sourit.

— Combien y a-t-il dans ces sacs ?

— Deux millions et trois cent mille dollars, répondit John Cassiopea d'une voix sucrée.

— Bon, on garde un demi-million pour les fonds de guerre. Partagez-vous le reste.

Jackson avança la main en signe de refus.

— Nous ne marchons pas avec toi pour le pognon, Striker. Ça me ferait mal de toucher à ça.

— N'importe pas un partage de butin, Snipper. Ce n'est pas mon argent mais celui de l'Organisation. Quand j'en ai besoin, je le pique à la mafia. C'est ce que nous avons fait cette nuit, et en même temps c'est un coup tactique que nous leur avons porté. Alors ne vous cassez pas la tête.

— J'ai jamais vu autant de fric, s'exclama Fred Fratelli après un silence.

— Moi non plus, fit Tiffany. J pense que personne n'a jamais vu autant de pognon. À part ces gros mecs de Wall Street. Ça fait combien, par personne ?

— Trois cent mille dollars, dit Cassiopea. De quoi vivre confortablement tout le reste de la vie si on fait pas le con.

— Tu comptes vite, ricana Fratelli.

— Normal, j'ai pas la cervelle ramollie.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Cass ?

Jackson intervint avec un gros rire :

— Moi, je crois que j'aurais envie d'en dépenser une partie rapidement. Peut-être vingt mille tickets. Qu'est-ce qu'on peut faire avec vingt mille fafiots ?

— Facile. Tu vas là où il y a du soleil, tu te paies les meilleurs palaces, tu bouffes comme un prince, tu baisses comme un lapin, rigola Tiffany.

— Et tu crèves comme un cloporte, enchaîna Crazy Horse.

— C'est son problème !

Michatowicz s'intercala :

— La ferme ! C'est pas le moment de se relâcher, les mecs. On n'a pas fini la nuit, on reste en attente.

— On attend quoi, exactement ? questionna Tiffany.

Bolan lui fit un bref sourire.

— On attend de savoir où est planquée la grosse cible, Scrapper. On les a chatouillés juste ce qu'il fallait pour qu'ils ne tardent pas à réagir. L'information peut nous arriver à n'importe quel moment de la nuit, ou dans la matinée. Jack, tu devrais filer à Dulles et tenir prêt ton hélico. Tu connais la fréquence que nous utiliserons.

— OK pour moi, dit Grimaldi.

L'Exécuteur alla se planter devant une fenêtre et observa la nuit tandis que le pilote grimpait dans une voiture. La météo avait annoncé une couverture de stratus sur le nord et l'est du Delaware. Il n'y avait ni lune ni étoiles. C'était comme si un linceul recouvrait la région.

CHAPITRE XVII

Une première alerte se produisit à 8 h 30 du matin, après une nuit qui leur parut interminable. Le « bug » installé sur la ligne téléphonique d'un sénateur américain fonctionnait subitement, relayé par un réémetteur longue-portée. L'homme, Jeremie Hertzell, appelait le financier Lance Morgan à son domicile de Rockville :

— Est-ce qu'on t'a confirmé la réunion, Lance ?

— Pas besoin, c'est prévu pour 3 heures cet après-midi et il n'y a pas de contrordre.

— Bon. Mais ça me plaît pas des masses, cette histoire.

— Quelle histoire, Jerry ?

— Comment ça, quelle histoire ? Ne fais pas l'étonné... Ce qui ne me plaît pas, c'est cette association avec Mitch et ses amis. Non, ça ne me plaît pas du tout. Il n'a même pas su contrôler la RSA et je crains aussi que son clébard ne tarde pas à nous amener des emmerdements.

— Dany Riebel fera ce qu'on lui dit de faire, et rien d'autre. Ne t'inquiète pas, Jerry.

— Tu parles qu'il n'y a pas à s'inquiéter ! Les gros bonnets du cartel sont tous au courant et ils voient cette affaire d'un très mauvais œil.

— J'en ai entendu parler, oui. Un de leur délégué participera à la réunion. Bon, écoute, on va se débrouiller tous les deux pour se voir un peu avant. O.K. ?

— Ça me semble plutôt indispensable.

— Comme ça, on pourra discuter avant l'arrivée des autres. Je te rappelle pour te dire à quelle heure. Bye, bye.

La communication fut interrompue, mais un autre appel téléphonique fut intercepté quelques instants plus tard :

— Abie ?

— Heu, ouais. C'est toi, Lance ?

D'après l'origine de l'appel et son aboutissement, il s'agissait de Lance Morgan et d'Abie Neuman.

— Bien sûr. Ecoute. Il commence à y avoir de l'orage dans l'air. Jerry vient de m'appeler et il grince des dents.

— C'est pourtant pas son problème.

— Va le lui dire ! Il a une vilaine trouille. Je dois t'avouer que, de mon côté, cette histoire me contrarie pas mal, surtout que le projet vient d'être consolidé. Prométhée est opérationnelle et...

— Laisse tomber Prométhée, Lance.

— Bon Dieu ! Je Suis en train de te dire que tout est presque en place maintenant et que si ces mecs se figurent...

— Ouais, ouais, je sais ! Mais ça ne sert à rien de remuer des idées pareilles.

— Merde ! C'est ma sécurité qui est concernée. C'est notre sécurité à tous !

— D'accord. Bon, t'as une idée ?

Un silence passa, puis :

— Si on se débarrassait de Dany, je pense que ce danger n'existerait plus.

— Hé ! Comme tu y vas...

— Ne me dis pas que ça t'offusque, Abie. Et il y a des tas de façons de se débarrasser de quelqu'un.

— J'aime pas t'entendre parler comme ça, Lance.

— Alors, appelle Mike et dis-lui de surveiller tout ce micmac. J'ai vraiment pas une bonne impression, tu sais.

— Tu as peut-être raison.

— J'ai sûrement raison.

— D'accord, je vais appeler Mike.

— N'attends pas, hein ?

Un déclic marqua la fin de la communication et il y en eut tout de suite une autre, intervenant entre Terry Rafferty, un congressiste lié à l'Organisation, et un certain Joseph Moose qui avait ses quartiers dans Wall Street.

— Rien ne va plus, Jojo. Y a trop de monde qui s'agite dans tous les sens.

— Ça, je le sais ! J'ai eu quelques échos. La trouille, hein ?

— Oui. Qu'est-ce que tu crois, au sujet de ce Roy Smith ?

— Pas grand-chose. J'en ai seulement entendu parler.

— Et si c'était une invention du petit génie de Langley ?

— De Mitch ?

— De lui et de Dany.

— Mais alors, pourquoi ? Pour quelles raisons ?

— Je n'ai encore aucune certitude. Je ne fais que mettre des faits bout à bout. D'après ce que j'ai appris, Dany aurait laissé partir cette fille, si tu vois ce que je veux dire.

— Bien sûr.

— On peut aussi se demander si elle ne leur aurait pas claqué dans les pattes ou si ça ne se serait pas produit volontairement pour éviter d'avoir à partager les informations.

— Je n'ai pas envie de donner dans les hypothèses, Lance.

— Faut quand même envisager plusieurs cas de figure. Je me demande aussi ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on raconte au sujet de la combinaison noire.

— On ne devrait pas parler de ça au téléphone, Jerry.

— Alors, voyons-nous.

— Attends ! T'emballe pas. Pour moi, il y a simplement maldonne quelque part et ça va s'éclaircir tout à l'heure. C'est bien pour ça que nous avons organisé cette rencontre.

— J'ai l'impression que tu n'as pas bien compris le problème, Jojo ! À supposer que ce Roy Smith est réellement une invention de Mitch, tu ne vois toujours pas ce que ça veut dire ?

— Bien sûr. Ou il s'est foutu dans la merde quelque part, ou bien il essaie de nous doubler.

— Et voilà !

— O.K. On en discute tout à l'heure. Ciao.

L'Exécuteur avait été ravi d'apprendre que Mitchell Tilzer et Dany Riebel commençaient à entrer en disgrâce auprès de plusieurs grossiums du complot. Il avait aussi dressé l'oreille lorsqu'il avait par deux fois été fait mention du mot « Prométhée ». Cela corroborait ce qu'il avait lu sur l'écran de son ordinateur en passant l'une des disquettes récupérées à la MICRA Corp. Il était sur la bonne voie, mais il n'avait encore aucune certitude quant à la nature de Prométhée.

Il était à présent en attente à bord d'une Toyota Supra bleu métallisé garée dans Chevy Chase, au nord de Washington. L'Agence RSA dirigée par Dany Riebel n'était distante que d'un pâté de maisons. Deux autres véhicules et un fourgon Econoline étaient également dispersés dans le quartier, prêts à s'ébranler à tout moment.

Une voix se fit entendre à travers le radio-scanner que Bolan avait installé sous le tableau de bord de la Toyota :

— Bandit Deux pour Bandit Un !

C'était Michatowicz depuis sa Chevrolet Malibu, en planque à

proximité de l'immeuble abritant la RSA.

— Bandit Un à l'écoute, répondit Bolan.

— Je vois un nouvel arrivage sur l'objectif primaire. Cinq types dans une grosse Mercedes noire immatriculée dans le Delaware.

— Roger ! Maintenez le contact. Bandit Trois ?

— Rien à signaler, répliqua Jackson.

— Bandit Quatre ?

— Tout baigne, fit Cassiopea avec son flegme coutumier.

— Stock-car ?

— Stock-car bien tranquille et moi aussi, bâilla Bob Tiffany à bord de l'Econoline.

Toutes leurs fréquences radio étaient codées, à l'abri de tout déchiffrement en cas d'interception.

Le Fourgon stationnait sur le parking d'une supérette, les flancs bariolés d'autocollants, avec des vitres fumées. Un stock d'armes diverses y avait été entassé ; des fusils d'assaut M-16 accompagnés de lance-grenades M-79, plusieurs tubes LAW anti-chars, un mortier de 50 mm, des munitions en abondance pour toutes les armes, et une vingtaine de containers d'explosif à effet brisant.

Il était 1 h 30 de l'après-midi. Le ciel s'était partiellement dégagé de ses nuages et un timide soleil montrait par instants le bout de son nez.

À 1 h 40, un nouvel appel arriva sur la radio de Bolan :

— Ici Bandit Trois. Deux caisses viennent de me frôler les moustaches sur Nebraska Avenue. Au moins sept gus en tout et qui ne ressemblent pas à des enfants de chœur. Bien reçu ?

— Roger.

— De bandit Deux à Bandit Un. Confirmé ! Les deux caisses ralentissent devant l'immeuble de nos petits copains. Une Mercedes, encore, et une Caddie. Ça y est, ils stoppent complètement. C'est pas sept mais huit armoires à glaces à l'intérieur. Personne ne descend. Attendez... Ah, voilà un gus qui sort de l'immeuble et se dirige vers les deux bagnoles. Ils discutent mais restent sur place. Bon, je rappelle s'il y a du nouveau.

— Ça ressemble à un renfort, fit remarquer Cassiopea. Peut-être pour un convoi ?

— Faut l'espérer, répondit Tiffany dans l'Econoline.

Troquant son micro pour le radio-téléphone, Bolan composa un numéro sur le cadran.

— J'écoute ! fit Grimaldi en attente sur un taxiway du Washington

National Airport.

— Fais chauffer ta moulinette et décolle rapidement. Direction plein nord. Signale-toi au passage de Chevy Chase.

— OK ! Je fonce.

Quatre minutes plus tard, le Polonais annonça :

— Ça y est ! Ça m'a l'air d'être le grand branle-bas... Les deux Mercedes décarrent doucement, et aussi la Caddie, et une Pontiac qui vient de sortir du parking. Toutes salement noires et affreuses comme tout.

— C'est sûrement pour un enterrement, fit Cassiopea ironiquement.

— T'as quelque chose contre le black ? grogna Teddy Jackson.

— Tu parles ! T'es ma couleur préférée, je t'adore.

— Attention, avertit Michatowicz. Une cinquième bagnole vient de déboucher du parking. Une Camaro blanche avec un seul mec à bord.

— Essaie de me le décrire, répliqua Bolan.

— Il va passer pas loin de moi. Attends... Ouais, je le vois bien. Grosse tête rougeaude, des moustaches de frimeur et des petits yeux de raton laveur avec des favoris. Ce serait pas l'ami Dany ?

— Affirmatif. Il ferme la marche du convoi. Attention à tous les Bandits ! Mettez en route et déployez-vous comme prévu.

Quatre accusés de réception parvinrent à l'Exécuteur, puis :

— De Bandit Quatre à Bandit Un. Le troupeau de bisons noirs suivi d'un blanc va passer par chez toi. Compte jusqu'à dix et tu vas l'avoir en visuel.

— Roger ! confirma Bolan. Visuel sur les cibles.

Il venait en effet d'apercevoir le cortège de cinq véhicules qui débouchait dans Nebraska Avenue et prenait de la vitesse. Lorsqu'ils l'eurent dépassé, Bolan attendit quelques secondes puis s'engagea sur la large chaussée derrière le convoi.

— Appel à tous les Bandits ! envoya-t-il dans sa radio.

De nouveau, quatre réponses succinctes lui parvinrent, avec une rigueur toute militaire. Puis le Polonais commenta :

— Ils vont vers le nord. On dirait qu'ils veulent attraper l'autoroute 270.

— Possible. Élargissez le front pour le cas où ils changeraient d'axe.

— Roger ! Roger ! On les lâche pas, fit Cassiopea d'un ton enjoué. Bon Dieu ! Ça fait du monde, hein ? Au moins quinze joyeux mecs qui

se rendent à une petite sauterie campagnarde.

— Tiens ta langue ! lui envoya Crazy Horse dans la radio. Réserve tes bobards pour dérider les putains de Mormons.

— Tu sais ce qu'ils te disent, les Mormons ?

— Terminé ! trancha Bolan. Silence radio jusqu'à nouvel ordre. Stand-by et ouvrez les yeux.

Consultant sa montre, il y lut 13 h 55 et pensa que le lieu de destination de la troupe n'était pas très éloigné. La conférence des cannibales était prévue pour 15 heures. Une heure de battement, cela pouvait représenter entre soixante et quatre-vingts kilomètres de distance à vitesse moyenne sur les routes du Maryland.

CHPITRE XVIII

À 14 h 20, ils avaient parcouru une quarantaine de kilomètres depuis Chevy Chase lorsqu'ils reçurent un message de Jack Grimaldi :

— Épervier pour Bandit Un.

— Oui, Épervier ! fit Bolan. Position ?

— Je viens de dépasser Rockville et je vole en direction de Montgomery Village.

— Tu ne devrais pas tarder à nous apercevoir. Nous roulons sur Frederick Avenue, en parallèle avec l'autoroute 270.

Deux minutes s'écoulèrent, puis :

— Ça y est, je vous vois. Je suis à deux mille pieds d'altitude. Hé ! On dirait que vous avez des gamelles accrochées aux fesses. Deux caisses en formation serrée à environ cinq cents mètres du stock-car.

— Quel genre, les gamelles ?

— Deux grosses noires rapides. Elles gagnent du terrain sur vous.

— O.K., Épervier. À tous les Bandits, vous avez entendu ?

L'Exécuteur reçut quatre réponses instantanées.

— Bon. Attention !... On fait un break. Le stock-car va se laisser dépasser tranquillement par les deux gamelles. Bandit Deux et trois, accélérez. Dépassez le convoi et stabilisez-vous. Bandit Quatre restera collé devant moi. Tenez-vous prêts mais cool !

— Roger, roger ! On est super-cool ! dit Cassiopea.

Bolan se laissa dépasser par la Chevrolet de Michatowicz qui lui adressa un petit signe au passage. Puis ce fut la Buick Riviera emportant l'Indien et le grand Noir et enfin l'Oldsmobile conduite par Cassiopea. À droite de ce dernier, Fred Fratelli se tenait dans une position relaxe qui ne trompait pas l'Exécuteur. Sous des dehors parfaitement détendus, l'italien était prêt à répondre à un éventuel feu adverse en quelques centièmes de secondes.

Dès qu'il eut doublé la Toyota, Cassiopea leva un peu le pied et s'arrangea pour maintenir la même allure que Bolan. Dans le rétroviseur, ce dernier surveilla la manœuvre qui s'opérait une centaine de mètres derrière lui. Il vit le fourgon Econoline qui se rangeait sagement sur la gauche pour laisser passer une Lincoln Continental en pleine accélération, puis une seconde exactement du

même type. Il ne leur fallut pas longtemps pour se rapprocher de la Toyota. Bolan ne fit rien pour échapper à la manœuvre de dépassement.

Au moment où il se laissa doubler, il observa tranquillement les deux passagers avant du premier véhicule qui jetèrent un regard appuyé à la Toyota, par-dessus une vitre fumée aux trois quarts abaissée. D'imposantes carrures et des visages brutaux, hermétiques. Il leur adressa un petit signe amical de la main.

La seconde Lincoln le doubla dans un gros déplacement d'air, moteur vrombissant. En quelques secondes, les deux limousines dépassèrent aussi l'Oldsmobile puis continuèrent à la même vitesse rapide. Bolan leur laissa prendre un peu de champ avant d'actionner le bouton d'émission :

— Bandit Un à tous ! Les deux gamelles continuent vers le troupeau de bisons. Il se pourrait qu'il y ait un engagement. N'intervenez pas, sauf si on vous accroche. Bien compris ?

— Ouais, te casse pas, on cherchera pas les coups, répondit Jackson.

— Roger ! dit plus sobrement Michatowicz.

— Épervier ?

— Je suis légèrement en retrait sur ta gauche, précisa Jack Grimaldi. Vu d'en haut, le Maryland n'est pas fameux, ça file plutôt le bourdon. Bon, les deux galtouzes viennent de se stabiliser à quatre cents mètres au cul du convoi. Ils ne cherchent pas le contact, ça doit être une équipe différente. Tiens... Les premiers prennent un peu de distance. Apparemment, la confiance ne règne pas.

Une quinzaine de minutes s'écoulèrent sans qu'aucun changement n'intervienne dans la répartition de l'étrange caravane. Puis, Grimaldi annonça :

— Ça y est, ils viennent de casser leur axe. Le bison blanc s'est engagé sur une route secondaire vers l'est, à environ deux kilomètres de toi, Bandit Un. Les bisons noirs continuent et les deux gamelles suivent à distance. Bizarre. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Bandit Un à tous ! lança Bolan. Pas la peine de se faire repérer, on décroche ! Épervier va continuer l'observation. Confirme, Épervier !

— Roger ! jeta le pilote. Je prends le relais.

L'Exécuteur vit dans le ciel un point en mouvement dont la trajectoire s'incurvait vers l'est. Il annonça à ses coéquipiers :

— Bandit Un pour Deux à Quatre et Stock-car... Engagez-vous sur la prochaine bretelle. Pas de précipitation. À partir de maintenant,

c'est Épervier qui nous guide. Restez en stand-by et prudence.

La voix gouailleuse de Cassiopea claqua dans le haut-parleur :

— Prudence ?

— Affirmatif ! confirma sèchement Bolan. Stock-car, colle-moi au train. Les autres, échelonnez-vous de cent en cent mètres.

Ils atteignirent bientôt une route secondaire qu'ils empruntèrent, y roulèrent durant une minute puis stoppèrent. Cinq nouvelles minutes passèrent dans un silence tendu. Enfin, un message encourageant fut lancé depuis le Hughes 500 :

— Hé ! Accrochez-vous. Je pense avoir repéré l'objectif. Y a rien d'autre de franchement intéressant sur plusieurs bornes à la ronde. Une grande baraque toute blanche, presque aussi grande que la maison du Président. Un mur tout autour. Des baies vitrées partout, une allée circulaire et une autre qui se raccorde à une route, la Départementale 194, je crois. C'est entre Walkersville et Woodsboro. En tout cas, je vois ce qui ressemble à des gus qui se promènent dans la propriété. Et quatre bagnoles sur une sorte de parking. Ça pourrait ressembler à une place-forte. Ouais... Bon, le convoi est en approche, je commence à l'avoir en visuel à environ trois kilomètres. Toujours dans l'axe. L'objectif se confirme. Voilà... Ils ne vont pas tarder à s'engager dans l'allée. Les deux gamelles suivent à bonne distance. Tu veux que je reste au point fixe ?

— Négatif, répliqua Bolan. Dégage et pose-toi à proximité dans un coin tranquille.

— Roger ! Je dégage !

— Bandit Un à tous, lança-t-il dans la radio. On repart. Préparez-vous à couvrir l'opération.

CHAPITRE XIX

Le gros Lance Morgan et le distingué sénateur Jerry Hertzelt discutaient avec vivacité sous l'auvent d'une terrasse accolée à la grande maison blanche. De l'autre côté d'une longue baie vitrée, d'autres personnages formaient un groupe apparemment disparate, assis dans des fauteuils club au fond d'un grand salon luxueux.

Il y avait là le général Alan Balsman, l'un des principaux responsables des forces de l'OTAN en Allemagne ; un ex-cadre supérieur du Département d'État reconverti dans la politique ; Jody Plefka ; ainsi qu'un homme qui se faisait appeler Frank Dierkop et qui représentait le Conseil Central du Cartel.

Jerry Hertzelt avait empoigné le bras de Morgan et lui lâchait hargneusement dans l'oreille :

— Pense ce que tu veux, mais je te dis qu'on va au-devant de la pire merde qui puisse nous arriver. Je le sens ! Il y a eu d'abord ce qui nous a été dit au sujet de cette pourriture de Bolan. Et depuis, plus personne n'en parle, personne ne sait ce qu'il est en train de magouiller. Ensuite, ça a été l'apparition de ce soi-disant Roy Smith. Pour moi, ça fait trop en trop peu de temps ! Si tu veux mon avis, ces deux mecs n'en font qu'un seul, Lance.

— T'as p'être raison, Jerry, fit le gros financier en hochant la tête d'un air songeur. Mais je crois plutôt à un coup tordu de Tilzer. Maintenant, on sait d'ailleurs à peu près comment son connard de Dany Riebel s'est foutu dans la merde avec la fille.

Un bruit de staccato l'interrompt, venant de l'extérieur et s'amplifiant rapidement. Morgan leva la tête et aperçut l'hélicoptère qui venait de jaillir au-dessus de la cime des arbres bordant la propriété et commençait sa descente vers une grande pelouse devant la maison.

— C'est Jojo ! annonça Morgan.

Il parlait de Joseph Moose, l'un des plus grands spécialistes de la manipulation financière aux USA.

Presque en même temps, un cortège de plusieurs voitures s'annonça à l'entrée de la propriété. Aussitôt, un homme au visage ténébreux s'approcha de Morgan et lui adressa un petit signe de connivence. Il s'appelait Michaël Rosa. C'était un personnage

important de la *Cosa Nostra* et il était considéré comme le futur grand *capo* de la côte Est.

Il se détourna et claqua des doigts. Un type en costume de maître d'hôtel se pointa aussitôt et stoppa devant lui avec déférence.

— Tes hommes sont là où il faut, Bernie ?

— Aucun problème, monsieur. Tout le dispositif de sécurité est en place.

— Bon. On a un invité dans la première voiture. Les trois autres doivent amener une escorte. Tu feras mettre tous ces gars à distance, du côté de la remise, et fais-les surveiller.

— Est-ce qu'on doit s'attendre à des difficultés avec eux ? questionna poliment le chef de la sécurité.

— On ne sait jamais ! grasseya Mike Rosa, le regard braqué sur l'allée.

Deux autres véhicules, de grosses Lincoln, filaient le train des premiers à bonne distance.

— Ceux-là sont des nôtres. Envoie quelqu'un pour leur dire de rester près de l'entrée.

— Ils vont bloquer l'allée...

— Ouais. C'est ce que je veux. Qu'ils laissent les bagnoles en plein milieu et se répartissent le long de l'enceinte. Vas-y maintenant !

Dès que le type se fut éloigné, Morgan fit un bref sourire de remerciement à l'adresse de Rosa, puis il se leva pour accueillir Joseph Moose qui apparaissait dans le salon, encore penché en avant comme s'il avait toujours au-dessus de sa tête les pales de l'hélicoptère.

— Content de te voir, Lance ! grinça l'homme grand et sec aux cheveux argentés, qui régnait sur Wall Street.

— Ça va, Jojo ?

— Tu parles ! Tous ces pétouchards n'arrêtent pas de m'appeler pour me parler de ce qui se passe. Comme si je ne le savais pas ! Il y en a aussi qui n'arrêtent pas de poser des questions stupides.

Il se tourna ensuite vers Hertz, lui fit un clin d'œil.

— Salut, Jerry !...

Puis ses mâchoires de cannibale se contractèrent.

— Hé ! c'est Tilzer, là-bas ?

— On l'a convoqué. Sa venue tombe dans le cadre de l'éclaircissement... Au fait, le Cartel nous a envoyé un délégué. Il s'est annoncé comme Frank Dierkop, tu en as déjà entendu parler ?

— Connais pas. C'est sûrement un pseudo, tous ces gus qu'ils délèguent à droite et à gauche changent de nom sans arrêt. Ils

affirment que c'est une question de sécurité. Je pense que c'est une connerie.

— À moins que ce soit par méfiance vis-à-vis de nous, répliqua Morgan.

Mitchell Tilzer marchait vers eux, le regard sombre et la bouche mauvaise.

— Hello, Mitch ! fit Jerry Hertz.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? cracha Tilzer. Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi on jette mes hommes comme des malpropres ?

— Relax, Mitch ! fit Morgan. Est-ce que tu avais vraiment besoin de faire venir toute une troupe ?

Un instant, Tilzer sembla sur le point d'exploser. Il souffla l'air de ses poumons, toussota et répliqua sèchement :

— Ces gus, Lance, c'est notre protection. Est-ce que tu peux comprendre ça ?

— Pas vraiment, non, ricana Moose. J'avais entendu dire que Michaël avait ces choses bien en main.

— C'est exact, confirma Morgan. Mais ça n'a pas l'air d'être l'avis de Mitch.

— Paie-toi ma tête et ça va s'arranger ! fulmina l'ancien cadre de la CIA.

— Je pense plutôt que tu n'es pas très tranquille pour toi-même, Mitch, railla Morgan qui manifestement faisait tout pour placer son interlocuteur hors de lui. Après tout, t'as peut-être des raisons valables.

Hertz s'interposa :

— Laissez tomber ! Avec les événements de cette nuit, nous sommes tous à cran, mais ce n'est pas le moment de se laisser aller à des querelles stupides. Nous avons à discuter positivement et à prendre des décisions graves.

— Dans la transparence, pouffa aigrement Moose.

Morgan s'esclaffa. Il envoya une claque sur l'épaule de Tilzer.

— On se calme, les amis. Y a pas le feu, hein ? Calmos... On fait tout dans la transparence !

CHAPITRE XX

Les sept hommes se tenaient à la lisière d'un bosquet, à environ cinq cents mètres de la grande maison blanche.

Trois tubes métalliques avaient été assemblés pour former un canon acoustique reposant sur un trépied devant Bolan qui avait coiffé un casque d'écoute relié à un amplificateur. À côté de lui, John Cassiopea questionnait doucement dans un talkie-walkie :

— Est-ce que tu as trouvé la bonne planque, Sniper ?

— Ouais, à environ trois cents mètres de la baraque, répondit le grand Noir. Sur la petite colline à côté des bois. J'ai une vue globale de l'objectif et je suis sûr de faire mouche sur tout ce qui bougera.

Il était équipé d'un AR-15 muni d'un puissant télescope de visée.

À côté du canon acoustique, un mortier de 50 avait été installé dans l'herbe, plusieurs obus à ailettes disposés à proximité. Michatowicz se tenait en avant, également équipé d'une carabine Ruger de gros calibre tandis que Bob Tiffany et Fred Fratelli examinaient les LAWs qu'ils avaient soigneusement rangés devant eux.

Les voitures avaient été abandonnées et dissimulées de l'autre côté du petit bois, le long de la nationale 194.

— Voilà Crazy Horse, avertit Cassiopea.

L'Indien vint s'asseoir dans l'herbe à côté de l'Exécuteur.

— C'est fait, annonça-t-il. La dérivation a été facile, la communication passera comme si elle provenait d'un poste normal.

— O.K. Ils ne vont pas tarder à passer à table.

— Bon appétit ! rigola Cassiopea.

Bolan plaça un casque d'écoute sur sa tête. Il régla la lunette de visée du système acoustique, le braquant sur le salon à travers la baie vitrée. Il eut tout d'abord un brouhaha ambiant dans les oreilles, affina la sélection et entendit nettement une voix arrogante :

— Sans vouloir vous bousculer, je pense que ce serait bien d'entendre d'abord ce que veut nous dire Mitch Tilzer. Mitch est inquiet, il pense qu'il se passe des opérations pas très claires chez nous.

L'homme qui prononçait ces paroles suffisantes était grand et gros, presque obèse. Bolan identifia Lance Morgan, le « prestidigitateur » de New York pour tout ce qui concernait les gros trafics bancaires

clandestins et les détournements de fonds publics.

Derrière lui, il pouvait observer Abie Neuman, un autre spécialiste de la grande magouille, ainsi que Jo Moose, le caïd de Wall Street, puis Tilzer qui s'avavançait d'un air raide et offusqué.

C'était à n'en pas douter du très, très beau monde.

Le silence s'était fait dans le grand salon aux moulures dorées. Tilzer s'humecta les lèvres tout en regardant à travers la baie ses hommes qui avaient été parqués près d'une remise. Dany Riebel était avec eux et essayait de les calmer. Tilzer regrettait de ne pas l'avoir à côté de lui.

— On t'écoute, Mitch ! dit Morgan, impatient.

— Ouais... D'abord, je voudrais poser une question. Qui est Roy Smith et qui l'emploie ? Toi, Morgan, ou toi, Abie ? Ou est-ce quelqu'un du Cartel ? Tu ne dis rien, Jo ?

Il y eut quelques raclements de gorge dans l'assistance. Puis Moose haussa les épaules.

— Tu nous insultes, Mitch. Mais je vais te répondre quand même. Je ne connais pas ce Roy Machin dont tu nous parles.

— Moi non plus, évidemment, fit Morgan. Nous en avons déjà parlé. En revanche, je pense qu'il est intéressant de savoir qui nous l'envoie.

Le congressiste Terry Rafferty tira sur sa cigarette et souffla un long jet de fumée avant d'avancer d'un ton catégorique :

— Smith et Bolan ne font qu'un. Vous n'avez pas encore compris ça ?

— Tu parles ! éclata Tilzer. Dany l'a eu en face de lui et ils ont discuté ensemble. Si ça avait été Bolan, il l'aurait reconnu ! La question reste posée : qui a lâché ce chien fou dans mon organisation ?

Lance Morgan consulta Dierkop du regard.

— Qu'en penses-tu, Frank ?

L'envoyé du Cartel fixa un regard inexpressif sur Morgan. C'était un homme d'une quarantaine d'années au visage granitique.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce Roy Smith dans le cadre de l'association, expliqua-t-il avec flegme. Mais ça ne veut rien dire. Les éléments directeurs sont particulièrement réservés en ce qui concerne leurs agents et leurs moyens de liaison. Il se peut qu'ils emploient ce type sans que j'en aie connaissance. J'espère avoir satisfait la curiosité de Tilzer.

Ce dernier bomba le torse et frappa dans ses mains, les yeux furieux :

— Ben voyons ! Il se peut que... Ça ne veut rien dire... C'est vous qui ne voulez rien dire, mon vieux ! Je crois que personne ici ne se rend vraiment compte de ce qui s'est passé. C'est quand même bien ce type qui a bousillé cinq des hommes de Jerry et qui a embarqué la petite Italienne !... Je ne parle même pas de ce qui s'est passé ensuite, tout ça, c'est un micmac invraisemblable. Est-ce que quelqu'un a envie de me parler de collaboration étroite et efficace entre nos groupes respectifs ? Qui peut me dire à quoi jouent ces gens qui sont censés coordonner toutes les opérations depuis leurs planques dorées et qui, en définitive, se comportent d'une manière aussi mystérieuse ?

Le ton s'était fait persiflant. Dierkop eut un sourire dédaigneux et Jo Moose leva la main dans un geste apaisant.

Morgan prit la parole d'une voix cassante :

— Si effectivement ce Roy Smith, ou quel que soit son vrai nom, travaille pour le Cartel, on peut comprendre qu'il ait décidé de prendre la fille en charge. Ton ami Dany ne s'est pas montré très efficace, Mitch.

— Dany a fait ce qu'il devait faire ! aboya Tilzer. On ne pouvait pas savoir que cette bonne femme était à moitié hystéro. Ce que vous semblez oublier, c'est qu'au début de l'interrogatoire, Dany a obtenu d'elle une information capitale qui nous a permis de savoir où était Bolan. C'est d'ailleurs comme ça que Mike a pu envoyer une équipe sur place.

— Ouais, bravo pour le résultat ! s'esclaffa Jo Moose. Je n'ai d'ailleurs toujours pas compris pourquoi toi et ton copain Dany avez eu l'idée subite d'aller réveiller ce mec, Mitch. C'était vraiment pas génial.

— On m'en avait donné l'ordre ! se cabra l'ex cadre de la CIA.

— Ah ouais ? Et... On peut savoir qui ?

— Moi, répondit Michaël Rosa après un temps de silence.

— Tiens ! fit Jerry Hertz. Et à quel titre ?

— Celui de notre association, sénateur. Quelque chose vous ennuie à ce sujet ? Bolan est un danger pour nous tous. Quand nous avons su qu'il était dans le coin, nous avons réagi avec logique. J'espère que ça ne vous gratte pas trop !

— En attendant, il cavale !

— Ouais. Et il cavale vite. Tout le monde sait qu'il ne traîne jamais là où il a semé sa merde.

— Qu'est-ce qu'il faut pas entendre ! soupira bruyamment Tilzer.

— Oh, ça va ! jeta le mafioso.

Depuis quelques instants, une main s'abattait à une cadence régulière sur une table.

— Notre associé militaire s'impatiente, ricana Rosa.

La main cessa de tambouriner et le général Balsman promena un regard sévère sur l'assistance.

— J'ignorais que nous étions là pour régler des querelles personnelles, dit-il dédaigneusement. L'ordre du jour prévoyait trois points précis relatifs à l'opération intermédiaire et à la mise en fonction de la base Minerve.

— Fallait bien régler cette petite histoire, intervint Morgan. Maintenant que c'est fait, on va pouvoir discuter sérieusement. Ça va comme ça, général ?

L'officier supérieur se raidit et considéra le financier véreux avec dédain. Puis il enchaîna :

— Vous semblez oublier que les délais deviennent extrêmement réduits pour que nous puissions opérer la phase d'essai global. Tous les cônes sont déjà parvenus sur la base M-4 en Turquie et montés sur les vecteurs d'acheminement tactiques. Cela signifie que nous ne pouvons pas retarder indéfiniment leur envoi sur les objectifs prédéterminés. J'ai donc besoin de savoir exactement la date limite de l'intervention civile.

— En ce qui nous concerne, répliqua Frank Dierkop, tous les éléments incidents auront pris leur place jeudi soir au plus tard. Donc, dans trois jours.

Hertz et Rafferty échangèrent un regard gêné.

— Nous avons besoin de quarante-huit heures supplémentaires pour étayer notre action auprès du Congrès, intervint Rafferty. Quelques interventions sont encore nécessaires pour obtenir une adhésion suffisante au projet. Mais je veux poser une question au sujet des forces militaires qui vont opérer sous notre initiative, général. De quelle base vont-elles partir ?

— Directement des USA.

— Pourriez-vous préciser ?

— Ça se fera depuis Prométhée. Le transport s'effectuera à partir de cette base à bord de deux avions C-140, expliqua le général Balsman. Cent quatre-vingts soldats encadrés par dix officiers comme unité de protection. Quatre pilotes seront parmi eux et deux autres auront la charge de convoier deux F-111E jusqu'à notre base en Turquie. Un double ravitaillement en vol est prévu. Les équipages définitifs seront désignés au dernier moment et on leur remettra un

plan de vol électronique non modifiable. Ce plan de vol est déjà établi. Voilà pour ce qui est du déroulement préalable de l'opération.

— Vous parlez de Prométhée... dans les Rocheuses ? s'enquit le sénateur Hertz. Vous avez déjà eu un problème là-bas.

— Non. Il s'agit de Prométhée-3, une ancienne base du Stratégie Air Command que nous avons fait réactiver fictivement. Elle est située en Pennsylvanie, au pied des Appalaches.

Michaël Rosa donna un petit coup de coude dans l'estomac d'Abie Neueman, à côté de lui.

— Il n'a pas l'air d'avoir peur que quelqu'un ici vende la mèche au sujet de ses petits secrets.

— Tu sais exactement où se trouve Prométhée-3 ? rétorqua Neueman.

— Non. C'est grand, la Pennsylvanie.

— Moi non plus, et j'ai pas envie de le savoir. Et il n'y a personne ici qui ira raconter quoi que ce soit au-dehors. Personne n'y a intérêt.

Le général Balsman poursuivait :

— À part les pilotes, tous les hommes placés sous notre commandement proviennent de la COMSAK. Dans le cadre de la CIA, ils ont reçu une formation de combat équivalente à celle des Marines. Cela réglé, j'en arrive au second point...

Une sonnerie l'interrompit dans son exposé. Morgan décrocha un téléphone près de lui sur un guéridon.

— Oui ! fit-il sèchement.

— C'est Lance ? s'enquit une voix grave aux intonations prudentes.

— Qui êtes-vous ?...

— Je vous ai posé une question. Est-ce bien Lance au bout du fil ?

— Oui. Qui parle ?

— Je ne peux pas donner d'indication, cette ligne n'est peut-être pas sûre, reprit la voix prudente. Il y a de gros nuages à l'horizon. Ne m'interrompez pas, c'est très important et urgent... Écoutez, nous avons la certitude qu'une certaine personne très indésirable est en train de traîner dans votre secteur, vous voyez de qui je veux parler ?

— Eh bien, pourriez-vous préciser ?

— Je veux parler d'un certain type qui s'habille habituellement en noir. Est-ce que vous comprenez ?

— Oui, bien sûr, répondit le roi de la magouille dont le visage commençait à se décomposer.

CHAPITRE XXI

La voix dans le téléphone se fit acide :

— Ici, nous pensons qu'il y a eu une fuite à votre niveau. Apparemment, il est au courant de la réunion. Vous devriez prendre des mesures de sécurité. Évidemment, je parle au nom du Conseil qui est très inquiet pour vous.

— Pouvez-vous être plus explicite ?

— Nous vous avons envoyé quelqu'un qui est à même de vous expliquer la situation et qui prendra la situation en main. Heu, il ne doit plus être très loin de chez vous en ce moment.

— Vous pouvez au moins me donner une indication, un nom ? grogna Morgan.

— C'est un de nos agents dont les fonctions sont les mêmes que celles de Frank Dierkop. Son prénom est Roy. Vous y êtes ?

— Vous avez dit Roy ?

— Oui. Ne me faites pas répéter, Lance.

— Bon, je vois. Je vois. Ils se connaissent tous les deux ?

— Non, c'est une question de sécurité. Il vous dira exactement ce qui se passe, reprit le correspondant. En attendant, restez tranquilles et assurez-vous que les autres ne paniquent pas.

— Attendez ! Qu'est-ce qui me prouve que vous parlez au nom de... ::

— Ne prononcez aucun nom ! Je vais vous donner une indication qui va vous faire comprendre : l'ordre du jour comprend trois points... Mise en horaire de Prométhée, nouveau délai opérationnel sur G.P., et fin de l'intervention civile. Cela vous suffit ?

Des gouttes de sueur dégoulinèrent du front de Morgan.

— Bon, d'accord. Je...

— Ne vous divisez surtout pas. C'est ce que souhaite la personne indésirable si elle intervenait.

— D'accord !

— Bien. Je raccroche. Smith ne va pas tarder.

La communication fut interrompue. Morgan raccrocha et regagna sa place en s'épongeant avec un kleenex. Puis il se pencha vers Tilzer.

— Tu vas pouvoir poser tes questions à Roy Smith, Mitch ! On va avoir sa visite.

— Quoi ? Cet enfoiré !

— Surveille tes propos, je viens d'avoir la confirmation qu'il est parrainé par le Cartel. Le gros plat de merde nous arrive sur la tête. Et c'est pas tout !

À proximité, Moose avait capté l'essentiel de leurs propos. Il se rapprocha encore et chuinta :

— Est-ce que tu veux dire que ce type va venir ici ?

— De qui veux-tu parler ?

— Tu le sais bien, fais pas l'innocent.

— O.K. On vient de m'annoncer aussi que la grande salope rôde dans le coin. C'est pour ça qu'ils nous envoient Smith.

— Bo... Bolan ?

— Parle pas trop fort, tu vas foutre la panique. Pour l'instant, on ne craint rien. Avec tous ces mecs pleins d'acier qui glandent dans le parc, le fumier se risquera pas à montrer son tarin.

Morgan s'approcha de Michaël Rosa qu'il mit succinctement au courant.

— Moi, je me casse, décréta Moose qui avait rejoint les deux hommes.

— Pas question, Jojo, fit le mafioso. Si ce mec est dans le coin, il n'attend qu'une chose, que nous sortions tous à la queue leu-leu pour nous aligner.

— Moi, je suggère d'attendre l'arrivée de Roy Smith, dit Morgan. Je vais quand même vérifier...

Il se dirigea de nouveau vers le téléphone qu'il décrocha et commença à composer un numéro à Washington. Puis il suspendit son geste et se retourna, le visage blême.

— Il n'y a plus de tonalité ! annonça-t-il.

Le général Balsman, Mitchell Tilzer et Abie Neueman l'observaient en silence, la mine inquiète.

— Putain de merde ! grogna Michaël Rosa entre ses dents.

Lui avait immédiatement pigé la situation. Il se rua à l'extérieur et commença à aboyer des ordres à destination des hommes qui stationnaient par petits groupes dans l'enceinte de la propriété. Ceux qui étaient toujours entassés près d'une remise observaient le mafioso avec étonnement et inquiétude.

— Dany ! hurla Rosa en faisant un geste brutal vers Riebel. Prends tes hommes en main et répartis-les tout le long du mur. Magne-toi !

— Qu'est-ce qui se passe, Mike ?

— Rien, j'espère ! Mais on fait comme si. Magne-toi, merde !

En quelques secondes, les abords de la grande maison furent le siège d'une agitation fébrile. Des hommes couraient en tous sens, certains cherchant des positions stratégiques, d'autres s'interpellant d'un ton nerveux. À l'amorce de l'allée privée et sur tout le périmètre encerclant le parc, des guetteurs armés de pistolets mitrailleurs ou de fusils se postèrent de place en place. L'état de siège venait de s'installer.

Plusieurs grossiums étaient sortis et se tenaient sur le devant de la maison. Neuman regardait l'hélicoptère de Joseph Moose au milieu de la pelouse.

— Combien as-tu de places dans ton taxi ? lui demanda-t-il.

— Trois sans le pilote. Mais je n'ai pas l'intention de dégager le terrain, sauf s'il y avait un danger réel. J crois pas à ces histoires, Abie.

— Tu parles qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter ! marmonna Tilzer entre ses dents.

Depuis une fenêtre, un homme cria :

— Hé ! Quelque chose arrive là-bas...

Une voiture survenait dans l'allée, au seuil de la propriété. C'était une Oldsmobile Cutlass qui stoppa devant la grille d'entrée, sous les yeux des gardes armés.

L'un d'eux reçut un ordre bref à travers un talkie-walkie et fit signe au conducteur de poursuivre sa route. L'Oldsmobile longea l'allée de gravier et s'arrêta devant la maison dans un petit dérapage. Un homme en sortit immédiatement et jeta un rapide regard panoramique sur les lieux.

— Roy Smith ! grinça Tilzer. Alors, c'est lui...

— Ouais, c'est bien lui, fit Dany Riebel qui était venu se placer derrière son boss.

L'arrivant portait un blouson de cuir, un jean et des bottes souples. Un gros revolver en inox lui pendait sur la hanche droite.

— Il se prend pour John Wayne ! ricana Jo Moose.

Ils le virent se pencher à l'intérieur de l'Oldsmobile et en retirer un combiné M-16/M-203 qu'il suspendit par une bretelle à son épaule avant de glisser plusieurs chargeurs dans ses poches.

Il saisit également un talkie-walkie puis il s'approcha du groupe. Michaël Rosa fit quelques pas à sa rencontre et s'interposa sur son passage, une main près de l'échancrure de sa veste. Le mafioso s'apprêtait à prendre l'initiative d'un bref dialogue, mais les mots se

bloquèrent dans sa gorge sous l'impact du regard glacial qui le percuta de plein fouet.

— Faites rentrer les VIPs dans la maison, annonça Roy Smith d'une voix cassante.

— Hé ! Attendez un peu, mon vieux. Je voudrais d'abord savoir...

— J'ai dit : faites rentrer les VIPs ! À partir de maintenant, c'est moi qui dirige la situation, Mike. Est-ce clair ?

Le ton avait été cinglant mais sans aucune émotion. Le mafioso se retourna vers Tilzer.

— Qu'est-ce que tu en dis, Mitch ?

— Fais ce qu'il dit, Mike.

Puis Tilzer s'adressa à l'arrivant :

— On vous écoute, Roy Smith... ou autre chose. Alors comme ça, il paraît que la grande ordure est dans les parages ?

Un sourire lugubre étira les lèvres de Bolan-Smith qui ignora la question :

— Général Balsman, j'ai un message pour vous.

L'officier supérieur s'avança :

— Je vous écoute.

— Non. C'est confidentiel. Je veux d'abord que les personnalités rentrent dans la maison.

Il y eut un mouvement de reflux et des murmures, tandis que le gradé faisait quelques pas en avant. Après un coup d'œil global, Bolan fit demi-tour et s'éloigna vers l'Oldsmobile, suivi par Balsman qui marchait d'un pas raide, les traits tendus et la mine hautaine.

L'Exécuteur savait qu'il n'avait pas beaucoup de chances de réussir son coup, mais il devait tenter l'opération. Il espérait sortir le général de la place ennemie avant de déclencher l'assaut. Il fit encore quelques pas vers la voiture, ressentant physiquement la tension électrique qui s'amplifiait derrière lui.

Il n'avait plus que deux ou trois mètres à parcourir, le général le suivant presque au pas cadencé. Subitement, une voix hargneuse cracha derrière lui :

— Bolan !

Bon, c'était cuit pour une opération en douceur.

CHAPITRE XXII

Se retournant doucement, il évalua la situation d'un coup d'œil :

— Qu'est-ce qu'il y a, Tilzer, vous avez des problèmes ?

L'ex-agent de la CIA pointait sur lui un doigt furieux :

— C'est Bolan ! Je vous dis que c'est lui, nom de Dieu ! Vous ne comprenez pas que ce pourri est en train de nous baiser tous comme des cons ?

Un silence électrique se fit aussitôt. Ici et là, des porte-flingues fixaient la scène avec stupeur et appréhension.

— Demandez-lui donc où il va ! insista Tilzer. Et pourquoi il emmène Balsman !

— Tu veux prendre ma place, Mitch ? lui dit Bolan.

— Putain ! Mais vous comprenez pas ce qui se passe, putain de merde ? Vous comprenez pas ? Flinguez cette ordure ! Qu'est-ce que vous attendez, bande de cons ?

Bolan étendit la main gauche en avant comme s'il voulait calmer l'énergumène. Dans le même mouvement, il avait donné une petite secousse de l'épaule, faisant glisser le combiné de combat qui lui atterrit dans les bras. En une fraction de seconde, ses doigts s'étaient affermis sur la crosse et il pressait déjà la détente, libérant une rafale trépidante sur les ordures entassées devant la maison.

Sans cesser de tirer, il bouscula le général marron, le projeta au sol et caressa deux fois la détente du lance-grenade. Dans un double wooff ! les projectiles quittèrent le tube et allèrent exploser contre la grande baie du salon qui se désintégra dans un vacarme tonitruant.

Bolan vit Lance Morgan se plier en deux, la poitrine découpée en pointillés, pendant que Frank Dierkop faisait un bond en avant, propulsé par l'onde de choc de la double explosion et que plusieurs autres gros magouilleurs se bousculaient involontairement les uns les autres.

Retournant le combiné d'assaut vers le parking et l'entrée de la propriété, il tira coup sur coup quatre projectiles explosifs qui firent une coupe claire dans les rangs adverses. Ensuite, il balança la même quantité de fumigène pour ménager son repli, et vida son chargeur en direction de la maison.

D'un coup d'œil latéral, le guerrier aperçut le général qui se relevait et marchait en titubant à quelques mètres de lui, une main comprimant ses reins. Il avait sans doute pris une balle tirée par l'un des buteurs au début de la fusillade. Il le poussa vers l'Oldsmobile, déverrouilla la portière arrière et le projeta sur la banquette. Puis il bondit au volant, engagea la première vitesse et enfonça l'accélérateur.

Des types accouraient de partout à travers les nuages de fumée qui se développaient, braillant, s'interpellant ou gémissant. Il ne s'était pas écoulé plus de dix secondes depuis l'instant où Bolan avait déclenché l'enfer dans le parc. La troupe de protection ne s'attendait évidemment pas à une attaque depuis l'intérieur, mais tous ces gars allaient se ressaisir très vite. Certains d'entre eux tentaient de bloquer l'allée en manœuvrant à la hâte un véhicule dont le moteur hurlait.

Encore quelques secondes et le passage qu'on avait ménagé pour le laisser entrer allait se trouver de nouveau barré. Des coups de feu claquèrent, des impacts retentirent contre la carrosserie de l'oldsmobile. Bolan freina brusquement et accéléra aussitôt après pour placer le véhicule en dérapage et négocier brutalement un virage qui le mit provisoirement à l'abri d'une aile de la maison. Il roula sur le gazon, atteignit l'arrière de la propriété et stoppa l'Oldsmobile sous le couvert d'une double rangée d'arbres.

Puis il cracha dans son talkie-walkie :

— Attention ! Tir de barrage contre la façade. Feu général sur les côtés et l'entrée principale. Allez-y !

— C'est parti ! renvoya laconiquement Cassiopea dans la radio.

L'enfer se déchaîna dans la seconde qui suivit. Une roquette anti-char siffla sinistrement dans l'atmosphère avant de venir exploser contre le mur de façade, suivie aussitôt après de deux autres. De grosses balles claquaient en continu contre la maison et il y eut plusieurs impacts fracassants sur le parking, des obus de mortier qui déchiquetèrent des carrosseries déjà passablement endommagées.

Un nouveau chargeur encliqueté dans le M-16, Bolan se dégaga du volant. Trois types couraient en tiraillant comme des forcenés dans sa direction. Il les balaya de trois courtes rafales qui les couchèrent définitivement au sol et alla ouvrir la portière arrière du véhicule. Le général félon s'était redressé sur la banquette, grimaçant de douleur. Une tache rouge maculait son pantalon au niveau des fesses.

— Allez-y, finissez-moi, espèce d'assassin mégalomane ! hoqueta-t-il.

— Ne renversez pas les rôles, général, répliqua Bolan en lui expédiant un coup de crosse du fusil d'assaut sur la tempe.

Balsman bascula à la renverse et sombra dans l'inconscience tandis qu'une grosse déflagration retentissait. L'Exécuteur aperçut l'hélicoptère qu'une boule de feu projetait avec une violence extrême contre la grande maison. Des hommes tombaient un peu partout, silhouettes fugitives et grotesques visibles sporadiquement à travers des déchirures de la brume chimique. C'était un véritable massacre et Bolan ne s'en réjouissait nullement, mais il savait que tous ces hommes, à différents niveaux, n'étaient que des criminels capables des pires atrocités pour satisfaire leur appétit de puissance. Il connaissait bien ce genre d'individus pour qui la vie humaine n'est qu'une affaire d'argent, parfois de quelques dollars. Aussi n'était-il pas disposé à l'attendrissement ni à la mansuétude. La consigne préalable qu'il avait donnée pour l'assaut final se résumait à trois mots : pas de prisonniers. Sauf en ce qui concernait le général Alan Balsman pour les informations qu'il voulait en tirer.

Durant une vingtaine de secondes, le pilonnage se poursuivait, transformant la prétentiarde propriété en un charnier criblé d'impacts.

— Terminé ! lança Bolan dans la radio. Terminé, je rentre.

— Roger ! rétorqua une voix amie.

Et le silence retomba, aussi lourd qu'une chape de plomb. L'effet des fumigènes se dissipait. La place était nettoyée et Bolan relança l'Oldsmobile en direction de la sortie. Ce fut à l'instant où il l'atteignit qu'une rafale crépita et que des balles martelèrent le capot de son véhicule.

S'éjectant d'une détente, il braqua le combiné de combat, visant la carcasse démantelée d'où étaient partis les coups de feu. Deux grenades de 40 mm explosèrent contre la carrosserie en ruine, délogeant trois tireurs qui s'étaient planqués là et les projetant à plusieurs mètres de hauteur.

Bolan serra les dents en ressentant une douleur subite dans la cuisse. Sa blessure se rouvrait, pas de doute, mais il devrait s'en accommoder. L'important, à présent, consistait à s'éloigner des lieux au plus vite. Malgré l'isolement de la propriété, l'Exécuteur redoutait une intervention rapide de la police.

Il arriva en trombe sur la position occupée par sa petite équipe de renfort, coupa le contact et appela :

— Épervier !

— Ouais ! fit aussitôt Grimaldi. Je viens de redécoller. Le tableau est plutôt impressionnant.

— Comment sont les environs ?

— Le coin est calme, à part des bagnoles civiles arrêtées sur le bord de la route. On dirait que des gus cherchent à voir le show.

— Amène-toi, il y a un colis à embarquer en express.

Le général Balsman avait repris conscience mais demeurait allongé sur la banquette, le visage crispé dans une grimace haineuse. La tache sanglante sur son pantalon s'était élargie.

— C'est lui, le grand Balsman ? dit Michatowicz.

L'Exécuteur acquiesça d'un signe de tête et Cassiopea fit remarquer :

— Il a du sang partout. Où est-ce qu'il est blessé ?

— Si tu lui baisses le pantalon, tu verras qu'il a pris une balle dans les fesses.

— Ça, c'est glorieux !

— Récupérez le matériel qui pourrait être identifiable et prenez le large.

Les sourcils du Polonais se froncèrent.

— Dis-moi, Striker...

Il renifla, prit un air pataud.

— Oui, Mickey ?

— Bon Dieu ! Est-ce que ça veut dire que...

— Affirmatif, lui répondit Bolan.

— On a quand même formé une sacrée équipe, non ?

— Ouais.

— Tu penses qu'on se reverra un jour, hein ?

— Ce serait bien. Maintenant, emmène les autres et casse-toi. Ne rentre pas directement.

— C'est évident. Bon. Je sais que tu as raison, mais...

— Prends soin d'eux, dit Bolan pour écarter la discussion.

Il n'avait pas envie d'en rajouter. La gorge serrée, il les regarda monter dans les voitures qui démarrèrent bientôt. Quatre petits coups de klaxon discrets retentirent.

Un bourdonnement saccadé commençait à se faire entendre au-dessus de sa tête.

— Épervier pour Bandit Un, fit la voix de Jack Grimaldi à bord du Hughes 500. Je t'ai en visuel.

— Récupération et repli.

— Roger !

CHAPITRE XXIII

Un jeune soldat en treillis s'approcha de la jeep et salua avec raideur l'officier en uniforme qui occupait la place passager avant. Celui-ci lui grimaça un sourire sec en lui montrant un laissez-passer.

— Vous venez de Washington, colonel ? Je ne vois pas de nom sur ce papier.

— Te casse pas pour ça, fiston, rétorqua le gradé. Ouvre plutôt cette putain de barrière.

— Excusez-moi, mais j'ai besoin de savoir votre nom et à qui je dois vous annoncer.

Un autre soldat se tenait immobile dans une guérite, un fusil AR-15 au pied et une radio portative fixée à la ceinture.

— Annonce le colonel John Phoenix pour le major Bullock.

— Très bien.

Sur un signe, le militaire en faction appuya sur un bouton électrique qui commanda l'ouverture de la barrière coulissante. Puis, tandis que la jeep s'aventurait sur la base, il lança un avertissement dans sa radio.

Une centaine de mètres plus loin, sur une chaussée goudronnée, le conducteur du véhicule militaire eut un petit rire.

— Ça n'a pas été trop difficile.

— Rien n'est joué encore, renvoya Bolan à Jack Grimaldi.

— Alors, c'est ça, Prométhée-3 ! Ce n'est pourtant pas ce qui est écrit à l'entrée.

Un panneau fixé près de la barrière d'accès mentionnait : Lynchfield Base – Spécial Forces – Stratégie Air Command.

— Faut pas se fier aux apparences, Jack.

Le laissez-passer présenté à la sentinelle avait été trouvé sur le général Balsman qui, par ailleurs, avait été contraint de lâcher des informations déterminantes. En accord avec Harold Brognola, Mack Bolan avait échafaudé un plan de guerre en urgence, où il devait apparaître sous l'identité du colonel John Phoenix, officier attaché au Pentagone. Évidemment, John Phoenix n'avait jamais existé. L'Exécuteur avait déjà utilisé ce nom préfabriqué, notamment pour pénétrer dans une base militaire que la mafia avait occultement prise

sous son contrôle.

Prométhée-3 n'était pas très éloignée de l'Etat du Maryland. Le Hughes 500 avait amené les deux hommes en moins d'une heure à Reading où une jeep Wyllis maquillée les attendait, mise à leur disposition par un contact de Brognola. Une heure supplémentaire avait suffi pour parvenir à la base militaire.

Ils allaient atteindre un baraquement bas, près d'une tour de contrôle, lorsqu'une jeep presque identique à la leur traça un rapide sillage dans leur direction. Grimaldi freina, de même que l'autre véhicule qui s'arrêta dans un petit nuage de poussière. Un lieutenant moustachu salua Bolan puis s'enquit :

— Colonel Phoenix ?

— Oui. Où est Bullock ?

— Je suis le lieutenant Fuller. Le major Bullock est pour l'instant en inspection à l'extérieur de la base. Je ne crois pas qu'il ait été prévenu de votre arrivée.

— Aucune importance. Est-ce que vous allez me laisser planté au milieu de cette piste, lieutenant ?

— Excusez-moi, colonel. Veuillez me suivre.

La jeep redémarra et fit demi-tour, Grimaldi suivant le train. Bolan accorda toute son attention à l'infrastructure qui s'étalait de tous côtés. Il avait une vue dégagée sur la piste d'envol et le parkway. Les informations qu'il avait recueillies de diverses sources se révélaient exactes. Deux énormes transporteurs de troupes C-140 étaient visibles sur un grand parking, ainsi que deux chasseurs-bombardiers F-111E qui se découpaient devant des hangars au fond de la base.

Plus près, à moins de cent mètres, trois hélicoptères de combat Apache AH-64 stationnaient sous l'œil désabusé d'une sentinelle assise sur un fût de kérosène. Ils étaient équipés de roquettes et semblaient prêts à prendre l'air.

Bientôt, Grimaldi freina derrière la jeep de Fuller, à côté d'un bâtiment peint en blanc. La bâtisse servait de local administratif. À l'intérieur, ils tombèrent sur un planton assis derrière un comptoir, auquel Fuller donna des directives.

L'Exécuteur jeta un coup d'œil à sa montre. Il était dans les lieux depuis trois minutes. Il attendit une minute supplémentaire, puis s'approcha de Grimaldi.

— Voulez-vous aller chercher mes cigarettes dans la jeep ? lui demanda-t-il.

Le pilote lui répondit par un clin d'œil et s'éclipsa. Bolan

s'approcha du planton :

— Vous venez de la COMSAK vous aussi ?

— Bien sûr, répliqua le gars. Tout le monde ici vient de la COMSAK. Vous arrivez de Langley ?

Bolan lui jeta un regard aigu et questionna :

— Qui pilote ces Apaches ?

— Je ne les connais pas, mon colonel. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont là depuis une semaine pour assurer la sécurité de la base. D'ailleurs, ils vont décoller dans une vingtaine de minutes pour un vol de surveillance. De sacrés engins, hein ?

Bolan connaissait ce type d'hélicoptères d'assaut. Il en avait déjà piloté un en compagnie de Jack Grimaldi et s'était émerveillé de la manœuvrabilité du lourd appareil et de sa puissance. Équipé comme il l'était en ce moment, un seul de ces Apaches était capable de détruire un village ou même une petite ville en moins d'une minute.

— Oui, de sacrés engins, répondit-il doucement.

La porte s'ouvrit, laissant entrer un grand type anguleux au visage dur qui marcha rapidement vers le comptoir.

— Qui sont ces types ? demanda-t-il au soldat avec un fort accent.

Il n'avait pas encore vu Bolan dissimulé par le battant de la porte.

— Salut, Mosha ! lui lança ce dernier.

— Hein, quoi ? grogna le Russe, sursautant et pivotant brusquement.

Ses yeux s'exorbitèrent quand il vit le gros silencieux du Beretta braqué dans sa direction.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? cracha-t-il.

— Que la partie est terminée pour toi, camarade Andreanovitch.

— Qui êtes-vous ?

— Mack Bolan.

— Qui ?... Ah ! Je vois. Eh bien, peut-être pourrions-nous en discuter ?

Dans sa vision périphérique, l'Exécuteur enregistra le mouvement que faisait le planton pour se saisir d'un fusil appuyé contre un mur. Le Beretta décrivit un fulgurant arc de cercle, crachant une balle qui arracha l'arme des mains du type. Dans la même seconde, il revint sur son axe primitif tandis que le Russe dégainait un automatique. Le Beretta poussa un soupir rauque tandis qu'une ogive de 9 mm Parabellum se frayait un passage à travers le crâne de Mosha Andreanovitch.

Un bond par-dessus le comptoir amena Bolan contre le planton

qui cherchait encore à utiliser son arme. Il le neutralisa d'un coup de crosse derrière l'oreille avant de quitter la pièce.

Cherchant à repérer Grimaldi, il l'aperçut là où il s'attendait à le voir, près des hélicoptères Apache en train de discuter tranquillement avec la sentinelle.

Marchant rapidement mais sans précipitation, il les rejoignit, demanda au pilote :

— Tu sauras te débrouiller avec un de ces gros bidules ?

— Pas de problème, renvoya Grimaldi en souriant.

— De quoi parlez-vous, mon colonel ? fit le type, les yeux soudains méfiants.

— Si on te le demande..., lui répondit Bolan en lui arrachant le fusil AR-15 qu'il tenait sans trop d'assurance. Tu connais la réponse.

Il l'assomma d'un coup de crosse. Grimaldi se plaçait déjà aux commandes de l'Apache, en place avant. Bolan s'installa derrière lui sur un siège surélevé permettant une visibilité parfaite à travers la verrière de l'appareil de combat.

— C'est parti ! lança Grimaldi en appuyant sur la manette de lancement des turbomoteurs.

Le rotor commença à tourner dans un gros bruit de métal et son souffle puissant fit tourbillonner violemment la poussière sur l'asphalte. Dès que le pilote eut vérifié ses commandes et activé la radio de bord, une voix précipitée se fit entendre dans la cabine :

— Apache 235, répondez !

Bolan lui tapota l'épaule et lui fit signe de connecter l'intercom.

— Je vous écoute, jeta-t-il lorsque ce fut fait.

— Stoppez immédiatement vos moteurs, Apache 235. Vous n'êtes pas autorisé à décoller.

— Négatif, je décolle. Évacuez la tour et la zone des parkings.

— Qu'est-ce que ça signifie ? brailla l'opérateur radio.

— Je vais détruire Prométhée-3, mon vieux. Cassez-vous et dites aux autres d'en faire autant.

— Vous êtes cinglé !

— Affirmatif ! Vous avez dix secondes.

Il coupa l'émission et tapota l'épaule de Grimaldi.

— Ça colle pour toi ? cria-t-il pour dominer le vrombissement des moteurs qui maintenant tournaient à plein régime.

— Ouais.

— Alors, vas-y !

L'ancien pilote de la mafia connaissait les objectifs à atteindre. L'appareil s'enleva d'un coup, se plaçant face à la tour de contrôle tout en s'en approchant. Il n'y avait plus personne derrière les grandes vitres inclinées. L'avertissement de l'Exécuteur avait été entendu et compris.

À la pression qu'il exerça sur la commande de tir correspondit une brève secousse et un trait de feu jaillit dans un hurlement aigu. Une seconde plus tard, la tour de contrôle cessa d'exister, volatilisée en une multitude de débris de toutes sortes.

Un demi-tour complet de l'appareil l'amena face aux deux autres hélicoptères d'assaut qui se mirent à tressauter sous les impacts de grosses ogives de 30 mm.

— Poursuis ! gronda l'Exécuteur.

Grimaldi n'avait pas attendu pour lancer l'appareil contre son prochain objectif. Au terme d'une brutale ressource qui les plaqua contre les sièges, ils virent les deux mastodontes gris apparaître à moins de cinq cents mètres derrière la verrière.

— Feu ! murmura Bolan, les dents serrées, commandant le départ de trois roquettes Hellfire sur le premier C-140.

Les oiseaux de mort percutèrent leur cible de plein fouet, lui arrachant des monceaux de métal et le transformant la seconde suivante en une immense boule de feu.

Une nouvelle salve de trois missiles détruisit tout l'avant du second transporteur de troupe qui avait déjà été largement secoué par l'explosion du premier.

Une remontée en chandelle, un nouveau virage et un piqué amena l'Apache dans l'axe des hangars devant lesquels se profilaient les silhouettes d'oiseau de proie des F-111E.

Cette fois, l'Exécuteur arrosa le sol une centaine de mètres avant les hangars pour obliger quelques silhouettes qu'il venait d'apercevoir à dégager la zone de tir. Même si ces hommes n'étaient pour la plupart que d'anciens militaires dévoyés ou de simples crapules, il répugnait à les abattre aveuglément, sans leur laisser la moindre chance. Il se souvenait de la première rencontre avec l'homme qui se tenait juste devant lui, aux commandes de l'appareil d'assaut. À l'époque de son blitz aux Caraïbes, Bolan avait failli abattre Jack Grimaldi qui, alors, effectuait des transports de VIP's mafieux. Il s'en était fallu d'un cheveu. L'Exécuteur n'excluait pas l'éventualité qu'il y eût un autre Jack Grimaldi parmi les silhouettes minuscules qui, à présent, s'enfuyaient pour chercher un abri loin des hangars.

Après une manœuvre serrée pour se placer en attaque à basse altitude, le monstre hurlant lâcha quatre missiles à gauche et encore

quatre à droite, avant de reprendre de l'altitude. Les merveilleux F-111E n'étaient plus que des tas de ferraille éparpillés et fumants.

Un dernier passage termina le travail de démolition par une longue rafale d'obus de 30 mm sur deux citernes de kérosène qui se transformèrent en brûlots, arrosant de feu le parking et les installations alentour.

Enfin, Grimaldi fit une ascension rapide et stabilisa l'Apache à trois mille pieds d'altitude. La vision que Bolan eut alors sous les yeux lui arracha un sourire féroce. Prométhée-3 n'était plus qu'un amoncellement de décombres expulsant une fumée qui s'élançait vers le ciel sous forme d'infectes volutes noires. Une nuée de silhouettes s'agglutinaient au large de l'enceinte éventrée, cherchant à gagner le couvert des arbres.

Le pilote se retourna :

— On termine le boulot, Striker ?

— C'est terminé, Jack, on rentre, lui répondit l'Exécuteur.

Mais, en lui-même, il se disait que rien n'était fini. Bien sûr, il avait étouffé à temps l'initiative criminelle de tous ces grossiums qui s'étaient réunis et s'étaient acoquinés avec la mafia, afin de provoquer un conflit contrôlé. Il venait de détruire leurs moyens techniques après avoir supprimé bon nombre des responsables de l'immonde combine. Mais c'était de loin insuffisant.

Un jour prochain, sans aucun doute, quelqu'un parmi la racaille qu'il connaissait bien tenterait de nouveau d'allumer la mèche capable de transformer une partie de la planète en poudrière. Ces gens-là n'avaient aucun scrupule, ils n'hésitaient jamais entre l'accroissement de leur puissance, de leurs richesses déjà colossales, et la perspective de provoquer des milliers ou des millions de morts.

Personne, officiellement, ne saurait quel rôle l'Exécuteur avait joué dans le contexte de cette sordide machination, de quelle façon il avait fait échouer le complot dément. Des porte-parole, des communiqués de presse commenteraient l'apaisement des dissensions au Proche-Orient.

Bolan n'en tirait aucun orgueil. Il en était parfaitement conscient, il n'avait obtenu qu'une simple rémission. Mais c'était toujours ça de gagné sur un adversaire omniprésent, contre lequel il se battait depuis ce qui lui semblait être une éternité.

Il y avait en lui un sentiment de rage et de frustration qui l'étreignait depuis le jour où il avait déclaré la guerre à la mafia. Chaque fois qu'il faisait le point sur lui-même après un blitz, c'était la même chose. Combien de salopards avait-il cette fois encore expédiés en enfer ? Il s'était souvent posé cette muette question. Et la réponse

était invariablement la même : pas assez.